
EX LIBRIS C.-M. CARIEL
PARIS.- 1874



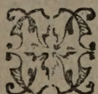
REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA MEDECINE,

OU L'ON EXAMINE ce qu'il y a de vrai & de faux dans les jugemens qu'on porte au ſujet de cet Art.

Dediées à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc d'Orleans.

Par M. LE FRANÇOIS, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

TOME SECOND.

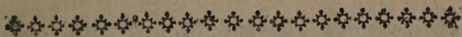


A PARIS,

Chez { ETIENNE GANEAU, rue S. Jacques, aux Armes de Dombes: ET JACQUE QUILLAU, Imprimeur Juré-Libraire de l'Univerſité, rue Galande, aux Armes de l'Univerſité.

MDCCXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



Approbation de Monsieur Poirier Premier Medecin de Monseigneur le Dauphin, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.

ON feroit de vains efforts, en prétendant absolument détruire les préjugés aussi faux que malins de la plûpart des hommes, qui les empêchent de discerner les solides avantages qu'ils retireroient en ne se servant que de la veritable Medecine. Tous ces abus inveterés subsistent encore aujourd'hui, malgré les sages précautions inserées dans les Déclarations du Roi, dont l'execution négligée préjudicie beaucoup à la conservation de la vie & de la santé de nos citoyens. Les *Reflexions Critiques sur ce sujet de M. Le François*, sont donc très-dignes de louanges, & meritent d'être imprimées, afin que leur lecture puisse inspirer au public des sentimens plus équitables. C'est le témoignage fidele & exact que j'en rends, pour favoriser les intentions de l'Auteur pleines de candeur & de probité. Fait à Versailles le 2 de Janvier 1715. *Signé*, POIRIER.

Approbation de Monsieur Boudin Conseiller d'Etat, Premier Medecin de feu Monseigneur & de feue Madame la Dauphine, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.

NOus soussigné Conseiller d'Etat, Premier Medecin de feu Monseigneur & de feue Madame la Dauphine, Docteur-Regent & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris,

certifions que le Livre de M. Le François contient tout ce qu'il y a de plus utile pour l'instruction de ceux qui veulent se distinguer dans la pratique de la Medecine, & qu'il est écrit avec tant d'ordre, de netteté & de graces, qu'on ne peut inspirer plus agreablement des preceptes essentiels à ceux qui se font Medecins. C'est pourquoi nous l'avons jugé très-utile au public, & très-digne d'être imprimé. Fait à Versailles ce 8 Janvier 1715. *Signé*, BOUDIN.

Approbation de Monsieur Daval Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

J'Ai lû le premier & le second Tome des *Reflexions Critiques sur la Medecine, par M. Le François Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.* Les regles d'équité, de probité & de religion, qui sont l'ame de cet Ouvrage, doivent arrêter l'injustice, abattre la présomption, & détruire les erreurs de la plûpart des hommes touchant la Medecine & les Medecins, pour peu que leurs passions leur permettent d'être attentifs à ces loix sacrées. C'est pourquoi l'impression de ce Livre ne peut être que très-utile au public. A Paris ce 24 Decembre 1714. *Signé*, DAVAL.

Approbation de Monsieur de la Carliere Premier Medecin de feu Monseigneur le Duc de Berry, & Medecin ordinaire du Roi.

J'Ai lû avec attention les *Reflexions Critiques que M. Le François a faites sur la Medecine*, où cet Auteur qui s'est proposé de desabuser le Public des préjugés qu'il a sur les

Medecins, établit des regles assez justes pour distinguer les bons des mauvais; & où donnant des instructions aux personnes qui desirent se perfectionner en Medecine, il rend ces Reflexions très-dignes d'être imprimées. A Paris ce 21 Janvier 1715. *Signé*, DE LA CARLIERE.

Approbation de Monsieur Douté Premier Medecin de Madame la Duchesse de Berry.

NOus avons lû avec plaisir le Livre que M. Le François Docteur-Regent en Medecine de la Faculté de Paris, a composé pour détromper le Public d'une infinité d'erreurs où il est touchant la Medecine. Les Reflexions justes qu'il fait là dessus, & la force des raisons qu'il employe, font esperer que le succès répondra au dessein de l'Auteur. Nous croyons donc que la lecture de ce Livre ne peut être que fort utile. C'est le témoignage que nous en devons rendre. Donné à Versailles le 2 Janvier 1715.

Signé, DOUTE'.

Approbation de Messieurs Douté & Vernage, anciens Doyens de la Faculté de Medecine de Paris.

DAns l'une & l'autre Partie de cet Ouvrage l'on démontre d'une maniére si précise & si ferme, le danger des systêmes & l'origine des abus glissez en Medecine, que la lecture de ces Reflexions paroît capable d'inspirer aux jeunes Medecins plus d'application pour l'observation, & très-suffisante pour fournir à la Medecine des Juges & des Approbateurs vala-

bles, dont elle a manqué jusqu'à present. Au reste la modestie de l'Auteur supprime bien des louanges dûes à son jugement & à son érudition. A Paris ce 15 Decembre 1714.

Signés, DOUTE', VERNAGE.

Approbation de Monsieur Dodart Conseiller du Roi en ses Conseils, & Premier Medecin de feu Monseigneur le Dauphin.

LE premier Volume des *Reflexions Critiques sur la Medecine de M. Le François Docteur en Medecine de la Faculté de Paris*, a été si bien reçu du Public, qu'il suffit de dire que ce second Volume en est la continuation, pour en donner une idée avantageuse. L'Auteur toujours attentif à développer les préjugés sur la Medecine, les met dans leur jour, & y répond par des Reflexions solides. C'est le témoignage que je rends à cet Ouvrage, après l'avoir lû avec attention. A Versailles ce 29 Novembre 1714. *Signé*, DODART.

Approbation de Monsieur Reneaume Docteur Regent en la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, & de l'Academie Royale des Sciences.

SI l'on tenoit la main à tant de sages Reglemens faits sur l'exercice de la Medecine, ce Livre de M. Le François qui traite en partie des abus qui se sont glissés dans la pratique de cet Art, se liroit encore avec plaisir par les personnes indifferentes. Ceux qui s'engagent dans cette profession y apprendroient leurs de-

voirs, & la route qu'ils doivent tenir pour se mettre en état de s'en acquitter. Les reflexions judicieuses & solides de cet Ouvrage le rendront au moins utile aux gens d'esprit, qui y verront la difference qui se trouve entre les faux & les veritables Medecins : ils apprendront par ce moyen à choisir ceux ausquels ils se doivent confier. Peut-être même que ces Reflexions serviront à réveiller de ce côté la vigilance des Magistrats ; rien n'en seroit certainement plus capable. A Paris ce 2 Fevrier 1715. *Signé*, RENEAUME.

Approbation de Monsieur Azevedo Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

J'Ai lû avec beaucoup de plaisir le premier & le second Tome des *Reflexions Critiques sur la Medecine*, matiére qui n'est pas moins nouvelle qu'utile dans notre Art. Les desordres & la confusion continuelle des systêmes & des opinions ont rendu la Medecine de notre tems & moins sûre, & moins estimable. L'Auteur fait connoître & le vrai & le faux de ces systêmes-là ; il a dans cet Ouvrage développé & mis à la portée de tout le monde, le caractére d'un bon Medecin, & la confiance qu'on peut avoir en lui, quand il sera conduit par les regles qu'une experience reïterée a confirmé veritables. Je croi que le public ne sera pas fâché d'apprendre dans ce Livre les raisons qu'on objecte communément à la Medecine, & la défense de celle qui est moins sujette à des accusations injustes : c'est mon sentiment. Donné à Paris ce 22 Decemb e 1714.

Signé, AZEVEDO.

Approbation de Monſieur Falconet Medecin ordinaire du Roi, & Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

LE Livre de M. Le François étoit néceſſaire dans un tems où la Medecine a également à ſouffrir & de ceux qui la décrient, & de ceux qui par le ſecours des ſyſtêmes nouveaux, croyent l'élever à la certitude d'une ſcience démonſtrative. On peut dire que l'illuſion de ces derniers, donne occaſion au mépris des premiers, & que la Medecine y ſeroit moins expoſée, ſi l'on ne commettoit ſon honneur par des raiſonnemens affirmatifs, que l'experience & l'évenement démentent preſque toujours. Les Reflexions ſenſées & judicieuſes de M. Le François ſont très-propres à guerir le public des préjugés ordinaires, en lui donnant une juſte idée de la Medecine; & en même tems à retenir les jeunes Medecins dans la bonne voye. Ils verront dans cet Ouvrage le danger qu'il y a de ſe livrer à certaines idées ſpecieuſes empruntées de la Phyſique & des Mathématiques, & ils apprendront que les principes les plus inconteſtables de ces deux ſciences ſont toujours mal employés, quand ils ne ſe trouvent point conformes aux obſervations ſur leſquelles le vrai Medecin doit uniquement former ſes jugemens, & regler ſa Pratique. A Paris ce premier Janvier 1715.

Signé, FALCONET.



RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR LA MEDECINE.

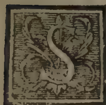


SECONDE PARTIE.

OU L'ON EXAMINE ce qu'il y a de vrai & de faux dans les jugemens qu'on porte sur les Medecins.

CHAPITRE I.

Des qualités que doit avoir un bon Medecin.



SI la veritable Medecine doit être regardée comme la plus utile de toutes les Sciences, elle est aussi la plus difficile, tant par

la vaſte étendue de ſon objet, qui comprend tout ce qui a quelque rapport à la ſanté, qu'à cauſe de la peine qui s'y trouve à bien démêler le vrai d'avec le faux, & le bon d'avec le mauvais.

La grande difficulté qu'il y a d'acquerir cette Science, l'excellence des talens qu'il faut avoir pour s'y rendre habile, & l'importance des biens qu'elle procure, doivent rendre recommendables, ceux qui ayant reçu de la nature, les dons qu'il en faut avoir pour être bons Medecins, ont ajouté à un heureux naturel, tout le travail & toute l'application que demande leur profeſſion.

Mais s'il faut eſtimer les bons Medecins, on ne peut aſſez mépriſer ceux qui ſe mêlent d'exercer la Medecine, ſans avoir les qualités abſolument neceſſaires; encore eſt-ce uſer de beaucoup d'indulgence à leur égard, puiſque les maux qu'ils cauſent, meriteroient quelque choſe de pis. La durée des maladies dont un bon Medecin abregeroit le cours, les douleurs que ſouffrent les malades, & dont un habile homme ſçauroit moderer la vio-

lence,& ce qui eſt encore plus fâcheux, l'augmentation des accidens, & la mort même qui ſouvent n'arriveroit pas, ſi on abandonnoit les malades à la nature ſeule, ou ſi l'on leur donnoit les ſecours qui leur conviennent, tout cela ſont des effets funeſtes de l'incapacité des mauvais Medecins.

Les jugemens qu'on porte touchant les Medecins, devant être fondés ſur ce qu'on leur connoît des qualités neceſſaires pour bien exercer leur Art, ou ſur ce qu'on remarque en eux de défauts, qui les empêchent de ſe bien acquitter de leur devoir, c'eſt auſſi par là qu'il faut diſtinguer ce qu'il y a de vrai & de faux dans ces jugemens. Ainſi pour en faire une diſcuſſion exacte, il faut examiner quelles ſont les qualités que doit avoir un bon Medecin.

Il n'y a gueres de gens qui ne ſe hazardent de décider ſur l'habileté des Medecins; mais la plûpart ne ſçavent pas même en quoi elle conſiſte. On en juge d'ordinaire par des qualités qui ne rendent pas les Medecins plus capables de contribuer à la ſanté des perſonnes qui les conſultent; on blâme ſouvent en eux ce qui devroit les faire

rechercher, & l'on eſtime ce qui ne fe-roit concevoir que du mépris, ſi l'on en jugeoit ſainement.

Il eſt d'autant plus neceſſaire de deſabuſer le public de cette erreur, qu'elle eſt une des principales cauſes du déſordre où eſt à preſent la Medecine. Car les hommes étant naturellement plus portés à ce qui leur eſt avantageux en particulier, qu'à ce qui eſt utile aux autres, il y a beaucoup de Medecins qui s'étudient plus à acquerir les qualités eſtimées du public, que la capacité neceſſaire à leur profeſſion.

Ils parviennent par ce moyen au but qu'ils ſe propoſent, qui eſt de ſe faire rechercher & préferer aux autres; mais il arrive de-là deux grands inconveniens; l'un, que ces Medecins ne conſiderant que leur propre utilité, ne ſe mettent gueres en peine de perfectionner la Medecine, ni même de s'y rendre auſſi habiles qu'ils devroient l'être; l'autre, que les bons Medecins voyant que le public eſtime & recherche ſouvent le plus ceux qui en ſont le moins dignes, ſont par là rebutés, & ne travaillent pas autant qu'ils feroient au progrès de la Medecine, & à devenir

de plus en plus capables de l'exercer comme il faut.

On reviendra ſans doute de cet égarement, ſi l'on veut ſe défaire de ſes préventions, & conſiderer que l'habileté d'un Medecin conſiſte préciſément à ſçavoir employer ce qu'on a trouvé de meilleur pour chaque occaſion, où il s'agit de la conſervation de la ſanté ou de la guériſon de quelque maladie; d'où il ſuit qu'il y a deux qualités abſolument neceſſaires à un Medecin, pour meriter le titre d'habile, qui ſont la ſcience & le jugement. La ſcience par laquelle il connoiſſe ce que ceux qui ſe ſont addonnés avant lui à cette profeſſion, ont découvert de plus utile pour la ſanté : le jugement, pour ſe ſervir à propos de ces connoiſſances.

C'eſt pourquoi on ne doit point juger qu'un Medecin eſt habile, quand on ignore s'il a la ſcience neceſſaire, & s'il a aſſez de jugement pour en faire un bon uſage. Ce qui ſuffit pour faire voir l'imprudence de la plûpart des gens, qui ſans être capables de faire ce diſcernement, prononcent ſur la capacité des Medecins, vantent exceſſivement les uns comme les plus habiles,

parlent des autres avec mépris, les traitent d'ignorans, & fort ſouvent contre la verité.

Pour connoître ſi un homme a beaucoup de jugement il faut en avoir beaucoup ſoi-même : or cette qualité n'eſt pas fort commune, quoique chacun croye en être bien partagé, ou que perſonne du moins ne ſe plaigne d'en manquer. Pour décider ſi un homme ſçait ce qu'on a trouvé de plus utile pour la ſanté dans tous les cas qui ſe preſentent, il faut le connoître ſoi-même; d'où il ſuit que pour ſçavoir ſi un Medecin a le jugement & les connoiſſances que demande ſa profeſſion, il faut avoir le jugement & les connoiſſances neceſſaires pour être bon Medecin; qu'ainſi il n'appartient qu'à ceux qui excellent dans la Medecine, de décider ſi un Medecin eſt habile ou s'il ne l'eſt pas, & que par conſequent les autres ſont incapables d'en juger.

Pour en convaincre ceux qui recherchent de bonne foi la verité, il eſt à propos de donner un petit eſſai des connoiſſances qui ſont neceſſaires pour bien exercer la Medecine; cela fera voir plus évidemment l'imprudence de

tant de gens qui s'ingerent de décider sur l'habileté des Medecins, sans être capables de juger, s'ils ont les lumieres dont ils ne peuvent se passer pour se bien conduire dans cette profession, qui n'est pas moins difficile, qu'elle est importante, parcequ'on connoîtra par là, combien ils sont éloignés de sçavoir tout ce qui est necessaire, pour être en état de décider, si un Medecin a la science qu'il faut pour être estimé habile homme.

La science que doit avoir un Medecin consiste à connoître l'état naturel du corps humain, les dérangemens qui y surviennent, c'est-à-dire les maladies, & à sçavoir les moyens de conserver le corps de l'homme dans son état naturel, & de remedier aux désordres qui y arrivent.

Il faut qu'un Medecin connoisse le sujet sur lequel il travaille, c'est-à-dire le corps de l'homme dans son état naturel, parcequ'il en peut tirer des lumieres pour atteindre au but de la Medecine. Pour cela il est necessaire qu'il sçache la structure des solides dont le corps est composé, les differentes sortes de fluides qui les arrosent, l'usage

des uns & des autres ; enfin toute l'œconomie du corps. Mais ces connoiſſances ne lui ſont utiles,qu'autant qu'elles ſont bornées à ce qu'on a pû découvrir par le moyen des ſens, le reſte étant plutôt capable de le jetter dans l'erreur, que de l'éclairer pour ſe conduire comme il faut dans le beſoin ; car bien loin qu'un Medecin retire quelque avantage d'avoir appris les imaginations que les Auteurs ont eues ſur ce qu'il y a d'inſenſible dans le corps, il perd le tems qu'il y donne, & qu'il feroit mieux d'employer à s'inſtruire plus parfaitement de ce qui lui eſt abſolument neceſſaire, pour bien exercer ſa profeſſion.

L'anatomie entant qu'elle fait le détail des parties ſenſibles du corps, eſt donc neceſſaire aux Medecins ; par ce moyen ils en apprennent la ſituation, la groſſeur, la figure, le nombre, la connexion, & la compoſition : ils découvrent les nerfs & les differens vaiſſeaux qui contiennent les liqueurs neceſſaires pour entretenir les fonctions : ils en voyent les ramifications & les diſtributions ; d'où ils peuvent tirer des connoiſſances fort utiles,pour diſtinguer

les maladies les unes d'avec les autres, & pour ne pas ſe tromper, en prenant pour principale maladie celle qui ne vient que par communication, & qui d'ordinaire ne demande pas qu'on y ait beaucoup d'égard en preſcrivant les remedes.

Mais les Medecins ne doivent pas pouſſer ſi loin l'étude de l'anatomie, qu'ils y faſſent des recherches plus propres à ſatisfaire la curioſité qu'à la guériſon des maladies; il leur eſt peu utile de ſçavoir ſi les glandes ne ſont que des plotons de vaiſſeaux, ſi le cerveau eſt un amas de glandes, & beaucoup d'autres choſes auſſi incertaines, & dont on peut fort bien ſe paſſer.

A la connoiſſance des parties il faut joindre celle qu'on a ſur les fonctions auſquelles elles ſervent; car ce qu'on a découvert ſur ce ſujet par le moyen des ſens, eſt d'une grande conſequence pour la conſervation de la ſanté, & pour la guériſon des maladies. On a de telles connoiſſances ſur la digeſtion, ſur la purification du chile, ſur la circulation du ſang, ſur la reſpiration, en un mot ſur la plûpart des fonctions. Je vais en rapporter quelques-unes.

La digeſtion eſt la baſe de toutes les autres fonctions ; le ſang, les humeurs, l'accroiſſement & la nourriture des parties, tout en dépend comme de ſon principe. Elle commence dans la bouche où les alimens ſont broyés avec les dents, & mêlés avec la ſalive. Ils ſont enſuite pouſſés par la langue dans le goſier, qui eſt le commencement d'un canal qu'on appelle œſophage; mais comme il faut qu'ils paſſent par deſſus l'ouverture de la trachée artere, qui eſt le conduit par où l'air va dans le poumon, & qu'il ſeroit dangereux que les alimens y entraſſent, il y a un cartilage appellé épiglotte, qui s'abbaiſſe comme un pont-levis, pour couvrir l'entrée du conduit de la reſpiration. Les alimens paſſent par deſſus cette épiglotte, qui ſe releve enſuite pour donner paſſage à l'air. L'entrée de la trachée artere eſt douée d'un ſentiment ſi fin, que ſi quelque petite partie du manger, ou quelque goutte de la boiſſon y paſſe, il s'excite une toux qui ne ceſſe d'ordinaire qu'après qu'on l'a fait ſortir. Cette délicateſſe de ſentiment étoit abſolument neceſſaire à cette partie, pour faire ſortir les alimens qui pour-

roient y entrer ; puiſque s'ils deſcendoient dans le poumon,ils boucheroient le paſſage de l'air, & n'ayant point d'iſſue ils s'y corromproient & gâteroient ce viſcere. Il y a pluſieurs petits muſcles aux entrées des conduits par où paſſent les alimens & l'air, qui ſervent à ouvrir & à fermer ces paſſages.

Les alimens pouſſés dans l'œſophage ne tombent pas par leur propre poids dans l'eſtomach ; mais étant embraſſés par les parois de ce canal dont les parties les preſſent ſucceſſivement, ils arrivent dans l'eſtomach où ſe fait la digeſtion. Ce viſcere eſt placé entre le diaphragme qui eſt au deſſus, & les inteſtins qui ſont au deſſous : ainſi il eſt agité continuellement par ces parties, le diaphragme & les inteſtins s'abbaiſſant & s'élevant chaque fois qu'on reſpire. La digeſtion des alimens ſolides s'acheve ordinairement dans l'eſpace de 6, 7, ou 8 heures:de ſorte qu'au bout de ce tems-là ils ſont convertis en chile;ce qu'il y a de plus aiſé à digerer dans les alimens ſe change aſſez promptement, & prenant le deſſus il paſſe dans les inteſtins, par l'orifice droit de l'eſtomach qui eſt plus élevé que ſon fond.

Au commencement du canal des inteſtins il y a deux conduits, d'où découlent des liqueurs differentes qui ſont la bile & le ſuc pancreatique, qui ſe mêlant avec le chile, le rendent plus fluide & le perfectionnent. Tout le long du conduit inteſtinal il y a des veines lactées, qui ſont des vaiſſeaux fort déliés qui s'abbouchent aux inteſtins. Ainſi le chile étant preſſé par le mouvement continuel des inteſtins, ſa partie la plus pure paſſe dans les veines lactées, laiſſant le plus groſſier dans les inteſtins. Les veines lactées ſe réuniſſant enſuite forment de plus groſſes veines, par où le chile paſſe & arrive enfin dans un reſervoir, où il devient encore plus fluide par le mêlange qui s'y fait de la lymphe qui s'y décharge; enſuite il entre dans le canal thorachique qui monte le long de l'épine du dos, & va aboutir à la veine ſouclaviere gauche, où le chile ſe mêle au ſang, avec lequel il eſt enſuite porté dans tout le corps.

Le mouvement du ſang ſe fait par circulation, c'eſt-à-dire qu'il eſt pouſſé par la force du cœur juſqu'aux extrémités des parties par des vaiſſeaux qu'on nomme arteres, & que de-là il revient

au cœur par d'autres vaiſſeaux qu'on appelle veines. Ce qui paroît manifeſtement, quand on lie avec un fil quelques-uns de ces vaiſſeaux. Car ſi l'on fait une ouverture à une artere entre le cœur & l'endroit où elle eſt liée, le ſang ſort avec impetuoſité ; ſi l'on fait une ouverture au deſſous, il ne ſort point de ſang ; ce qui montre que le ſang eſt pouſſé du cœur vers l'endroit où l'artere eſt liée, & que là étant arrêté il ne peut couler par l'ouverture qu'on a faite au deſſous. Le contraire arrive aux veines ; car le ſang ne ſort point par l'ouverture qu'on fait entre le cœur & l'endroit qui eſt lié, mais il ſort entre la ligature & l'extrémité des parties, comme il paroît dans les ſaignées du bras & du pied ; ce qui prouve que dans les veines le ſang remonte de l'extrémité des parties vers le cœur. Il y a pluſieurs autres preuves de la circulation du ſang, qu'il n'eſt pas neceſſaire de rapporter ici.

C'eſt dans ce mouvement du ſang que conſiſte la vie des hommes comme celle des animaux, puiſque tant qu'il ſubſiſte on eſt vivant, dès qu'il ceſſe on eſt mort. Le ſang par cette circulation

fournit la matiere aux ſecretions qui ſe font dans tout le corps. La force avec laquelle il aborde aux parties deſtinées à cet uſage, contribue à la ſéparation des differentes humeurs, dont les unes comme inutiles aux fonctions, ſont pouſſées dehors, les autres ſont retenues pour les uſages à quoi elles ſont propres. Enfin le ſang après avoir fourni aux parties ce qui leur eſt convenable, revient enſuite vers le cœur, & ayant reçu de nouveau chile, il entre dans le ventricule droit du cœur, d'où il eſt pouſſé dans le poumon, pour y être animé & vivifié par le moyen de l'air qui y entre par la reſpiration.

La neceſſité de la reſpiration pour l'entretien de la vie, vient de ce que la circulation du ſang ne peut ſubſiſter long-temps quand elle ceſſe. Car tout le ſang étant de retour des extrémités du corps, entre comme je viens de dire, dans le ventricule droit du cœur; de-là il eſt pouſſé entierement dans le poumon, d'où il va dans le ventricule gauche du cœur, pour être enſuite pouſſé vers toutes les parties; tout le ſang ne pouvant paſſer dans le poumon, à

moins qu'il ne ſoit étendu, & enſuite reſſerré par la reſpiration, le ſang eſt contraint de s'arrêter dans le ventricule droit du cœur, dès que la reſpiration ceſſe entierement; ce qui en interrompt la circulation.

On remarque une difference conſiderable au ſang quand il ſort du poumon; car il eſt d'un rouge vif & éclatant, au lieu qu'en y entrant il eſt d'un rouge terne & obſcur. Il eſt aſſez vraiſemblable que ce changement lui vient de ce qu'il eſt touché immediatement par l'air dans le poumon, quoiqu'il y ait des Medecins qui ne le croyent pas. L'experience ſemble le prouver, puiſqu'elle montre que l'air a la proprieté de faire ce changement, car dans les ſaignées qu'on fait, lorſque le ſang ne tombe que goutte à goutte, il eſt beaucoup plus beau que quand il ſort en jailliſſant; ce qui n'arrive que parcequ'il a été plus touché de l'air. Si l'on retourne le ſang qui a été quelque tems dans une palette, on s'apperçoit que le fond en eſt d'un rouge obſcur, & ſi on le laiſſe un peu à l'air, il reprend une couleur plus vive.

La reſpiration eſt compoſée de deux

mouvemens, l'un d'inſpiration par lequel l'air entre dans le poumon, l'autre d'expiration par lequel l'air en ſort. Dans l'inſpiration la capacité de la poitrine s'augmente par l'élevation des côtes & par l'abbaiſſementdu diaphragme, qui comprime les inteſtins. La poitrine s'éleve alors, le ventre ſe gonfle, & le poumon ſe dilate. Dans l'expiration les côtes s'affaiſſent, le diaphragme ſe voute; ainſi la capacité de la poitrine devient plus petite, & le poumon ſe reſſerre.

Il n'y a perſonne qui ne convienne que ces connoiſſances que l'on a touchant la digeſtion, la circulation du ſang & la reſpiration ne ſoient aſſurées & très-utiles pour la ſanté, & par conſequent neceſſaires à un Medecin. Il ſeroit ſuperflu d'en rapporter un plus grand nombre, pour prouver l'utilité de ce qu'on ſçait des fonctions.

Quoique parmi ce qu'on a découvert par le moyen des ſens, touchant la ſtructure des parties & touchant les fonctions, il y ait pluſieurs choſes dont la connoiſſance ſemble être inutile pour conſerver & pour rétablir la ſanté, il eſt neanmoins à propos qu'un Medecin ne

les

les ignore pas, parcequ'il peut ſe preſenter des occaſions où il aura lieu de s'en ſervir, pour faire des découvertes utiles pour la ſanté, quoique juſqu'à preſent on n'en ait pû tirer aucun avantage.

Les connoiſſances que doit avoir un Medecin touchant les maladies, ne regardent pas leur nature, & leurs cauſes immediates qui ſont pour l'ordinaire inſenſibles. C'eſt un ſentiment à la verité bien commun de penſer, que pour entreprendre la cure des maladies il faut qu'un Medecin en connoiſſe la nature & les cauſes inſenſibles : ſur ce principe on employe une bonne partie de ſon temps à étudier les ſiſtêmes, parceque c'eſt uniquement par leur moyen, qu'on a trouvé, & qu'on ſçait ce qu'on prétend en avoir découvert ; mais en refutant les ſiſtêmes j'ai montré que comme on ne connoît point la nature des corps, ni la maniere dont s'exercent les fonctions naturelles, entant qu'elles dépendent de ce qu'il y a d'inſenſible dans la diſpoſition des parties & dans le conſtitution des humeurs, de même on ignore la nature & les cauſes prochaines des maladies, quand

elles consistent dans le vice de ce qui est insensible dans ces mêmes parties, & dans ces mêmes humeurs. Ainsi c'est un abus que de se donner tant de peines pour apprendre ce qu'on en dit, qui n'est fondé que sur les sistêmes.

Ce qu'un Medecin doit connoître touchant les maladies est, d'en distinguer l'espece, d'en prévoir les suites, & de sçavoir les accidens qui demandent quelque variation dans la cure.

Les fonctions du corps pouvant être dereglées en une infinité de manieres differentes, il en résulte une infinité de sortes de maladies, puisque la maladie n'est autre chose qu'un dereglement d'une ou de plusieurs fonctions. Celles qui sont caracterisées par de certains signes qui leur sont propres, ont été rangées sous differentes especes, ausquelles on a donné des noms particuliers.

Il y a peu de maladies qui soient marquées par un seul signe qui leur soit tellement propre, qu'il se trouve dans toutes les maladies de cette espece, & qu'il ne se rencontre dans aucune autre sorte. Mais il y en a beaucoup qui sont si bien marquées par plusieurs signes qui les accompagnent, que quoique chacun

de ces ſignes puiſſe ſe trouver ſéparément dans une autre ſorte de maladie, ils ne ſont jamais enſemble, qu'ils ne déſignent une certaine eſpece qui en eſt toujours accompagnée : par exemple, la douleur de côté, la difficulté de reſpirer, la toux violente avec une groſſe fiévre, caracteriſent parfaitement une pleureſie ; quoique chacun de ces ſignes ſe trouve ſéparément en pluſieurs autres maladies, neanmoins quand ils ſont joints enſemble, ils marquent toujours que la maladie qu'ils accompagnent, eſt une pleureſie; & ils lui ſont ſi propres, qu'elle ne ſe trouve point ſans en être accompagnée. Il en eſt de même de l'apoplexie, qui eſt marquée par la ceſſation du mouvement & du ſentiment dans tous les membres, jointe à une difficulté de reſpirer, le pouls demeurant ou naturel ou peu dereglé. La fiévre eſt caracteriſée par un pouls élevé & frequent avec chaleur & dereglement dans les fonctions. Quand on apperçoit ces ſignes, on ne doit point ſe méprendre ſur l'eſpece de la maladie qu'ils déſignent, & un Medecin peut être regardé comme un ignorant quand il s'y trompe.

Mais la plus grande partie des eſpeces de maladies ne ſont pas caracteriſées de la même maniere; il y en a qui ſont marquées par pluſieurs ſignes, qui ſe trouvant enſemble, déſignent certainement l'eſpece, quoique cette maladie ne ſe trouve pas toujours accompagnée de ces ſignes. Par exemple, la corruption des gencives, la puanteur de l'haleine, les grandes taches rougeâtres, jaunes ou livides ſur la peau en differentes parties du corps, marquent le ſcorbut; de ſorte que quand ces ſignes ſe trouvent enſemble dans une perſonne, on peut aſſurer qu'elle eſt attaquée de cette maladie; mais il arrive ſouvent que le ſcorbut n'eſt accompagné que de quelqu'un de ces ſignes; on voit même des gens mourir de cette maladie ſans avoir eu aucun mal aux gencives, ni aucune tache au corps. Il y en a auſſi qui ont ſeulement les dents ébranlées & les gencives ulcerées, le reſte du corps paroiſſant en bon état. A ces accidens il s'en joint ſouvent d'autres, qui donnent au ſcorbut l'apparence de quelque maladie d'une eſpece differente. Au contraire on voit ſouvent des maladies differentes du ſcor-

but, dans leſquelles il paroît quelqu'un des ſignes de ce mal, comme la mauvaiſe haleine, l'ulceration des gencives, ou même de grandes taches ſur la peau; de ſorte qu'il eſt ſouvent très-aiſé de s'y méprendre, ſur tout dans les commencemens.

Il y a même des maladies qui ne ſont preſque jamais caracteriſées par des ſignes bien certains; en ſorte qu'il eſt rare qu'on puiſſe aſſurer quelle eſt l'eſpece de la maladie. Ainſi dans l'hydropiſie de poitrine le malade ſouffre une grande difficulté de reſpirer qui augmente ſur le ſoir, il a une toux ſeche, les mains lui enflent; mais comme ces ſignes ſe trouvent quelquefois ſans qu'il y ait de l'eau amaſſée dans la poitrine, on n'eſt pas certain que ce ſoit une hydropiſie de poitrine, à moins que le malade en ſe remuant ne ſente le mouvement de l'eau; ce qui eſt rare. Il en eſt de même des ſignes qui marquent qu'un malade a une pierre dans la veſſie, à moins qu'on n'en ſoit convaincu en le ſondant.

Quand la maladie eſt marquée par des ſignes qui lui ſont tellement propres qu'ils ne conviennent qu'à elle, un

Medecin n'eſt pas excuſable de ne la pas connoître : car cela ne peut arriver que par ſon ignorance ou faute d'application. Mais il eſt déraiſonnable de le blâmer lorſque les ſignes ſont équivoques, & qu'ils conviennent à pluſieurs eſpeces de maladies. Si l'on preſſe le Medecin dans cette occaſion de déclarer de quelle eſpece de maladie le malade eſt attaqué, il peut dire une de celles auſquelles les ſignes conviennent, ce qu'il eſt ordinairement obligé de faire, de peur d'inquieter le malade, qui ne manqueroit pas de s'allarmer, & ne voudroit pas executer ce que le Medecin preſcriroit, s'il ſçavoit que la maladie ne lui fût pas tout-à-fait connue. Mais il arrive de-là un inconvenient, qui eſt que ſi l'on fait venir un autre Medecin, celui-ci pourra dire que le malade eſt attaqué d'une autre ſorte de maladie, & l'on ne doit pas le blâmer, s'il allegue une des maladies déſignées par les accidens.

La plûpart des gens voyant la diverſité des ſentimens des Medecins dans cette occaſion, les accuſent d'ignorance, ou prennent de-là ſujet de mépriſer la Medecine ; en quoi ils ſe trompent vi-

ſiblement, puiſque cet Art ne doit pas enſeigner ce qui ſurpaſſe la connoiſſance des hommes : or comme il eſt impoſſible de diſtinguer une maladie autrement que par les ſignes qui la marquent ; lorſque ces ſignes ſont équivoques, & qu'ils conviennent également à pluſieurs maladies, on ne peut pas dire préciſément & avec certitude, celle dont le malade eſt attaqué ; mais s'il arrive que par la ſuite la maladie ſe déclare mieux, comme on le voit aſſez ſouvent, ou qu'on en ſoit éclairci après la mort du malade par l'ouverture de ſon corps, celui qui a rencontré juſte eſt eſtimé le plus ſçavant : ce jugement n'eſt pas raiſonnable ; car c'eſt par un pur hazard qu'il a mieux rencontré.

Ce n'eſt pas aſſez qu'un Medecin connoiſſe les differentes eſpeces de maladies, & qu'il ſçache les ſignes qui les caracteriſent, il faut encore qu'il connoiſſe autant qu'il eſt poſſible, les ſignes qui marquent ce qui doit arriver dans la maladie, ceux qui en indiquent la longueur ou la brieveté, & ceux qui en font juger du bon ou du mauvais ſuccès.

Toutes ces connoiſſances ſont hono-

rables au Medecin, rien n'étant plus capable de le faire eſtimer, que de prédire par avance ce que l'évenement confirme enſuite. Elles lui ſont de plus très-utiles, parcequ'elles ſervent à regler la conduite qu'il doit tenir dans la cure des maladies. Ainſi quand un Medecin voit que dans une groſſe fiévre un malade a les yeux étincelans, fixes & hagards, il doit juger que le délire ſurviendra bien-tôt; il y a encore d'autres ſignes qui marquent auſſi la même choſe, qui ſont les urines blanches & claires comme de l'eau, ou qui n'ont point de ſuſpenſion, lorſqu'avec cela le malade a un tintement & un broüiſſement d'oreilles, ou même une ſurdité. La fineſſe extraordinaire de l'odorat, la rougeur du blanc des yeux déſignent la même choſe. Quand un malade naturellement grand parleur demeure dans le ſilence, ou que celui qui eſt d'ordinaire taciturne ſe met à parler plus que de coutume, on doit craindre dans peu un tranſport au cerveau, quand ces ſignes ſe rencontrent avec une fiévre aigue.

Plus on remarque de ces ſignes en même tems, plus on a de certitude

qu'on ne ſe trompe pas. Ainſi l'on peut avec plus d'aſſurance prendre des meſures ſur ce qu'on doit faire. C'eſt pourquoi comme la ſaignée du pied eſt un grand remede quand il y a tranſport au cerveau, c'eſt agir prudemment que de l'ordonner lorſqu'il paroît des ſignes qui en menacent, à moins qu'il ne ſe trouve quelque circonſtance qui détourne de le faire; car il eſt plus aiſé d'empêcher l'humeur de ſe porter au cerveau, avant que le tranſport ſoit achevé, que d'y remedier quand le mal eſt fait. Il ſera bon auſſi d'ôter alors de devant les yeux du malade, tout ce qui eſt d'un rouge vif & éclatant, qui peut contribuer à faire venir ou à augmenter le tranſport.

Les ſignes qui marquent une criſe prochaine, ſervent auſſi pour le traitement de la maladie, parcequ'on doit alors être plus retenu ſur l'uſage des remedes, de peur de troubler la nature en ſon operation. Quand donc il paroît dans les urines des ſignes de coction pendant la force de la maladie, que le malade eſt plus agité que de coutume, & que la violence des ſymptomes augmente, on peut eſperer une criſe. Lorſ-

qu'il a le pouls ondoyant & mou, qu'il ſort de ſa peau une vapeur chaude, & qu'on y ſent une legere moiteur, que ſon viſage eſt plus rouge, & que les parties exterieures ſont plus chaudes que de coutume, il y a lieu de croire qu'il doit ſurvenir une criſe par la ſueur.

Mais ſi le malade croit voir quelque choſe de rouge, ou comme des étincelles, ou comme des éclairs qui paſſent devant ſes yeux, on doit attendre une hemorragie, principalement ſi c'eſt une eſpece de maladie qui ſe termine ſouvent par-là, comme l'inflammation du foye & de la rate. Les criſes qui doivent ſe faire par la voye des urines,&c. ont leurs ſignes particuliers;mais celles qui ſe font par ſueurs ſont les plus ordinaires,& celles qu'on peut prévoir le plus ſûrement.

Il eſt important auſſi de connoître la longueur ou la brieveté de la maladie : c'eſt pourquoi il eſt fort neceſſaire qu'un Medecin ſçache les ſignes qui en font juger. Il y a des maladies qui par leur eſpece ſont de peu de durée, comme l'eſquinancie, & toutes les inflammations des parties internes; il y en a qui ſont fort longues, comme les pâles

couleurs, l'hydropiſie ; & il y en a dont l'eſpece eſt telle, que quelquefois elles durent peu de tems, quelquefois elles durent beaucoup, ſuivant ou la ſaiſon, ou le temperament du malade, ou quelqu'autre circonſtance. Ainſi l'on doit juger qu'une même eſpece de maladie durera plus long-tems en Automne, ou dans une perſonne mal conſtituée, qu'au Printemps, & dans une perſonne d'une bonne conſtitution.

Il y a encore des ſignes particuliers qui marquent la longueur ou la brieveté des maladies ; par exemple, quand une fiévre mediocre eſt accompagnée de ſueurs froides, on doit juger qu'elle ſera longue : il en eſt de même lorſqu'un malade qui a la fiévre, rend des urines dont le ſediment reſſemble à de la plus groſſe farine : l'urine claire qui n'a que peu ou point de ſediment, qui change tantôt en bien, tantôt en mal, déſigne encore la longueur de la maladie.

Ces connoiſſances ſont utiles, en ce que prévoyant qu'une maladie doit ſe terminer bien-tôt, ſi c'eſt heureuſement, on doit donner beaucoup à la nature : ſi c'eſt d'une maniere funeſte, il

faut employer des remedes fort puissans, afin de titer le malade de danger, s'il est possible. Quand on prévoit que la maladie doit être longue, on en avertit le malade, afin qu'il ne s'impatiente pas, & qu'il ne se rebute point des remedes. Cela fait aussi connoître au Medecin qu'ayant du tems, il ne faut pas d'abord employer des remedes aussi actifs que si le danger étoit pressant.

La connoissance des signes qui font juger du bon ou du mauvais succès des maladies, n'est pas moins necessaire à un Medecin, parcequ'elle lui sert très-souvent à regler sa conduite : par exemple, quand un malade attaqué depuis long-temps de la lienterie, commence à avoir des rapports aigres, c'est un signe d'une guérison prochaine, d'où l'on doit inferer qu'il ne faut pas trop se presser de donner alors des remedes, & que s'il est à propos d'en prescrire, il ne faut pas changer ceux qu'on a employés jusques-là. Quand un malade ayant eu long-temps un dévoyement, vient à vomir, sans avoir rien pris qui l'y excite, on ne doit pas s'en allarmer, parceque c'est un bon signe, & qui fait esperer la guérison.

Il y a des accidens qui dans de certaines circonſtances, marquent un plus grand danger que dans d'autres. Ainſi le délire qui arrive au commencement de la maladie, eſt plus dangereux que lorſqu'il ne vient que dans la force du mal. Les convulſions ne ſont pas ſi dangereuſes aux enfans qu'à ceux qui ſont avancés en âge. Le délire accompagné de gayeté, eſt moins perilleux que celui où le malade eſt ſerieux ou taciturne. Il y a même des ſymptomes qui ſont dangereux dans de certains temps de la maladie, & avantageux dans d'autres; par exemple, dans les fiévres les jauniſſes ſont ſalutaires après le ſeptiéme jour, pourvû neanmoins qu'il n'y ait point d'embarras au foye: au contraire, c'eſt une marque d'un grand danger qu'une jauniſſe répandue par tout le corps avant ce tems. La ſurdité qui arrive dans le commencement de la maladie, eſt d'un mauvais préſage; mais quand elle vient d'une criſe, ou qu'elle l'accompagne, c'eſt un bon ſigne. Il y a auſſi des accidens qui menacent toujours d'un grand danger. Le dévoyement qui ſurvient à un poumonique, ſignifie que la mort s'approche. La con-

vulſion ou le hoquet qui vient après une grande perte de ſang, eſt un mauvais ſigne. Le retour ſubit de la raiſon dans un malade attaqué de phreneſie, annonce une mort prochaine, quand la fiévre n'eſt point diminuée, & qu'il n'y a point eu de criſe auparavant.

Dans toutes ces occaſions ſi le danger eſt preſſant, en ſorte neanmoins qu'on puiſſe avoir encore quelque confiance dans les remedes, on doit les donner promptement; s'il n'y a plus d'eſperance, on ne doit pas en ordonner, du moins de ceux auſquels on pourroit attribuer la mort du malade. Mais ſi les ſignes qui paroiſſent, ſont d'un bon augure, & font connoître que la nature & les remedes ont du ſuccès, il faut examiner ſi la nature y a plus de part que les remedes, alors on doit d'ordinaire la laiſſer agir, & faire peu de choſes: mais ſi l'on juge que les remedes y ont beaucoup contribué, on les continuera, s'il y a lieu de croire qu'ils ſoient encore neceſſaires.

On voit ſouvent dans les maladies, des accidens qui demandent de la variation dans la cure. Il n'y en a point d'eſpece, pour peu conſiderable qu'elle

ſoit, où l'on ne remarque de ces accidens, & la plûpart ſont ſujettes à en être accompagnées de pluſieurs ſortes. Comme la connoiſſance en eſt tellement neceſſaire à un Medecin, qu'il fait autant de fautes qu'il manque de fois à y faire attention, j'en rapporterai pluſieurs exemples, afin d'en montrer la conſequence.

Tout le monde ſçait aſſez que la ſaignée eſt très-efficace dans les pleureſies, qu'elle y réuſſit plus ſouvent que tout autre remede, & que l'effet en eſt plus aſſuré, quand on la réitere pluſieurs fois dès le commencement. Mais s'il arrive que le malade crache beaucoup & avec facilité, il eſt à propos d'en ſuſpendre l'uſage, parceque le crachement dans cette maladie eſt un moyen que la nature employe pour ſoulager le malade, & qui eſt ordinairement le plus heureux : car il meurt peu de gens attaqués de pleureſie, quand ils ont bien craché d'abord, & que cette évacuation a duré juſqu'à la fin de la maladie. Si l'on ſaigne dans cette conjoncture, on doit craindre d'arrêter ou de diminuer le crachement; ce qui feroit plus de mal, que la ſaignée

ne feroit de bien : mais ſi la douleur de côté eſt extrémement violente, ſans que le malade ait aucun relâche, il faut ordonner la ſaignée, parceque c'eſt le meilleur moyen pour appaiſer la douleur, qui pourroit cauſer en peu de temps la gangrene à la plevre, & bientôt après, la mort du malade.

L'uſage du lait eſt très-utile dans pluſieurs occaſions, il adoucit l'acreté des humeurs, il rétablit les perſonnes attenuées, il convient dans les maladies de conſomption, & guérit ſouvent ceux dont le poumon eſt attaqué, quand ils le prennent d'aſſez bonne heure ; mais on ne doit pas en prendre quand on a les entrailles échauffées ; quand on a de la fiévre, à moins qu'elle ne ſoit lente, & quand on eſt attaqué de mal de tête ; il y a auſſi du danger d'en uſer dans les maux d'yeux, ſi ce n'eſt exterieurement.

On traite differemment ceux qui ſont attaqués de la colique, ſuivant les differens accidens qui les accompagnent ; mais on peut dire en general que les lavemens y ſont ordinairement d'une grande utilité, & que les purgatifs ne conviennent pas dans les com-

mencemens : neanmoins lorſque la douleur eſt vers le nombril, c'eſt une marque que la cauſe du mal eſt dans les petits inteſtins. Or comme les lavemens n'y vont pas, ils n'emportent point ce qui cauſe le mal, à moins que les gros inteſtins étant dégagés, ce qui eſt contenu dans les petits ne ſoit aiſément évacué par leur mouvement periſtaltique. Mais ſi cela n'arrive pas, il faut donner quelque purgatif doux, qui fait d'ordinaire plus d'effet en cette occaſion, que les lavemens, quelque grand nombre qu'on en prenne.

Il y a bien des gens qui dans les ſuppreſſions d'urine conſeillent les diuretiques, c'eſt-à-dire les remedes qui font uriner. Il ſemble que le bon ſens favoriſe cette pratique, & l'experience fait voir qu'ils réuſſiſſent, quand ce ſont des glaires ou autre matiere ſemblable qui font obſtacle à la ſecretion de l'urine. Mais comme cette maladie a ſouvent d'autres cauſes, il ne faut pas s'en ſervir ſans y faire beaucoup d'attention ; car premierement, la ſuppreſſion vient auſſi-bien par le défaut de la veſſie que par celui des reins. Quand l'urine eſt arrêtée par une cauſe qui eſt dans la

veſſie, ſoit que quelque corps bouche le conduit de l'urine, ſoit que le ſphincter, c'eſt-à-dire, le muſcle qui eſt au col de la veſſie pour en fermer le conduit, ſoit enflammé ou vicié de quelque autre maniere, les diuretiques pouſſant une grande quantité d'urine dans la veſſie, bien loin de ſoulager le malade, le font ſouffrir davantage, parceque cette urine n'a point d'iſſue.

En ſecond lieu, quand l'urine eſt ſupprimée par le défaut des reins, s'il y a quelque pierre, les diuretiques augmentent aſſez ſouvent le mal, ſoit que la quantité d'urine qu'ils pouſſent, lave & netoye la pierre d'une viſcoſité dont elle eſt couverte, & qu'ainſi elle cauſe plus d'irritation aux parties qu'elle touche, ſoit qu'elle s'engage avec force dans les conduits qui portent l'urine des reins à la veſſie, & qu'alors elle excite une douleur plus vive. Quand on connoît que l'urine eſt arrêtée par quelqu'une de ces cauſes, il faut s'abſtenir des diuretiques, & donner d'autres remedes ſuivant ce que l'on juge qui cauſe la maladie.

C'eſt une verité conſtante qu'il faut moins ſaigner les vieillards que ceux

qui sont dans la vigueur de leur âge. Mais les plus grands Medecins ne font point de difficulté de leur ordonner la saignée, & même de la réiterer plusieurs fois, quand ce sont des vieillards qui ont une force suffisante, & que la maladie le demande. Il faut pourtant bien prendre garde de se tromper en cette occasion ; car il est aisé de s'y méprendre, & la faute est souvent funeste. Ce qui jette dans l'erreur, c'est que les vieillards ont assez souvent le pouls grand, élevé, & en même tems dur ; ces circonstances enhardissent à ordonner la saignée : en effet elles en marquent la necessité, mais c'est dans un âge moins avancé. Ainsi voyant dans un vieillard une grande difficulté de respirer, accompagnée d'un pouls tel que je viens de marquer, on pourra croire être assez bien fondé en indications pour prescrire la saignée ; mais ces indices sont trompeurs, on les remarque souvent dans les vieillards qui sont près de leur fin, & si on les saigne alors, ils mourront dans l'operation, ou peu après. Le pouls seul est donc en cette occasion un mauvais garant de la force du malade ; il y faut joindre en-

core la maniere dont il exerce toutes ſes fonctions.

L'objet de la Medecine étant de conſerver ou de rétablir la ſanté, il ſeroit peu utile qu'un Medecin eût connoiſſance de tout ce qui regarde l'état naturel du corps & les dereglemens qui y ſurviennent, s'il ne ſçavoit pas les moyens qui peuvent le plus contribuer à la conſervation de cet état naturel, en quoi conſiſte la ſanté, & remedier aux déſordres qui y arrivent ſouvent, & qui font les maladies.

La conſervation de la ſanté dépend principalement de la bonté de l'air & des alimens. Dans ceux-ci il ne ſuffit pas de bien choiſir la qualité, il en faut encore obſerver la quantité, parceque l'excès de toutes choſes, même des meilleures, eſt nuiſible à la ſanté. Delà il ſuit que le trop de ſommeil n'y eſt pas moins contraire que les grandes veilles, & que l'exercice outré y préjudicie autant qu'un grand repos. Les paſſions exceſſives troublent auſſi l'œconomie du corps. Comme c'eſt de l'uſage reglé de toutes ces choſes que dépend la ſanté, il faut qu'un Medecin ſçache ce que l'experience a fait con-

noître là-deſſus de plus utile, afin de preſcrire la maniere de s'en bien ſervir, ſelon les differences de l'âge, de la ſaiſon, du temperament, du pays, & de la coutume des perſonnes.

Les moyens que l'on employe pour la guériſon des maladies, ſont les alimens, les médicamens, & quelques operations de la main, qui dépendent de la Chirurgie.

Les alimens ſont auſſi néceſſaires aux malades, qu'à ceux qui ſont en ſanté. Mais il y a d'ordinaire beaucoup de difference, tant pour la qualité, que pour la quantité, dans les alimens qui leur conviennent aux uns & aux autres. Il eſt ſi important au Medecin d'avoir une connoiſſance exacte de la nourriture dont il faut uſer dans les differentes maladies, qu'on peut dire qu'elle lui eſt plus néceſſaire que celle des remedes : car les malades guériroient plus aiſément en obſervant un bon régime, ſans faire aucun remede, qu'ils ne guériroient en uſant des meilleurs remedes, ſans obſerver un régime convenable.

Les médicamens étant ſimples ou compoſés, il faut qu'un Medecin ait connoiſſance des uns & des autres.

Par le nom de ſimples, on n'entend pas ſeulement en Medecine, comme le vulgaire, les plantes medicinales, mais auſſi ce que l'on prend des animaux & des mineraux pour la guériſon des maladies. C'eſt une matiére fort étendue, qui demande une longue étude, & un tems conſiderable pour la bien ſçavoir. Afin de ne point m'étendre ſur ce ſujet au delà des bornes que je me ſuis preſcrites, je dirai ſeulement quelque choſe de l'étude des plantes; on pourra en faire l'application aux autres ſimples.

La connoiſſance des plantes conſiſte à ſçavoir les differens noms qu'on leur donne, le tems qu'elles commencent à paroître, le terroir où elles viennent d'ordinaire, à connoître leur figure depuis leur naiſſance juſqu'au tems de leur maturité, à connoître les feuilles, les fleurs, les ſemences qu'elles produiſent, & les vertus qu'on leur attribue. Etant inſtruit de tout cela, on peut non ſeulement les diſtinguer les unes des autres, mais auſſi en diſtinguer les racines, les fleurs & les ſemences. Beaucoup de gens croyent toutes ces connoiſſances fort néceſſaires à un Medecin,

mais ils ſe trompent ; elles lui ſont d'ordinaire aſſez inutiles pour bien exercer ſa profeſſion, ſur tout dans les grandes Villes, où il y a des gens qui les connoiſſent, & les vont chercher, & à qui il ſuffit d'en demander, quand on en a beſoin.

Ce n'eſt pas que je prétende que ceux qui étudient la Medecine, doivent négliger entiérement la connoiſſance des plantes ; il eſt néceſſaire qu'ils y donnent une application ſuffiſante, pour n'être point embarraſſés quand ils les trouvent preſcrites dans les Auteurs, comme ils le ſeroient s'ils n'en avoient jamais entendu parler. Il faut auſſi qu'ils ſoient en état de s'y appliquer plus particuliérement, & d'étudier cette matiére par eux-mêmes, quand ils ſont obligés d'exercer la Medecine dans les lieux où ils n'ont pas les commodités qui ſe trouvent dans les grandes Villes. Mais pour cela il ſuffit qu'ils ayent fait au plus deux ou trois cours des plantes, comme on les fait à Paris au Jardin du Roi.

La ſcience des vertus des plantes eſt utile aux Medecins, mais ce n'eſt qu'autant qu'elle eſt renfermée dans

les préceptes qui en marquent l'application juſte. Si l'on ne connoît qu'en general la vertu d'une plante, de ſa racine, de ſes fleurs, de ſa ſemence, ſans ſçavoir préciſément les occaſions où il eſt à propos de s'en ſervir, cette connoiſſance eſt plus préjudiciable qu'utile, ſi on veut en faire uſage. Ce qui fait voir manifeſtement l'erreur d'une infinité de gens, qui ont une ſi grande idée de ceux qui s'attachent particuliérement & preſque uniquement à connoître le détail de tout ce qui regarde les plantes, & qui ſe contentent d'apprendre en general leurs vertus.

Bien loin qu'on doive les eſtimer plus habiles pour ſçavoir ces choſes, dont on peut ſe paſſer dans l'exercice de la Medecine; il ſemble au contraire, qu'on doive craindre qu'ils ne ſçachent pas aſſez bien ce qui y eſt abſolument néceſſaire, comme le tems & les occaſions de donner les remedes; ce qui dépend de la connoiſſance de l'âge, du temperament, du ſexe, de la ſaiſon, & des autres circonſtances qui accompagnent les maladies; puiſque la vie & l'étendue de l'eſprit des hommes, ſont trop bornées pour apprendre tout cela,

cela, comme il ſeroit à ſouhaiter.

Cette raiſon qui doit porter les Medecins à ne pas employer trop de tems à l'étude des ſimples, les détourne auſſi de trop s'attacher à apprendre les préparations & les compoſitions qu'on fait de ces mêmes ſimples, c'eſt-à-dire de s'appliquer plus qu'il ne faut à la Chimie & à la Pharmacie. Comme il y a beaucoup de gens qui priſent exceſſivement les Medecins qui excellent dans la connoiſſance des ſimples, il n'y en a guéres moins de ceux qui ont pour les Medecins Chimiſtes une eſtime toute particuliére. Mais ceux-ci n'ont pas plus de raiſon que les premiers; & quoiqu'il ne s'en trouve guéres qui faſſent plus de cas d'un Medecin, pour ſçavoir la Pharmacie mieux que les autres, cette connoiſſance n'eſt pas moins eſtimable que la Chimie, parceque les remedes que celle-là nous fournit, ne ſont pas moins utiles que ceux que celle-ci prépare. Au reſte, l'une & l'autre de ces ſciences étant fort étenduë, comme il eſt aiſé de le voir par la multitude des préparations & des compoſitions de médicamens qu'on trouve dans les Auteurs, elles

demandent un homme tout entier.

Les Medecins ne doivent pas neanmoins négliger ces deux Sciences, il faut qu'elles fassent une partie de leurs études, quand ils apprennent leur profession. Le commerce qu'ils ont ensuite avec les Apoticaires, qui sont obligés de s'y appliquer particuliérement, leur suffit pour en être aussi instruits qu'il leur est nécessaire. Car quand ils sont une fois parvenus à exercer la Medecine, il faut qu'ils s'attachent principalement, ou pour mieux dire, presque uniquement, à bien distinguer les maladies les unes d'avec les autres, à en connoître les differences qui demandent de la variation dans la cure, & à sçavoir le mieux qu'il leur est possible, les préceptes & les observations qui peuvent servir pour donner les remedes à propos.

A prendre les choses à la rigueur, on pourroit même dire qu'il est peu utile pour la guérison des maladies, de sçavoir autre chose que le régime convenable & la juste application des remedes. Car un Medecin qui, par exemple, sçait donner à propos le Quinquina & l'Ipecacuanha, guérira fort bien

les fiévres intermittentes & les dyſenteries où ces remedes conviennent, ſans ſçavoir ſi l'un eſt l'écorce d'un arbre,& ſi l'autre eſt la racine d'une plante, ſans même pouvoir diſtinguer ces drogues l'une de l'autre, ni les bonnes d'avec les mauvaiſes,pourvû qu'on prenne ces médicamens chez un bon Apoticaire.

En effet, que ſert-il pour guérir les maladies, de ſçavoir quelle eſt la figure de la racine, des feuilles, des fleurs & de la graine d'une plante ? qu'importe-t-il de connoître les matiéres qui entrent dans la compoſition du tartre émétique, & la maniére de le préparer? à quoi bon ſe fatiguer à apprendre & à retenir la multitude des drogues dont la Thériaque eſt compoſée, & la doſe qu'il en faut de chacune ? Cela n'eſt nullement néceſſaire pour ſe bien ſervir de ces remedes. Il ſuffit de ſçavoir bien dans quelles occaſions ils conviennent, & comment il les faut donner. Si l'on oblige les Medecins d'étudier ces choſes, c'eſt afin qu'ils ſoient capables de diriger ceux qui ſont établis pour faire ces préparations, & d'empêcher, autant qu'il eſt poſſible, les fraudes qu'on y pourroit faire.

Quoique la Medecine paroiſſe fort abrégée par le retranchement de toutes ces connoiſſances peu utiles, elle ne laiſſe pas d'être fort étendue, parceque cette ſcience comprenant tout ce qu'on a trouvé de meilleur, pour chaque occaſion où il s'agit de la conſervation de la ſanté ou de la guériſon de quelque maladie, la diverſité de ces occaſions étant preſque infinie, cela a donné lieu de faire une infinité d'obſervations par rapport à la ſanté, ſur leſquelles on a établi une grande quantité de préceptes, pour faire connoître ce qui convient le plus dans chaque cas. D'où il ſuit que la ſcience d'un Medecin doit être fort étendue, puiſque la Medecine renferme un nombre infini de connoiſſances; c'eſt ce qui a fait dire à Hippocrate, en parlant de cette Science, que *l'Art eſt long, & la vie eſt courte*. Car ſi l'on conſidére d'un côté la multitude des choſes qu'il y faut ſçavoir, & de l'autre la briéveté de la vie, on reconnoîtra qu'un homme ne vit pas aſſez long-tems pour les bien apprendre toutes. A quoi on peut ajouter, que les bornes étroites de l'eſprit humain, ſont encore un grand

obſtacle qui empêche les Medecins d'apprendre, & de retenir tout ce qu'il feroit à ſouhaiter qu'ils ſçuſſent.

Delà on peut tirer cette conſéquence que plus un Medecin a de connoiſſances étrangéres à la Medecine, moins il ſçait ſa profeſſion : puiſque ſa vie étant trop courte pour apprendre tout ce qu'il faudroit ſçavoir ſur ce ſujet, plus il a donné de tems aux autres choſes, plus il en a dérobé à l'étude de la Medecine, & moins il ſçait de ce qu'il devroit ſçavoir : ce qui n'eſt pourtant véritable que par rapport à la même perſonne ; car il peut arriver qu'un Medecin qui aura quelque connoiſſance des belles Lettres, dont l'étude eſt inutile pour la Medecine, ſe ſera encore plus appliqué à ſa profeſſion, & y ſera plus habile qu'un autre Medecin qui n'auroit aucune litterature.

La Science de la Medecine eſt ce qui fait le Medecin ; mais elle ne ſuffit pas pour être bon Medecin, il faut encore beaucoup de jugement, comme j'ai déja dit. Car c'eſt un Art où il ſe préſente tant de difficultés & d'obſcurités, que ſans une grande juſteſſe à diſcerner le vrai d'avec le faux, le bon

d'avec le mauvais ; on ne peut éviter de tomber en beaucoup de fautes. Il y a une très-grande quantité de maladies de diverſes eſpeces, chacune deſquelles eſt ſouvent accompagnée d'accidens fort differens, qui demandent qu'on en varie la cure. L'âge, le ſexe, la ſaiſon, la conſtitution ſinguliére de chaque perſonne, auſſi bien que ſa maniére de vivre, y apportent de grands changemens.

Il y a des maladies qui paroiſſent avec des ſignes ſi équivoques, qu'il n'eſt pas aiſé de les diſtinguer. Il s'en rencontre auſſi de compliquées, de maniére que ce qui convient à l'une eſt préjudiciable à l'autre. Il arrive des maladies extraordinaires, on voit des ſingularités dans les temperamens, qui demandent qu'on tienne une conduite toute differente de celle qui convient ordinairement. On a ſouvent beaucoup de peine à démêler ce qui eſt de plus ou de moins dangereux ; on voit qu'on riſque en donnant un remede, & qu'on riſque auſſi en ne le donnant pas. On trouve en des maladies fort differentes, des reſſemblances qui ſont capables d'impoſer aux plus judicieux.

En un mot, il n'y a poit de profeſſion plus remplie de varieté & d'obſcurité, il n'y en a point où il ſoit plus aiſé de ſe tromper, & où l'erreur ſoit d'une plus dangereuſe conſequence.

Il eſt donc néceſſaire pour éviter ces écueils, d'avoir une grande prudence & un jugement très-ſolide. Car ces difficultés que l'on rencontre tous les jours dans l'exercice de la Medecine, ſurpaſſent la force d'un eſprit médiocre, & ce n'eſt même qu'avec peine qu'un genie ſuperieur ſe rend capable de les ſurmonter.

Le jugement joint au ſçavoir met un Medecin en état d'exercer ſa profeſſion, auſſi bien qu'on peut l'exiger de lui; mais il eſt à craindre qu'il ne faſſe preſque autant de fautes, que celui à qui ces qualités manqueroient, s'il n'a pas une probité aſſez ferme & aſſez ſolide, pour n'être point ébranlé par les avantages qu'on retire, en exerçant la Medecine, ſelon ſes interêts, plutôt que ſuivant l'utilité des malades. La plûpart des gens ſont entiérement incapables de connoître, ſi un Medecin eſt habile, ou s'il ne l'eſt pas. Outre cela ils ſont prévenus de quantité de

fauſſes opinions ſur les maladies & ſur la maniére de les traiter : ainſi l'habileté n'eſt pas un moyen pour leur plaire ; on y réuſſit mieux par la complaiſance, en donnant dans leur ſens, & en s'accommodant à leur genie. De ſorte qu'en Medecine la fortune eſt comme attachée à ſe conduire avec beaucoup de politique, & à ſçavoir s'inſinuer avec adreſſe dans l'eſprit des gens. D'où vient que c'eſt une maxime qui ſe dit communément parmi les Medecins, & que pluſieurs ne ſuivent que trop au pied de la lettre ; *mundus vult decipi, decipiatur ; le monde veut être trompé, qu'il le ſoit* : ce qui ſignifie que la plûpart du monde a de telles préventions ſur ce qui regarde la Medecine, qu'il n'y a guéres moyen d'avoir l'eſtime & la confiance du public, à moins qu'on ne le trompe en donnant dans ſon ſens, qui d'ordinaire n'eſt pas conforme à ce qu'il y a de meilleur pour la ſanté.

C'eſt pourquoi pour ſe bien mettre dans l'eſprit de la plûpart du monde, il faut qu'un Medecin aille ſouvent contre ſon devoir, qui l'oblige de preſcrire toujours ce qu'il croit de plus utile.

utile. Or comme dans l'exercice des profeſſions la principale vûe que l'on a, eſt de ſe faire eſtimer & rechercher, ces motifs engagent les Medecins qui n'ont pas une probité très-exacte, de régler leur conduite ſur les opinions de ceux avec qui ils ſe trouvent, ſans ſe mettre beaucoup en peine de preſcrire ce qui eſt le plus avantageux aux malades. Il eſt vrai que leur complaiſance ne va pas juſqu'à donner leur conſentement à des choſes qu'ils jugent pernicieuſes, cela ſeroit contre leur interêt; mais s'il ne s'agit que du plus utile, & de ce qui l'eſt moins, ils ne manquent pas de ſe conformer à l'opinion de ceux qu'ils ont interêt de ménager, & par ce moyen ils ſe les rendent favorables. D'où il arrive que quand les remedes qu'ils ordonnent ſont ſuivis d'un bon ſuccès, ils ont en eux des gens qui exaltent leur capacité, & prônent leur merite, l'amour propre les y engageant aſſez, parcequ'une partie de l'honneur retombe ſur eux: & lorſque la ſuite des remedes eſt fâcheuſe, ils ſont par la même raiſon intereſſés à prendre le parti de ces Medecins, ou du moins à ne les pas blâmer.

Au contraire, ſi un Medecin honnête homme s'oppoſe au ſentiment de ceux qui approchent le malade, & que ce qu'il a jugé de plus utile vienne à ne pas réuſſir, parceque les meilleurs remedes n'ont pas toujours un bon effet, ceux qui n'approuvoient pas ce remede, accuſent le Medecin du mauvais ſuccès, & ſe déchaînent ſouvent contre lui. Si le remede ſoulage le malade, ils en donnent la plus grande partie de l'honneur à la nature, & ne laiſſent au Medecin que ce qu'ils ne peuvent lui ôter. Ainſi il eſt bien plus avantageux à un Medecin de ſe conduire ſuivant les préjugés de ceux dont il veut avoir l'approbation, que d'avoir toujours en vûe la ſeule utilité du malade.

Je veux croire qu'il y a peu de Medecins qui ayent de ces lâches complaiſances, en y faiſant réfléxion, & qu'il n'arrive pas ſouvent que de deſſein formé ils ordonnent ce qu'ils croyent moins utile pour le ſoulagement du malade, préferablement à ce qui l'eſt davantage; mais il n'eſt que trop ordinaire qu'ils tombent dans cette faute, ſans y prendre garde, s'y ſentant

portés par un penchant qui les engage à ménager ceux dont ils veulent obtenir ou conſerver la faveur. Plus occupés a leur plaire qu'à ſoulager le malade, ils ſongent moins à guérir la maladie qu'ils n'apprehendent de les choquer. C'eſt une ſuite de l'amour propre qu'on remarque en tous les hommes, qui leur fait d'ordinaire négliger l'avantage des autres, quand il entre en concurrence avec leur interêt particulier.

On commet ſouvent la même faute, en ſe laiſſant aller mal à propos aux préjugés des malades, qui ſont entêtés de certains remedes qui ne leur conviennent pas, ou ſont prêvenus contre les remedes qui leur ſont les plus utiles; quoique neanmoins la prudence oblige de ſe relâcher quelquefois là-deſſus, & de s'accommoder à leur préoccupation, parcequ'une imagination étant vivement frappée, peut empêcher le bon effet d'un remede, & faire mieux réuſſir un autre, qui par lui-même n'eſt pas ſi convenable.

La probité eſt une qualité ſi eſſentielle pour être bon Medecin, qu'Hippocrate tout payen qu'il étoit, l'a miſe dans la définition qu'il en donne : *Le*

Medecin, dit-il, *eſt un homme de bien qui eſt capable d'exercer la Medecine.* En effet quelle que ſoit ſon habileté, quelque juſteſſe d'eſprit qu'il ait pour ſe bien ſervir de ſes connoiſſances, s'il n'eſt pas diſpoſé à réſiſter aux motifs d'interêts, & aux autres paſſions qui peuvent l'empêcher de ſe conduire ſelon ſes lumiéres, le malade court autant de riſque entre ſes mains, que s'il étoit moins éclairé.

Mais quand la droiture de cœur ſe trouve jointe dans un Medecin, à la ſcience & à la juſteſſe d'eſprit, il eſt tel qu'on peut le déſirer; il ſçait ce qui convient le plus aux malades; il a la prudence de le mettre à propos en uſage, il eſt toujours ſur ſes gardes, de peur que l'interêt ou quelqu'autre paſſion n'offuſque ſes lumiéres, & ne l'empêche de s'en ſervir. La principale fin qu'il ſe propoſe étant la guériſon des malades qu'il traite, c'eſt-là qu'il tend directement en ordonnant les remedes, & par conſéquent il preſcrit toujours ceux qu'il juge les meilleurs dans l'occaſion préſente.

Il eſt fort éloigné de conſeiller une plus grande quantité de remedes qu'il

ne faut, ou de ceux qui ſont fort compoſés ou chers, dans le deſſein de faire plaiſir aux gens qui ont interêt qu'on en uſe de la ſorte, & qui tirant de-là du profit, ne manquent pas de rendre la pareille en produiſant le Medecin qui les fait gagner. Lorſqu'il étudie, il s'applique plus à ce qui eſt utile pour la guériſon des maladies, qu'à acquerir les connoiſſances auſquelles le caprice a attaché de l'eſtime & laqualité d'habile homme ; il n'expoſe pas ſes malades à des eſſais témeraires, comme quelques-uns en tentent pour tâcher de faire quelque découverte qui leur ſoit avantageuſe.

S'il lui eſt arrivé de ſe tromper en preſcrivant un remede qu'il reconnoît enſuite n'être pas le meilleur, il ne ſe fait point une peine d'aller ſe dédire, quelque mauvaiſe opinion qu'il donne par-là de lui, comme s'il y avoit en cela une incertitude qui marquât de l'ignorance. Il régle plutôt ſes viſites ſuivant l'utilité des malades, que ſelon ſes affaires. Il ne fait pas comme pluſieurs qui négligent d'aller voir leurs malades, ou dans le tems qu'ils ſont le plus mal, ou pendant l'effet des

remedes, quand cela eſt néceſſaire, parceque le courant de leurs viſites les retient dans un quartier éloigné.

Enfin l'attachement inviolable qu'il a pour s'acquitter du devoir de ſa profeſſion, dont il connoît toute l'importance, lui fait avoir l'attention qu'il faut, pour empêcher qu'il n'arrive rien de fâcheux aux malades par ſa faute.

CHAPITRE II.

Des moyens d'acquerir la Science néceſſaire à un Medecin.

COMME la juſteſſe d'eſprit qu'il faut avoir pour être bon Medecin, eſt une qualité plutôt naturelle qu'acquiſe, & que la probité néceſſaire pour bien exercer la Medecine, ne demande pas qu'on en donne des régles particuliéres, j'examinerai ſeulement ici les moyens, dont il faut ſe ſervir pour acquerir la ſcience de la Medecine, c'eſt-à-dire la connoiſſance de ce qu'on a trouvé de meilleur pour chaque occaſion où il s'agit de la ſanté.

Il y a ſur ce ſujet deux erreurs qui ne ſont pas moins communes, qu'elles ſont oppoſées au bon ſens. L'une eſt de ceux qui s'imaginent, qu'on peut devenir habile Medecin par ſon experience ſeule, ou du moins s'ils ne le penſent pas, ils ſe conduiſent comme s'ils le croyoient : car on voit des gens qui ſans ſe mettre en peine ſi un homme s'eſt appliqué à l'étude de la Medecine, & s'il a été inſtruit par de bons Maîtres dans cette profeſſion, ne font point de difficulté de lui confier leur vie, s'aſſurant ſur ſa prétendue experience. L'autre erreur ne paroît pas ſi déraiſonnable, mais elle n'eſt pas moins fauſſe ni moins préjudiciable que la premiére; c'eſt celle des perſonnes qui penſent que pour s'inſtruire de la Medecine, il ſuffit de lire les livres qui traitent de cet Art, & qu'ainſi après avoir donné un tems ſuffiſant à l'étude de ces Auteurs, on peut en aſſurance exercer cette profeſſion.

Pour faire voir la fauſſeté de ces deux ſentimens, je montrerai en premier lieu qu'il eſt impoſſible qu'un homme acquierre par ſon experience ſeule, les connoiſſances néceſſaires à un Me-

decin. Je prouverai enſuite que quoiqu'en liſant les Traités qu'on a faits touchant la Medecine, on puiſſe apprendre beaucoup de choſes utiles pour l'exercer, on n'eſt pas neanmoins capable de remplir les devoirs de cette profeſſion, ſi l'on n'y a pas été formé par de bons Maîtres.

Ce qui a donné lieu de croire, qu'un homme par ſon experience ſeule pouvoit ſe rendre capable d'exercer la Medecine, c'eſt qu'on ſçait que cette ſcience eſt fondée ſur les obſervations. Mais ſi on y réfléchiſſoit bien, tant s'en faut que cette conſideration portât à croire, qu'on puiſſe par ſon experience ſeule acquerir les connoiſſances néceſſaires à un Medecin, qu'au contraire elle devroit perſuader que c'eſt une choſe abſolument impoſſible ; parceque pour être bon Medecin, il faut ſçavoir ce qu'on a découvert de plus utile dans chaque rencontre où il s'agit de la ſanté ; & comme la diverſité des cas eſt infinie, que pour chaque cas il faut un grand nombre d'obſervations, & que les occaſions d'obſerver ne ſe preſentent pas comme on veut, il ſuit manifeſtement que la vie d'un hom-

me eſt trop courte, ſon eſprit trop borné, les cas ſemblables trop rares, pour y faire lui ſeul beaucoup de découvertes, ſur leſquelles on puiſſe ſe fier.

Il ſera aiſé de ſe convaincre de l'impoſſibilité qu'il y a de devenir Medecin par ſon expérience ſeule, ſi on fait attention à ce que j'ai dit dans le chapitre précedent, des connoiſſances que doit avoir un Medecin. Il faut premiérement qu'il ſçache l'anatomie: or quand un homme s'appliqueroit toute ſa vie à cette ſeule partie de la Medecine, il n'y a pas de raiſon de croire qu'il pût trouver par lui-même, tout ce qu'on a découvert ſur cette matiére; puiſque parmi les Anciens qui s'y ſont particuliérement attachés, il y a eu tant de gens d'eſprit qui n'ont pû faire les découvertes, qui ont été heureuſement faites dans le ſiécle paſſé.

Ceux qui ont vû travailler les Anatomiſtes, & qui ont remarqué la multitude & la délicateſſe des parties qu'il faut trouver & débarraſſer les unes d'avec les autres, ſe perſuaderont aiſément qu'on ne peut pas ſans Maître, découvrir ce qu'il eſt néceſſaire qu'un Medecin en connoiſſe.

Il eſt encore plus difficile d'apprendre de ſoi-même ce qu'on a découvert touchant les fonctions ; car outre qu'il faudroit connoître par l'anatomie la ſituation, la liaiſon, & la ſtructure des parties, il ſeroit néceſſaire auſſi d'avoir fait un grand nombre d'obſervations, dont on ne doit pas croire qu'un ſeul homme ſoit capable de s'aviſer, n'ayant été faites que par differens hommes, quoiqu'ils fuſſent habiles gens, & ayant échappé à tant de grands Perſonnages de l'antiquité.

Mais quelque grande que ſoit la difficulté qu'il y a d'acquerir par ſoi-même les connoiſſances que doit avoir un Medecin touchant l'état naturel du corps, c'eſt peu de choſe en comparaiſon de celle qui ſe trouve à découvrir ce qui regarde les dérangemens qui y arrivent. Car il n'eſt pas difficile de trouver les occaſions pour tâcher d'apprendre ce qu'on peut connoître par le moyen des ſens touchant l'état naturel du corps ; & d'ailleurs y ayant peu de varieté, il y a plus d'aſſurance à prendre ſur ce que l'on obſerve ; au lieu que les fonctions ſe peuvent déregler en une infinité de maniéres,

& les circonſtances qui accompagnent les maladies ſont ſi variées, qu'on a peine à trouver des maladies entiérement ſemblables.

Ce n'eſt qu'après les obſervations de pluſieurs ſiécles, faites par un grand nombre de perſonnes, qu'on a pû diſtinguer les differentes eſpéces de maladies auſquelles on a donné des noms; comment donc un ſeul homme en pourra-t-il faire le diſcernement? comment pourra-t-il reconnoître les ſignes qui les caractériſent, ceux qui en marquent la longueur & le danger, ceux qui font prévoir les accidens qui doivent arriver? comment pourra-t-il diſtinguer les circonſtances qui demandent de la variation dans la cure, d'avec celles qui n'y apportent aucun changement.

Enfin pour ſe mêler de guérir les maladies, il faut connoître les remedes qui conviennent en chaque occaſion, & c'eſt ce qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un homme découvre par ſon experience ſeule; car comme on n'en a pas trouvé juſqu'à preſent, qui fuſſent infaillibles pour aucune eſpéce de maladie, il faut au moins ſçavoir ceux qui réuſſiſſent le plus ſouvent: or les

cas ſemblables étant auſſi rares que je l'ai dit, & la diverſité de ces cas étant infinie, il eſt manifeſte que cet homme ne pourra pas raſſembler un nombre ſuffiſant d'obſervations, ſur l'application de tout ce qui peut être propre à chaque ſorte de maladie dans toutes ſes differentes circonſtances, pour découvrir le remede qui y eſt le plus ſalutaire.

Afin de mettre cette verité dans un plus grand jour, je crois qu'il eſt à propos d'en donner un exemple, & de choiſir une des maladies les plus communes, qui eſt la petite verole, dont je vais faire l'hiſtoire, c'eſt-à-dire, rapporter ce que l'experience en a fait connoître, & de quoi tout le monde convient, ſans rien dire ſur la maniére de la traiter, les ſentimens n'étant pas uniformes ſur ce ſujet. On jugera par tout ce que j'en rapporterai, combien il a fallu d'obſervations pour connoître ce que l'on ſçait touchant les ſignes qui la diſtinguent des autres maladies, & ceux qui en marquent le danger, & touchant les accidens qui demandent quelque variation dans la maniére de la traiter. Par-là on pourra être convaincu

qu'il n'y a pas de raiſon de croire qu'un homme puiſſe par ſon experience ſeule en ſçavoir autant qu'on en a découvert, & qu'il eſt néceſſaire d'en connoître pour entreprendre de traiter ceux qui ſont attaqués de cette maladie.

La petite verole eſt une maladie aſſez connue de tout le monde, parcequ'il n'y a guéres de gens un peu avancés en âge, qui n'en ayent été attaqués. Elle commence par une fiévre précedée d'un friſſon, laquelle dure juſqu'à la ſortie des puſtules, qui d'ordinaire paroiſſent le quatriéme jour. A meſure qu'elles ſortent la fiévre diminue, & ceſſe enfin quand elles ſont entiérement ſorties; ce qui arrive le cinq ou ſixiéme jour. Les premiéres paroiſſent au viſage, aux pieds & aux mains; elles ſont rouges en ſortant, & fort petites, mais elles croiſſent enſuite & blanchiſſent en ſe rempliſſant d'une ſéroſité ou matiére purulente.

On peut regarder ces puſtules comme autant de petits abcés qui ſont cinq ou ſix jours à venir en maturité: elles dégenerent enſuite en une croute qui ſe détache & tombe d'elle-même; ce

qui arrive dans l'eſpace de huit ou dix jours. De ſorte que cette maladie eſt ordinairement terminée au bout de vingt jours.

Ce que je viens de dire doit faire juger que la petite verole eſt cauſée par une humeur qui étant mêlée avec le ſang, y cauſe la fiévre qui paroît d'abord. Cette humeur étant pouſſée au dehors, la fiévre ceſſe; & enfin la maladie finit quand la matiére qui la cauſoit étant deſſéchée, n'eſt plus en état d'apporter aucun trouble dans le ſang.

Cette maladie n'eſt dangereuſe qu'autant qu'il ſurvient d'accidens qui empêchent la ſortie des puſtules, ou qui les font rentrer, ou enfin quand toute l'humeur qui cauſe la maladie, n'eſt pas ſortie entiérement, & qu'il en reſte aſſez au dedans pour troubler l'œconomie du corps.

Les perſonnes avancées en âge courent plus de riſque que les enfans; le trouble & l'agitation de l'eſprit qui viennent de la peur ou de quelque autre cauſe, rendent la maladie plus perilleuſe. Le danger eſt plus grand pour ceux qui en ſont attaqués après quel-

que excès. Les femmes groſſes ou nouvellement accouchées, celles qui ont leurs évacuations périodiques, ſont plus en peril que les autres. Cette maladie eſt plus funeſte quand elle regne beaucoup, que quand elle eſt moins commune; elle eſt auſſi plus dangereuſe en Eſté & en Hyver, qu'au Printems & en Automne. Quand le pourpre s'y joint en quelque tems que ce ſoit de la maladie, le malade court grand riſque.

On diſtingue dans la petite verole quatre tems qui ſont differens par la varieté des accidens qu'on y remarque. Le premier tems eſt comme le prélude de cette maladie, il dure juſqu'à ce que les puſtules paroiſſent; le ſecond eſt celui de la ſortie des puſtules; le troiſiéme eſt celui de la maturation, pendant lequel les puſtules meuriſſent, c'eſt-à-dire que la matiére qui y eſt, ſe convertit en pus; le quatriéme eſt celui du déclin, durant lequel les puſtules ſe deſſéchent, & les accidens de la maladie diſparoiſſent. Il eſt important de bien diſtinguer ces tems; parceque tel ſymptome n'eſt pas dangereux dans l'un, qui l'eſt beaucoup

dans l'autre ; & tel remede convient dans les derniers, qui ſeroit nuiſible dans les premiers.

Les ſymptomes qui accompagnent le premier tems ſont un aſſoupiſſement, une peſanteur & une douleur violente de tête, des vomiſſemens, quelquefois une veille continuelle, un délire, des treſſaillemens de tendons, de la difficulté à reſpirer, une ſuppreſſion d'urine, le malade ſe plaint d'une grande douleur vers les reins, il ſent un picottement par toute la peau, les yeux lui pleurent, le nez lui demange, il éternue ſouvent, les amygdales s'enflent & s'enflamment, principalement quand il fait froid, d'où ſuit le mal de gorge; il ſurvient quelquefois une dyſenterie, un dévoyement, une hémorragie ſoit par le nez ſoit par d'autres endroits ; les perſonnes avancées en âge ſont ſujettes à de grandes ſueurs; les enfans ſont ſouvent attaqués de convulſions ſi violentes, qu'on les croit prêts de mourir, mais elles ne ſont pas ſi dangereuſes que dans les autres maladies. L'urine eſt d'ordinaire aſſez ſemblable à celle qu'on rend en ſanté ; quelquefois elle eſt chargée & fort

rouge,

rouge, quelquefois elle eſt claire & aqueuſe. Il paroît rarement des taches de pourpre ou des petites veſſies pleines d'une humeur ſéreuſe dans ces commencemens, & quand cela arrive c'eſt une marque d'un danger extréme.

La violence de la fiévre, le délire, la grande agitation & autres pareils accidens qui ſemblent terribles, ne ſont pas ſi dangereux dans ces commencemens qu'ils le paroiſſent, au contraire, quand le malade a peu de fiévre, que ſon pouls eſt petit & neanmois fréquent, que les urines ſont claires & aqueuſes, & que tout cela eſt accompagné d'un délire tranquile, le danger eſt fort grand. La dyſenterie, le dévoyement, les hémorragies, la ſuppreſſion d'urine mettent le malade en grand peril; dans ce tems-ci comme dans les ſuivans. Quoique les ſueurs paroiſſent diminuer les accidens, elles ſont toujours à craindre.

Le ſecond tems qu'il faut remarquer dans la petite verole, eſt celui de l'éruption ou de la ſortie. Elle arrive d'ordinaire le quatriéme jour, mais quelquefois les puſtules paroiſſent auparavant, & quelquefois on ne s'en

apperçoit que le cinq ou ſixiéme jour, & même plus tard. En ſortant elles ne ſont pas plus groſſes que des têtes d'épingle, elles croiſſent enſuite & s'élevent.

La maniére dont ces puſtules ſortent, donnent lieu de diſtinguer de deux eſpeces de petite verole. Dans l'une, les puſtules ſont diſtinctes & ſéparées, dans l'autre elles ſont confuſes & ramaſſées. Elles ne different pas ſeulement l'une de l'autre par la diſpoſition des puſtules, mais encore par des accidens fort conſiderables, & par le danger où elles expoſent le malade.

Les puſtules ſéparées & diſtinctes ne paroiſſent que le quatriéme jour de la maladie; elles ſortent preſque toutes dans la même journée, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de vingt quatre heures: la fiévre ne manque pas de ceſſer alors, à moins qu'on n'ait fait quelque faute, & les accidens diminuent ou même diſparoiſſent entiérement. L'appetit revient au malade; il fait preſque toutes ſes fonctions comme en ſanté. Ces puſtules ſont d'un rouge vif, leur figure eſt ronde, & elles s'élevent en pointe.

La petite verole dont les puſtules ſont confuſes & ramaſſées, eſt accompagnée d'accidens fort differens. Ces puſtules paroiſſent le troiſiéme jour, ou même dès le ſecond, & quelquefois dès le premier. Elles ne ſortent pas toutes en un jour; il en ſort beaucoup de nouvelles pluſieurs jours de ſuite; de ſorte qu'ayant paru d'abord comme ſéparées & diſtinctes, celles qui ſurviennent s'uniſſent aux premiéres, & font avec elles des puſtules confuſes & ramaſſées.

Dans cette eſpece de petite verole la fiévre & les accidens perſiſtent plus long-tems que dans la premiére ſorte; il ſurvient une ſalivation aux perſonnes avancées en âge, c'eſt-à-dire qu'ils rejettent une grande quantité de ſalive, ce qui commence quelquefois dès que les puſtules paroiſſent, & continue pluſieurs jours. Les puſtules n'ont pas d'ordinaire une couleur ſi vive, elles ſont plus petites, & moins élevées que quand elles doivent demeurer diſtinctes & ſéparées. La fiévre ſubſiſte ſouvent après la ſortie de cette petite verole, auſſi bien que les accidens fâcheux qui ont paru d'abord. Il ſur-

vient quelquefois une difficulté d'uriner, qui fait que le malade urine fréquemment, peu à la fois & avec douleur. Cette ſorte de petite verole eſt plus dangereuſe que l'autre, parceque les accidens y ſont plus fâcheux, & en plus grand nombre. Le pourpre s'y mêle auſſi bien plus ſouvent.

Ce n'eſt pas par les puſtules qui ſont au corps, que l'on doit juger de quelle ſorte eſt la petite verole, mais par celles qui ſont à la tête ; plus il y en a, plus le malade court de riſque ; plus les puſtules ſont groſſes dès le commencement, plus on doit eſperer qu'elles ſeront diſtinctes & ſéparées.

Les plus fâcheux ſymptomes qui arrivent pendant ce ſecond tems de la petite verole, ſont les hémorragies ; celle où l'on rend le ſang par les urines eſt la plus dangereuſe, & il eſt très-rare de voir des malades qui en réchappent ; de ſorte que la petite verole accompagnée de cet accident, eſt beaucoup plus perilleuſe que la peſte. Il n'y a pas tout-à-fait tant de riſque, quand les malades urinent fréquemment & peu à la fois : neanmoins cette difficulté d'uriner eſt toujours d'un très-

funeſte préſage. Pour la ſalivation, elle eſt ſalutaire dans cette maladie ; plus elle eſt abondante, moins on eſt en danger. Cette conſideration doit engager le malade, à en ſupporter volontiers l'incommodité. La ſalivation eſt ſi utile dans les petites veroles où les puſtules ſont confuſes, que le malade court grand riſque, ſi elle ne vient pas.

Le troiſiéme tems de la petite verole eſt celui de la maturation. C'eſt le plus dangereux de cette maladie, & il meurt plus de malades dans ce tems ſeul, que dans les trois autres enſemble. Vers le huitiéme jour les puſtules commencent à blanchir, le viſage s'enfle & enſuite les mains : il ſurvient d'ordinaire durant ce tems, quelques mouvemens de fiévre ; plus elle eſt violente, & plus elle dure, plus le malade court de riſque.

Dans la petite verole dont les puſtules ſont ſéparées, à meſure qu'elles blanchiſſent & qu'elles groſſiſſent, il ſe forme autour un cercle rouge, & quand tout cela arrive le malade réchappe ordinairement. Mais quand les puſtules ne groſſiſſent pas, & qu'au contraire elles s'abbaiſſent, & qu'il ne

ſe forme pas de cercle rouge, le malade paſſe en peu de tems d'un état tranquile où tout paroiſſoit en ſûreté, dans un autre bien different ; il ſe ſent oppreſſé, il s'agite, il s'inquiéte, ſon eſprit ſe trouble, il urine peu & fréquemment, il meurt enfin bien-tôt après, à moins qu'on ne remedie promptement à de ſi terribles ſymptomes, ce qui eſt fort difficile.

La cauſe qui empêche cette ſorte de petite verole de meurir comme il faut, & qui fait naître tous ces accidens, n'eſt autre pour l'ordinaire que les fautes qu'on a faites dès le commencement de la maladie, car quand on ſe conduit bien d'abord, il eſt très-rare qu'on meure de cette petite verole.

Quand les puſtules ſont confuſes & ramaſſées, le malade ne tourne pas d'ordinaire ſi promptement à la mort, mais ce malheur arrive bien plus ſouvent dans cette ſorte de petite verole, &principalement vers l'onziéme de la maladie, qui eſt le jour où la ſalivation ceſſe le plus ordinairement ; ſi elle s'arrête plutôt, ou ſi après qu'elle eſt arrêtée l'enflure du viſage ne ſubſiſte

encore quelque tems, & que celle des mains n'augmente, comme il arrive le plus ſouvent, ou qu'il ne ſurvienne un flux d'urine, ce qui eſt plus rare, le malade ne manque guéres de mourir.

Lorſque la ſalivation ceſſe & qu'un dévoyement prend ſa place, il y a tout lieu de craindre pour le malade. Il n'y a pas moins de danger lorſque la ſalivation eſt peu abondante, & qu'elle ne dure guéres. Mais tant qu'elle ſubſiſte & qu'elle vient en abondance, il eſt très-rare qu'il ſurvienne rien de fâcheux.

Les accidens qui arrivent quand la ſalivation n'eſt pas aſſez abondante, ou qu'elle ceſſe trop tôt, ſont l'augmentation de la fiévre, l'aſſoupiſſement profond, ou bien les veilles continuelles, le délire & la difficulté de reſpirer : il arrive auſſi des hémorragies, & des difficultés d'uriner pendant la maturation de cette petite verole, qui ne ſont pas moins dangereuſes que dans les autres tems.

Le quatriéme tems qu'on diſtingue dans la petite verole eſt celui du déclin. Lorſque les puſtules ſont bien

ſorties, & qu'elles ont meuri comme il faut, elles ſe ſéchent peu à peu & tombent enſuite ; s'il reſte encore quelque facheux ſymptome, il diſparoît en peu de tems. Mais s'il y a encore dans le ſang une partie conſiderable de l'humeur qui fait la maladie, ne trouvant plus d'iſſue par les puſtules qui ſont deſſéchées, & n'étant point évacuée par ailleurs, elle cauſe du déſordre, & produit les mêmes accidens qu'on voit arriver dans les autres tems.

Cet abregé de l'hiſtoire de la petite verole, ſuffit pour faire voir qu'un homme ne peut pas découvrir par lui-même, ce qu'un Medecin eſt obligé de ſçavoir, pour être capable de bien traiter cette maladie ; puiſque la grande diverſité des accidens dont on vient de voir qu'elle eſt accompagnée, demande ſouvent qu'on en varie la cure, & puiſqu'un homme ne peut jamais faire aſſez d'obſervations pour découvrir par lui-même, tout ce qu'il eſt le plus à propos de faire dans chaque occaſion. On peut dire la même choſe de la plûpart des autres maladies ; car elles ſont accompagnées d'accidens

auſſi

auſſi variés, que l'eſt la petite verole. Il y en a même beaucoup qui le ſont encore davantage.

Pour être en état de bien traiter la petité verole ſelon les ſymptomes qui l'accompagnent, il faut pouvoir diſtinguer les circonſtances qui marquent du danger d'avec celles qui ſont favorables, afin de remedier aux premiéres, & d'en détourner, s'il ſe peut, les fâcheuſes ſuites, & afin de ne pas apporter d'obſtacle à celles qui ſont utiles. Si, par exemple, ne ſçachant pas que la ſalivation eſt ſalutaire, dans l'eſpéce de petite verole dont les puſtules ſont confuſes & ramaſſées, on entreprenoit d'arrêter par quelque moyen cette ſalivation, on courroit grand riſque de faire mourir le malade, ſi par malheur pour lui on venoit à bout de la faire ceſſer.

Quand cette ſalivation s'arrête d'elle-même, & que les pieds & les mains enflent, ſi l'on ignoroit que ce ſymptome eſt avantageux, & qu'on appliquât ſur ces parties des remedes qui conviennent à l'enflure, il y auroit à craindre qu'il n'arrivât beaucoup de déſordre. Au contraire, ſi l'on ne con-

noiſſoit pas quels ſont les accidens qui marquent du danger, on pourroit négliger de prendre les moyens néceſſaires pour détourner les ſuites fâcheuſes dont on eſt menacé.

Mais pour ſçavoir ce qui eſt à craindre & ce qui donne lieu d'eſperer dans un ſi grand nombre d'accidens qui accompagnent la petite verole, combien a-t-il fallu d'obſervations ? Un ſeul homme peut-il rencontrer pendant toute ſa vie aſſez d'occaſions pour reconnoître quels ſont les ſymptomes funeſtes, & quels ſont les ſalutaires ? puiſqu'il y en a beaucoup entre ceux que j'ai marqués, qui ſe trouvent à peine une fois dans cent malades attaqués de cette maladie.

Pour juger du danger d'un ſymptome, il faut ordinairement l'avoir vû pluſieurs fois dans la même eſpéce de maladie, autrement on n'en pourroit rien conclure d'aſſûré ; car il y a des maladies où tel ſymptome eſt dangereux, qui eſt favorable dans d'autres. L'hémorragie eſt perilleuſe dans la petite verole, elle eſt ſalutaire dans les fiévres & dans les inflammations, à moins qu'elle ne ſoit exceſſive. Le dé-

voyement eſt utile ſur la fin de pluſieurs maladies, & il eſt d'un mauvais préſage, quand il ſuccéde à la ſalivation qui accompagne la petite verole, dont les puſtules ſont confuſes. C'eſt-pourquoi il eſt néceſſaire d'avoir obſervé bien des fois les mêmes accidens dans la même eſpéce de maladie, pour juger par ſoi-même s'ils y ſont ſalutaires ou dangereux, à moins qu'ils ne ſoient par eux-mêmes, ou peu conſidérables, ou fort à craindre.

Il y a encore plus de difficulté à découvrir quels ſont les remedes qui conviennent le plus dans tous les cas d'une maladie, leſquels demandent quelque variation dans la cure, comme ſont la plûpart des accidens, que j'ai dit qui menacent de quelque danger dans la petite verole ; puiſqu'il y en a qu'on rencontre à peine une fois dans cent malades qui en ſont attaqués.

Pour avoir un nombre ſuffiſant d'obſervations, afin de pouvoir connoître quel eſt le remede le plus convenable en cette occaſion, il faudroit en avoir au moins rencontré une centaine de cas ſemblables, pour comparer les effets

des differens remedes ; car ſans cela on ne peut pas juger raiſonnablement quel eſt le remede qu'on doit préferer. Il ſeroit donc néceſſaire d'avoir traité au moins dix mille malades attaqués de cette maladie, avant que de pouvoir découvrir par ſoi-même, quel remede convient le plus dans le cas dont il s'agit. Or il n'y a point de Medecin, quelque employé qu'il ſoit, qui ait traité un ſi grand nombre de malades attaqués de la petite verole, ou même de quelque autre maladie que ce ſoit. Un homme ne peut donc pas découvrir par ſa ſeule experience, ce qui réuſſit le plus en de telles occaſions.

Quand on voudroit ſe contenter d'un nombre moins grand de ces ſortes de cas ſemblables, pour juger de ce qui y eſt le plus utile, on auroit de la peine à ramaſſer un nombre un peu conſidérable d'experiences ſur les cas qui ne ſont pas fort communs, & ſi quelqu'un y parvenoit par ſes ſoins & par ſon exactitude à rechercher les occaſions de faire cette découverte pour quelque maladie, il ne pourroit y être arrivé que dans un âge fort avancé, &

au préjudice de beaucoup de malades qu'il auroit traités, & à qui il auroit donné des remedes ſans ſçavoir s'ils leur étoient propres.

Quoiqu'il ne ſoit pas ſi difficile de trouver les remedes les plus convenables dans les cas plus communs, il ne laiſſe pas d'y avoir beaucoup de difficulté ; parceque ſuppoſé qu'entre cent malades attaqués de la petite verole, il s'en rencontre ſix, huit, ou même dix dans qui on remarque de certains accidens, comme pour découvrir quel remede eſt le plus utile, on ne peut guéres s'aſſurer ſur ſon experience ſeule, qu'on n'ait au moins une centaine d'obſervations en des cas ſemblables, parcequ'il faudroit faire la comparaiſon de pluſieurs remedes, & avoir pluſieurs obſervations ſur chaque ſorte, il s'enſuit qu'il faudroit avoir traité plus de mille malades attaqués de cette même eſpéce de maladie, pour reconnoître quel eſt le remede qui réuſſit le plus ſouvent. Or il eſt manifeſte qu'un homme ne peut pas faire par lui-même un auſſi grand nombre d'obſervations, pour découvrir ce qui convient le plus dans chaque eſpece de maladie.

Cela paroîtra d'autant plus impoſſible, qu'il arrive ſouvent que dans toute une année un Medecin fort employé ne rencontre que peu ou même point du tout de maladie d'une certaine eſpece, quoique d'ailleurs elle ne ſoit pas rare.

Ce qui prouve encore qu'il n'eſt pas poſſible à un homme, de faire par lui-même un aſſez grand nombre d'experiences, pour ſçavoir ce qu'il eſt le plus à propos de faire en chaque occaſion où il s'agit de la ſanté, c'eſt qu'il ne peut pas éviter qu'il n'y ait beaucoup de ſes obſervations qui ſoient fauſſes, les malades ou ceux qui les approchent, changeant fort ſouvent quelque choſe aux ordonnances des Medecins qui les traitent.

Puiſqu'un Medecin doit ſçavoir ce qu'on a découvert de plus convenable dans chaque occaſion où il s'agit de la ſanté, & que la varieté de ces cas eſt preſque infinie, puiſqu'il faut un grand nombre d'obſervations pour chaque difference de maladie qui demande de la variation dans la cure, il eſt manifeſte que la ſcience d'un Medecin doit être fondée ſur une infinité d'obſervations; &

qu'ainſi la vie d'un homme étant trop courte pour en faire un ſi grand nombre, il ne peut connoître par ſa propre experience, ce qui convient le plus dans chaque cas.

Quand un homme pourroit vivre aſſez long-tems pour faire autant d'obſervations qu'il ſeroit néceſſaire, afin de connoître par ſon experience ce qui réüſſit le plus ſouvent dans chaque occaſion, le peu d'étendue de l'eſprit humain ſeroit encore un obſtacle, qui empêcheroit d'en retirer l'avantage que cette longue experience pourroit procurer ; car comme on ne trouve pas à point nommé les occaſions de faire ces experiences, il faut attendre que ces occaſions ſe préſentent ; il en vient tantôt d'une ſorte, tantôt d'une autre ; ainſi il faut comparer ce qu'on voit en un jour avec ce qu'on a remarqué auparavant, & même dans des tems fort éloignés, & cela ſur une infinité de cas differens.

Mais quelqu'un a-t-il un eſprit aſſez vaſte pour s'appliquer à une ſi grande quantité de choſes ? quelqu'un a-t-il une memoire aſſez fidelle pour les retenir, afin d'en faire une comparaiſon

aſſez juſte pour s'aſſurer de ce qui convient le plus dans toutes les eſpeces de maladies, & dans toutes les differentes circonſtances qu'on y remarque en exerçant la Médecine ?

S'il ſe préſente des difficultés auſſi inſurmontables, pour ſçavoir ce qui convient le plus dans les maladies dont l'eſpece eſt bien caractériſée, à cauſe de la multitude des circonſtances differentes qui les accompagnent, comment un homme pourra-t-il découvrir ce qu'il faut faire dans les maladies dont l'eſpece n'eſt pas bien connue, parceque les ſignes en ſont équivoques, ou dans celles qui ſont extraordinaires, ou dans les maladies compliquées, dans le traitement deſquelles il faut qu'on ait recours aux préceptes géneraux, ne pouvant pas avoir de préceptes particuliers pour ces cas là ?

C'eſt pourquoi pour devenir bon Medecin par ſon experience ſeule, il faudroit non ſeulement qu'un homme vécût pluſieurs ſiécles, on pourroit même dire pluſieurs milliers d'années, il ſeroit encore néceſſaire qu'il eût un eſprit au deſſus de tout ce que les hommes en ont jamais eu. Il eſt donc évi-

dent qu'il n'y a pas de raiſon de croire que la vie des hommes étant ſi courte, & leur eſprit ſi borné, il y en ait aucun qui puiſſe acquerir par lui-même les connoiſſances qu'il faut avoir pour être bon Medecin.

La difficulté qui ſe trouve à apprendre la Medecine par la ſeule lecture des Auteurs qui en ont traité, n'eſt guéres moins grande que celle que je viens de faire voir, qui ſe rencontre à devenir bon Medecin par ſon experience ſeule. On en ſera aiſément convaincu ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit dans le huitiéme chapitre de la premiére Partie de ces Réfléxions, touchant les Livres qui traitent de la Medecine. J'ai montré que les Auteurs ſont ſi pleins d'obſcurités, d'incertitude, & même de fauſſetés, qu'on ne peut pas éviter de faire beaucoup de fautes, quand on n'a point d'autres guides.

La Medecine eſt proprement une ſcience de faits, n'étant établie que ſur les obſervations; on ne peut donc pas diſcerner par la ſeule lumiére de la raiſon, ce qu'il y a de vrai & de faux, de bon & de mauvais dans les Livres

que les Auteurs en ont écrit, comme on peut faire à l'égard des Traités qui regardent les autres Sciences, qui ſont fondées ſur les connoiſſances naturelles.

Mais afin de convaincre entiérement ceux qui s'imaginent que pour devenir Medecin, il ſuffit de lire les Livres de Medecine, je ſuppoſe qu'un homme qui n'a aucune connoiſſance de cet Art, veuille l'apprendre par ce moyen. Quel Livre prendra-t-il d'abord ? Les uns ſont bons; les autres ſont mauvais; s'il n'eſt pas conduit par une perſonne éclairée, il pourra auſſi-tôt choiſir un des derniers qu'un des premiers; ainſi il court riſque de ſe donner beaucoup de peine pour apprendre une mauvaiſe doctrine, qui ſeroit fort préjudiciable à ceux qu'il voudroit traiter, ſuivant la méthode qu'il y auroit appriſe. Je veux bien neanmoins qu'il prenne d'abord quelqu'un des bons Auteurs, ſoit par hazard ſoit autrement, par exemple, Hippocrate, dont les Ouvrages paſſent géneralement pour les meilleurs qu'on ait faits ſur la Medecine. Mais quoiqu'on y trouve un grand nombre d'inſtructions fortuti-

les pour la guérison des maladies, il y a beaucoup de choses dans les écrits qu'on lui attribue, où l'Auteur s'est trompé; outre qu'étant souvent très-difficile à entendre, il est fort aisé de prendre un sens pour un autre; ainsi l'on court risque de manquer quand on le suit pour la cure des maladies, même dans ce qu'il a dit de plus assuré, à moins qu'on ne soit certain de l'entendre comme il faut.

D'ailleurs, comme j'ai dit au chapitre huitiéme de la premiére Partie, soit que les corps ayent souffert des changemens considerables depuis qu'il a vécu, soit que la difference du climat où il a exercé la Medecine, demandât que les maladies se traitassent d'une autre maniére que dans celui où nous sommes, soit pour quelque autre raison, on feroit souvent des fautes, si on observoit de point en point les préceptes que donne cet Auteur. De plus il y a beaucoup de maladies assez fréquentes à present, dont Hippocrate n'a point parlé. Quand donc on posséderoit parfaitement bien ses écrits, ce qui demande un tems bien long & une grande application, on seroit neanmoins

moins incapable de traiter ces maladies. Outre cela il y a des choſes dont la connoiſſance eſt néceſſaire à un Medecin, & dont Hippocrate n'a point fait de mention; par exemple, les differens changemens qui arrivent au pouls dans les maladies, leſquels il eſt d'une grande importance de ſçavoir bien diſtinguer, parcequ'ils fourniſſent beaucoup d'indications qu'il faut ſuivre. Mais comme perſonne ne ſoutient qu'il ſuffiſe de s'être appliqué uniquement à l'étude de cet Auteur ou de tel autre que ce ſoit, pour être bon Medecin, il n'eſt pas néceſſaire d'en dire davantage là-deſſus.

Si l'on paſſe de l'étude des Livres d'Hippocrate à la lecture des autres Traités de Medecine, il ſe preſentera de nouvelles difficultés, à cauſe de l'extréme diverſité des ſentimens dont on ne peut diſcerner la verité que par l'experience, & l'on ſera dans un pareil embarras chaque fois que l'on changera d'Auteur; la plûpart ſuivant des ſiſtêmes fort differens les uns des autres, ſur leſquels neanmoins ils établiſſent leur doctrine: car c'eſt par leurs ſiſtêmes qu'ils expliquent les

fonctions du corps, la nature & les cauſes des maladies ; c'eſt auſſi par là qu'ils prétendent découvrir les moyens de les guérir.

Les Auteurs ayant pris differentes routes, celui qui prétend ſe rendre capable d'exercer la Medecine par l'étude ſeule, ne ſera pas peu embarraſſé à choiſir la voye qu'il doit ſuivre. En effet auquel s'arrêtera-t-il des ſiſtêmes qu'il rencontrera dans les Auteurs ? En prendra-t-il un au hazard ? Il agiroit d'une maniére bien oppoſée au bon ſens, en ſe déterminant ainſi à une régle qu'il prétendroit ſuivre pour la guériſon des maladies. Se choiſira-t-il un ſiſtême par raiſon ? Comme il ne peut y en avoir qu'un de véritable, & que tous les autres ſont faux, pour faire ce choix avec un juſte diſcernement, il ſeroit néceſſaire de les examiner tous à fond les uns après les autres, & d'en faire une exacte comparaiſon, afin de préferer celui qui paroîtroit le mieux établi, & le plus conforme à la nature.

Mais la multitude des ſiſtêmes eſt ſi grande, que la vie d'un homme n'eſt pas aſſez longue pour faire cette diſ-

cussion, & pour ramasser un assez grand nombre d'experiences pour décider juste : & quand même quelqu'un voudroit l'entreprendre, après y avoir employé un tems considerable, il ne manqueroit pas d'en reconnoître la vanité, s'il avoit de la justesse d'esprit, & plus il s'y appliqueroit, plus il en seroit convaincu, parcequ'il verroit qu'ils ne sont guéres mieux fondés les uns que les autres, étant tous établis sur des suppositions. C'est pourquoi il n'auroit pas lieu de croire l'un plus veritable que l'autre.

Mais il n'entreroit dans ce sentiment, qu'au cas qu'il ne se fût pas laissé prévenir d'abord pour quelqu'un des sistêmes, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui les suivent ; car ce n'est pas qu'ils ayent comparé aux autres celui qu'ils ont embrassé, & que par là ils ayent connu qu'il étoit mieux fondé en raisons ; mais c'est, ou qu'ils en ont été instruits dès qu'ils ont commencé de s'appliquer à la Medecine, ou qu'ils se sont attachés à quelque Medecin qui en étoit préoccupé, ou quand c'est un nouveau sistême, la grace de la nouveauté leur a suffi pour l'embrasser.

Si celui qui étudie les Auteurs de Medecine, vouloit ne ſe conduire que par raiſon, après s'être donné la peine d'examiner leurs ſiſtêmes, il ne pourroit ſe déterminer à en ſuivre aucun. Ainſi tout le fruit qu'il retireroit de ſon travail & de ſon application, ce ſeroit de s'être rempli la tête, de quantité d'opinions de gens qui ont voulu deviner ce qu'il y a de caché & d'inſenſible dans le corps humain. Et comme pour ſçavoir toutes les folles idées qu'ont eu les Alchimiſtes touchant l'Art prétendu de faire de l'or, on ne ſeroit pas plus capable d'en faire en effet, de même un Medecin ne ſeroit pas plus propre à traiter les malades, pour avoir pris la peine de concevoir & de retenir les imaginations qu'ont eu les Auteurs, par leſquelles ils ont prétendu découvrir les cauſes cachées & inſenſibles de ce qui ſe paſſe dans le corps, ſoit quand il eſt dans ſon état naturel, ſoit quand il y eſt arrivé du déſordre, & par leſquelles ils ont eſperé de parvenir à la connoiſſance de ce qui peut conſerver ou rétablir la ſanté dans chaque occaſion. Car quelques ingenieuſes que ſoient les

explications que les Auteurs ont imaginées touchant ce qui ſe paſſe dans le corps, & qui dépend de ſes parties inſenſibles, & touchant la convenance ou la diſconvenance qu'il y a de la nature des remedes avec celle des maladies ; ce ſont toujours des imaginations.

Ce ſeroit donc un tems perdu que celui que donneroit à l'étude des ſiſtêmes, un homme qui prétendroit ſe rendre habile Medecin par la ſeule lecture des Livres de Medecine, ſuppoſé qu'il voulût faire un bon uſage de ſa raiſon ; parceque ne prenant pas ces ſiſtêmes pour regle de ce qu'il doit faire dans la cure des maladies, ce qu'il en auroit appris ne lui ſerviroit de rien. Ainſi tout l'avantage qu'il pourroit retirer de l'étude des Auteurs, ce ſeroit premiérement de ſçavoir ce qu'ils contiennent d'aſſez aſſuré touchant l'état naturel du corps & ſes fonctions ; en ſecond lieu, ce qu'ils ont écrit ſur les ſignes qui diſtinguent les maladies, ſur ceux qui en font prévoir les ſuites, & ſur les circonſtances qui les accompagnent ; enfin d'avoir appris les préceptes qu'ils donnent pour la conſer-

vation

vation de la ſanté, & pour la cure des maladies.

Quelque utile que lui fût cette étude, il ne ſeroit pas capable d'exercer la Medecine, s'il ne ſçavoit que ce qu'il en auroit appris dans les Livres; car quoiqu'on trouve dans les Auteurs tout ce qu'on a découvert par les ſens touchant l'état naturel du corps & ſes fonctions, on ne laiſſe pas d'avoir beſoin d'un Maître qui en facilite l'intelligence, & qui faſſe éviter les erreurs où l'on pourroit ſe laiſſer aller. Mais ce ſecours eſt beaucoup plus néceſſaire pour ce qui regarde les ſignes des maladies, & plus encore pour diſtinguer les bons & les mauvais préceptes que les Auteurs ont donnés pour les guérir.

Pour avoir une connoiſſance bien juſte des ſignes qui diſtinguent les maladies, & de ceux qui en marquent les ſuites, comme il eſt néceſſaire qu'un Medecin les ſçache, il ne ſuffit pas d'avoir vû ces ſignes décrits dans les Auteurs; il eſt impoſſible de les bien connoître par les deſcriptions qu'on y en donne, quelques exactes qu'elles ſoient, il faut encore les avoir vûs

dans les malades ; & l'on ne peut guéres parvenir à cette connoiſſance ſans l'aide d'un Maître qui les faſſe remarquer, lorſqu'on les voit dans les ſujets. Par exemple, on connoîtra bien mieux les differences qu'on obſerve dans le pouls, quand un Medecin experimenté les fera remarquer dans les malades, que par toutes les explications qu'on en peut trouver dans les Livres. Ce qui n'eſt pas ſeulement néceſſaire pour ces ſortes de ſignes, mais encore pour bien connoître une grande partie des maladies qui ſont difficiles à diſtinguer, & ſur tout celles qui ont beaucoup de rapport avec d'autres, & ſur leſquelles on peut aiſément ſe tromper.

Le ſecours d'un habile Medecin eſt donc néceſſaire, pour ſe bien ſervir des connoiſſances qu'on a tirées de la lecture des Auteurs ſur les ſignes des maladies, quoique ce qu'on y trouve ſur ce ſujet ſoit le plus aſſuré de tout ce qu'ils ont écrit. Mais ce ſecours eſt encore bien plus important pour diſtinguer les bons préceptes qu'ils donnent pour la guériſon des maladies, d'avec les mauvais qui ſont en beau-

coup plus grand nombre ; car les ſeules lumieres de la raiſon ne ſuffiſent pas pour en faire le diſcernement.

On voit, par exemple, dans un Auteur que le ſang de bouctin eſt propre pour la pleureſie ; il eſt impoſſible de découvrir par la raiſon ſeule, ſi ce précepte eſt vrai ou faux ; car pour cela il faudroit ſçavoir à fond la nature de la pleureſie, connoître la nature du remede, & juger par là de la convenance qu'auroit ce remede pour rétablir le déſordre en quoi conſiſte la pleureſie ; mais comme la nature de cette maladie auſſi bien que celle de toutes les autres, dépend d'un certain vice des parties inſenſibles qui compoſent les ſolides & les fluides du corps, & que la nature du ſang de bouctin dépend de la configuration, de la ſituation, & des autres qualités des parties inſenſibles dont il eſt compoſé ; tout cela étant impénetrable à l'eſprit humain, il eſt abſolument néceſſaire de recourir à l'experience, pour ſçavoir ſi le ſang de bouctin convient dans les pleureſies.

Ce n'eſt pas une diſcuſſion facile à faire que de trouver par experience à

quelles ſortes de pleureſies, & dans quelles circonſtances convient le ſang de bouctin ; il n'eſt pas neceſſaire d'en rapporter d'autres preuves, que celles dont je me viens de ſervir, en parlant de la maniére de découvrir par experience, les remedes qui ſont propres pour les differens ſymptomes qui arrivent dans la petite verole.

Il n'eſt pas poſſible à un homme d'entrer dans une ſi grande diſcuſſion pour tous les préceptes qu'il trouve dans les Auteurs, afin de connoître s'il peut les ſuivre en aſſurance, parcequ'il s'y rencontre la même difficulté de découvrir par experience ce qui réuſſit le plus en chaque occaſion, ce qui eſt, comme je l'ai fait voir, une choſe impoſſible à un homme ſeul. Il eſt donc manifeſte que pour diſtinguer les bons préceptes d'avec les mauvais, il faut avoir recours aux lumieres des Medecins ſçavans & conſommés dans la pratique de la Medecine.

Quoiqu'il ſoit conſtant qu'on ne puiſſe pas ſe rendre capable d'exercer la Medecine par l'étude ſeule des Traités qu'on a compoſés ſur cette Science, il ne faut pas croire pour cela que la le-

ĉture en ſoit inutile. Bien loin d'en porter ce jugement, on doit être perſuadé qu'il eſt abſolument néceſſaire de lire les bons Livres de Medecine pour être bon Medecin : car c'eſt une erreur de penſer qu'on puiſſe s'inſtruire comme il faut, en ſuivant ſeulement un habile Medecin dans la viſite de ſes malades ; quand on paſſeroit la plus grande partie de ſa vie dans cet exercice, on ne pourroit acquerir qu'une très-petite partie des connoiſſances néceſſaires, pour bien s'acquitter des devoirs de cette profeſſion.

Outre qu'en accompagnant un Medecin dans la viſite de ſes malades, on n'acquerroit pas la connoiſſance de l'état naturel du corps humain & de ſes fonctions, laquelle neanmoins eſt néceſſaire à un Medecin, c'eſt qu'on ne pourroit apprendre que très-imparfaitement ce qui regarde les maladies; car les varietés qui s'y rencontrent ſont telles, qu'on a peine à trouver des cas ſemblables en toutes leurs circonſtances eſſentielles, & la multitude qu'il y a de ces cas differens eſt ſi grande, que l'on ne pourroit pas ſe mettre dans l'eſprit ce qu'on verroit faire au Me-

decin, à cauſe de la quantité des circonſtances qui demandent de la variation dans la cure de chaque eſpece de maladie.

Ce qu'un Medecin ordonne pour le ſoulagement des malades, devant être fondé ſur quelque précepte ou particulier ou general, on n'eſt pas capable d'exercer la Medecine, à moins qu'on ne ſçache ces preceptes. Or on ne peut les apprendre que très-confuſément en ſuivant un Medecin & le voyant traiter les malades. Les préceptes particuliers ne convenant qu'en de certaines eſpeces de maladies accompagnées de certaines circonſtances, il faut rencontrer ces cas là pour apprendre le précepte qui y convient ; & comme les mêmes cas ne ſe préſentent pas ſouvent, & que la multitude en étant fort grande on en rencontre tantôt d'une ſorte tantôt d'une autre, on n'en pourroit retenir que très-peu ; & la confuſion ne manqueroit pas de s'y mettre, à cauſe de l'extrême varieté qui s'y trouve.

Les préceptes generaux n'étant pas en ſi grande quantité, il ne ſeroit pas tout-à-fait ſi difficile de les apprendre & de les retenir ; mais l'application de

ces préceptes eſt dangereuſe, à moins qu'on ne ſçache les préceptes particuliers qui en varient la cure, & l'on fait autant de fautes qu'on ſuit de fois les préceptes géneraux, lorſqu'il y a un précepte particulier qui demande quelque changement.

Pour faire une juſte application des préceptes tant géneraux que particuliers, il faut connoître autant qu'il eſt poſſible, l'eſpece de la maladie qu'on traite, & pour cela il eſt néceſſaire de ſçavoir les ſignes par leſquels on la diſtingue; c'eſt ce qu'il eſt très-difficile d'apprendre en ſuivant ſeulement un Medecin, quand même il donneroit tous ſes ſoins à inſtruire ſon Eleve. Il eſt vrai qu'avec beaucoup d'application & d'exactitude on pourroit apprendre par ce moyen les ſignes des maladies communes, mais il ne ſeroit guéres poſſible de retenir les ſignes de celles qui ne ſont pas ſi ordinaires, parcequ'on ne les voit pas ſouvent, & qu'il ne ſuffit pas d'avoir vû deux ou trois malades attaqués d'une maladie, pour ſe bien mettre dans la memoire les ſignes qui la diſtinguent des autres : au lieu qu'en liſant ces ſignes dans les Li-

vres qui en traitent, on peut ſe les repréſenter à l'eſprit autant de fois qu'il eſt néceſſaire pour les y bien imprimer.

L'ordre dans lequel on trouve chez les Auteurs la deſcription des maladies, & les préceptes qu'ils donnent pour les traiter, aide beaucoup la memoire, & répand de la netteté dans les connoiſſances qu'on y puiſe ; mais ſi on vouloit apprendre la Medecine en la voyant pratiquer par un habile Medecin, quelque ſoin que l'on prît, on ne pourroit éviter la confuſion, à cauſe des differentes maladies qu'on ſeroit obligé de voir de ſuite, dont les ſignes ſont differens, & qui demandent une differente methode dans la cure.

C'eſt pourquoi ſi l'on veut ſe rendre capable d'exercer la Medecine, il faut commencer par l'étudier dans les Auteurs qui en ont traité : & pour le faire plus utilement, il eſt néceſſaire d'avoir un bon Maître qui non ſeulement indique les meilleurs Traités qu'on a écrits ſur chaque matiere, afin de ne point perdre le tems à lire les mauvais, mais qui donne encore l'intelligence de ce qu'on y trouvera de difficile à entendre,

entendre, de peur qu'en prenant un mauvais ſens on ne tombe dans l'erreur, & qui ſupplée à ce qui manque dans les Auteurs, en marquant préciſément les occaſions & les circonſtances où conviennent les remedes, les Auteurs les ayant ſouvent déſignées trop géneralement. Par exemple, pluſieurs Auteurs preſcrivent les ſudorifiques pour la pleureſie, ſans entrer dans aucun autre détail ; il eſt neanmoins vrai qu'ils ne conviennent gueres dans la plus grande partie de ces maladies, & que dans celles où l'on en peut donner, il faut prendre ſon tems, & remarquer les circonſtances où l'uſage en eſt ſalutaire ; car ſi l'on preſcrit ces remedes indifferemment pour toutes ſortes de pleureſies dans quelque tems & dans quelque circonſtance que ce ſoit, pour une fois qu'on les ordonnera à propos, on les preſcrira cent fois à contre-tems.

Enfin il eſt neceſſaire d'être conduit par les lumieres d'un Medecin éclairé, pour pouvoir diſtinguer les bons préceptes d'avec les mauvais, afin de s'appliquer à retenir ceux-là, & de ne pas charger ſa memoire des autres ; car on

ne peut pas les apprendre tous, & quand même cela seroit possible, on retomberoit toujours dans le même inconvenient, & l'on ne se trouveroit pas moins embarrassé à choisir lesquels il faudroit suivre, quand l'occasion se presenteroit de s'en servir.

Ce n'est pas assez qu'on ait étudié la Medecine dans de bons Auteurs, ni même qu'on ait eu d'habiles Medecins pour Maîtres, & qu'on ait reçû d'eux de vive voix dans les Ecoles ou ailleurs, les instructions necessaires pour exercer la Medecine, il faut encore apprendre cette profession par les exemples, en voyant traiter des malades par des Medecins experimentés; car il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas faire connoître par les paroles, il faut les exposer aux yeux pour en donner une juste idée.

Il est d'autant plus necessaire d'instruire par l'usage, les personnes qui embrassent la profession de la Medecine, que les maladies sont souvent ou extraordinaires, ou compliquées, ou si mal caracterisées, qu'on ne peut pas les ranger précisément sous une certaine espece. Delà vient qu'on est embarrassé

à mettre en pratique les instructions qu'on a reçues. Quoique dans les Auteurs on trouve des préceptes qui sont d'une grande utilité pour ces occasions, on ne sçait souvent quel parti on doit prendre, à moins qu'on n'ait été formé à l'exercice de la Medecine par des Medecins experimentés; parceque sans cela il est fort difficile de faire un bon usage des preceptes qu'on ne sçait que par theorie; car quelques justes que soient les régles qu'on trouve dans les Auteurs pour la guérison des maladies, on court grand risque de se méprendre en les suivant, si l'on n'a pas appris la maniére de s'en servir, par l'application qu'on en aura vû faire dans le traitement des malades.

Les Auteurs proposent souvent aussi des remedes, dont ils ne conseillent l'usage, qu'après que l'on aura suffisamment saigné ou purgé le malade, ou même après qu'il aura assez usé de quelques autres remedes qu'ils prescrivent; mais ils n'ont pû marquer avec assez de précision quand on doit juger qu'on a suffisamment saigné ou purgé le malade, ni quand on a usé autant qu'il faut des autres remedes; un Me-

decin experimenté la fera bien mieux connoître, en traitant les maladies pour lesquelles les Auteurs ont donné ces préceptes.

Quoiqu'on sçache les préceptes qui sont dans les Auteurs pour de certaines occasions, on ne laisse souvent pas de trouver de la difficulté à les mettre en pratique. On a des raisons pour faire un remede, on en a d'autres pour ne le pas faire; on sçait qu'il faut se déterminer à ce qui a le moins d'inconveniens; mais cela ne suffit pas pour prendre son parti; on voit, par exemple, des symptomes pressans qui demandent qu'on fasse saigner un malade, & l'on juge que la grande foiblesse où il se trouve y est un obstacle; on ne peut pas connoître assez précisément par l'étude qu'on a faite des Auteurs, de quel côté il y a le plus de danger; mais un Medecin d'une experience consommée le connoîtra par les circonstances qu'il sçaura distinguer & que les Auteurs n'ont pû exprimer; par ce moyen il pourra juger de ce qu'il est le plus à propos de faire; c'est donc par les exemples qu'il faut s'instruire de la maniére dont on doit

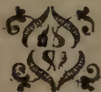
ſe conduire en ſemblables rencontres.

Les occaſions où l'on ſe trouve en pareil embarras étant en grand nombre & fort variées, il eſt néceſſaire de ſuivre un tems conſiderable quelque habile Medecin dans la viſite de ſes malades, afin de ſe rendre capable de bien traiter ceux dont on aura ſoin dans la ſuite, & afin de ſe conduire avec la prudence que demande une profeſſion où il s'agit de la ſanté & de la vie des hommes; car c'eſt une temerité très condamnable, que d'exercer la Medecine ſans avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour en bien remplir les devoirs. Ainſi cet Art étant comme tous les Arts un aſſemblage de régles & de préceptes, il doit s'apprendre de la même maniére que tous les autres, c'eſt-à-dire, avec l'aide de ceux qui y ſont déja habiles.

On peut donc conclure que pour acquerir la ſcience néceſſaire à un Medecin, il faut joindre l'étude, l'inſtruction, & l'uſage. La Medecine demande une longue étude, comme la plûpart des Arts liberaux qui dépendant plus de l'eſprit que du corps, renferment un grand nombre de maxi-

mes qu'il ſeroit difficile de retenir, ſi on ne les apprenoit que de vive voix: il y a neanmoins cette difference que la Medecine contenant une bien plus grande quantité de préceptes qu'aucun autre Art, l'étude en doit être beaucoup plus longue.

Il faut de plus être inſtruit de la Medecine par de bons Maîtres, qui s'attachent ſoigneuſement à former leurs Eleves, tant par les inſtructions que par les exemples. On ſe fortifie enſuite dans la pratique par l'uſage, qui rend familiéres toutes les régles & toutes les maximes que l'on a appriſes. On ſe perfectionne enfin par le commerce que l'on a avec ceux qui par une grande application & par une longue experience excellent dans cet Art, & ſont capables de réſoudre les difficultés qui ſe préſentent ſouvent dans l'exercice de la Medecine.



CHAPITRE III.

Sur les moyens de diſtinguer les mauvais Medecins d'avec les bons.

APRES avoir marqué les qualités néceſſaires à un bon Medecin, il ſembleroit inutile de rien dire davantage ſur la maniére de diſtinguer les mauvais Medecins d'avec les bons, puiſque connoiſſant les qualités qui font le bon Medecin, il n'y a perſonne qui n'infere aiſément delà, qu'un homme eſt mauvais Medecin quand il n'a pas ces qualités. Neanmoins comme il eſt d'une grande importance de ne ſe point tromper dans le diſcernement qu'on fait des bons Medecins & des mauvais, il eſt à propos d'examiner plus particuliérement ce qui fait le mauvais Medecin, & d'entrer dans le détail de ce qui doit empêcher qu'on n'ait aſſez de confiance en un Medecin, pour commettre à ſes ſoins la vie & la ſanté de qui que ce ſoit, lorſqu'on remarque en lui ces défauts.

On tombe communément à ce ſujet en deux erreurs oppoſées ; on regarde comme bon Medecin un homme qui ne l'eſt pas en effet, & l'on croit qu'un autre eſt mauvais Medecin, quoiqu'il ait toutes les qualités qu'on peut raiſonnablement demander dans un bon Medecin.

De ces erreurs il naît deux inconveniens conſiderables, l'un, qu'on a recours à de mauvais Medecins, ou que l'on conſeille aux autres de s'en ſervir ; l'autre, qu'on refuſe de recourir à ceux qui ſont les plus capables de donner les ſecours dont on a beſoin, ou qu'on jette de la défiance dans l'eſprit de ceux qui les eſtiment, & qui ſeroient diſpoſés à ſe mettre entre leurs mains lorſqu'ils ſont malades ; ce qui les porte ſouvent à quitter de bons Medecins pour en prendre de mauvais.

L'origine de ces deux erreurs vient d'une préſomption qui n'eſt que trop ordinaire aux hommes, de vouloir juger des choſes ſans avoir les connoiſſances néceſſaires. Quelque danger qu'il y ait à décider avec tant de temerité ſur une matiére ſi importante, on voit neanmoins que la plûpart du

monde a l'imprudence de le faire.

Il y a beaucoup de gens qui ſe perſuadent que le meilleur moyen de diſcerner les bons Medecins d'avec les mauvais, c'eſt de ſe régler ſur le ſuccès des maladies qu'on leur voit traiter. Ainſi quand ils ont remarqué qu'un Medecin a réuſſi dans quelques grandes maladies, ils l'eſtiment bon Medecin; au contraire, quand ils ont connoiſſance que de certains malades ſont morts entre les mains d'un Medecin, ils le regardent comme mauvais Medecin, ou du moins ils croyent pouvoir avec raiſon ſe défier de ſa capacité.

C'eſt ſur cela que ſe réglent les perſonnes les plus ſenſées d'entre celles qui n'ayant pas les lumiéres qu'il faut pour en décider juſte, ont aſſez de préſomption pour vouloir en juger. L'on pourroit croire qu'ils prennent le bon parti, puiſqu'ils ſe réglent ſur l'experience, qui eſt ce que l'on connoît de plus aſſuré en ce qui regarde la Medecine; mais comme ils ne font pas alors un bon uſage de l'experience, ils ſe trompent ſouvent en ce point à leurs dépens, ou au préjudice de ceux qui ſuivent leurs avis. C'eſt pourquoi il eſt

de conſequence de faire connoître leur erreur ; car la ſupériorité de leur eſprit donnant plus de poids à ce qu'ils diſent, ils ſont plus capables de tromper les autres, après qu'ils ſe ſont eux-mêmes laiſſé aller à l'erreur.

Il y a d'autant plus de lieu de croire qu'on ſe trompe ſouvent dans les jugemens qu'on porte à ce ſujet, qu'on en juge d'ordinaire ſur un petit nombre d'exemples. Il ne faut à la plûpart que cinq ou ſix cures remarquables, & même quelquefois moins, pour les faire décider hardiment en faveur d'un Medecin ; & il arrive ſouvent quand l'évenement de la maladie n'eſt pas heureux, qu'un ſeul exemple leur ſuffit pour les perſuader que c'eſt un mauvais Medecin qui a traité le malade.

Pour être convaincu qu'il eſt impoſſible qu'on ne tombe fréquemment dans l'erreur en jugeant de la ſorte, il ne faut que conſiderer qu'il y a des maladies, où le mal ſurpaſſe les forces de la nature & des ſecours qu'on peut lui donner, & qu'il y en a d'autres où la nature ſeule a aſſez de force pour les guérir : lorſque les maladies ſont telles que le mal eſt au deſſus des forces de

la nature & de tous les ſecours, il eſt manifeſte qu'on ne doit pas croire que ce ſoit être mauvais Medecin, que de manquer de guérir les malades qui en ſont attaqués; au contraire, ſi les forces naturelles ſont ſuperieures à la grandeur de la maladie, ſans être bon Medecin on réuſſit en les traitant, car il ſuffit pour cela de ne rien faire qui ſoit capable de nuire.

Si donc les malades qu'on a vû traiter à un Medecin, étoient attaqués de ces maladies, où le mal eſt au deſſus des forces de la nature & des ſecours qu'on y peut apporter, on ne doit pas juger qu'il ſoit mauvais Medecin ſur ce que le ſuccès n'a pas répondu à ſes ſoins; & ſi les malades avoient eu des maladies où les forces ſurpaſſent le mal, ce ſeroit fort mal raiſonner que de conclure que celui qui les a gouvernés ſeroit bon Medecin, puiſque pour réuſſir dans ces occaſions il ſuffit de ne rien faire de contraire: or il eſt indubitable que ce n'eſt pas aſſez de ne rien faire de mal dans le traitement des maladies, pour meriter le titre de bon Medecin.

Quand les maladies ſont conſidéra-

bles, les plus habiles d'entre les Medecins peuvent rarement bien juger ſi le mal eſt au deſſus des forces naturelles, ou ſi les forces de la nature ſurpaſſent le mal; car on voit ſouvent des maladies de la premiére ſorte qui paroiſſent violentes & terribles, & que neanmoins la nature ſeule guérit en peu de tems; d'autres au contraire ſemblent n'être pas fort dangereuſes, & cependant elles tournent tout d'un coup à la mort.

Puiſque les Medecins ne peuvent pas faire ce diſcernement, ce ſeroit en vain qu'on prétendroit en être capable, quand on ignore la Medecine. Ainſi ne ſçachant pas ſi un Medecin a manqué lorſque les malades qu'il a traités ſont morts, ou s'il a contribué à la guériſon de ceux qui ſont réchappés entre ſes mains, on n'a pas raiſon de juger par l'évenement d'un petit nombre de maladies, ſi celui qui les a traitées eſt bon ou mauvais Medecin.

Quand même on auroit un plus grand nombre d'exemples, que n'en ont d'ordinaire la plûpart des gens qui ſe mêlent de décider ſur la capacité des Medecins, on courroit toujours beau-

coup de riſque de ſe tromper lorſqu'on en jugeroit par l'évenement, parceque ce n'eſt pas une preuve qui ſuffiſe pour porter un jugement ſur lequel on puiſſe faire quelque fond.

Il eſt vrai que quand on a vû traiter beaucoup de maladies à un Medecin, il eſt à croire qu'il y en a eu pluſieurs du nombre de celles où le mal, quoiqu'au deſſus des forces de la nature ſeule, a pû être ſurmonté en y joignant le ſecours de l'Art; on ne doit pas neanmoins en inferer que le Medecin qui a traité ces maladies, ſoit habile dans ſa profeſſion, quoique les ſuccès qu'il a eus en ces rencontres, ayent été des effets des remedes qu'il a donnés à propos.

Car s'il a réuſſi dans la cure de ces maladies, c'eſt peut-être parcequ'elles étoient faciles à guérir, quoiqu'elles fuſſent dangereuſes en apparence; peut-être que l'eſpece en étoit bien caracteriſée, & qu'il ne s'y eſt point trouvé de circonſtance qui ait demandé un diſcernement bien fin, & une grande habileté; il ſe peut faire que le Medecin ait bien ſçû gouverner les perſonnes attaquées de ces maladies, parce-

qu'il en a vû traiter d'autres en pareil cas par quelque habile Medecin ; il se peut faire qu'il ait pris par hazard dans un Auteur la bonne méthode de traiter ces maladies, & qu'il ne sçache pas si bien se conduire dans la cure des autres especes, même de celles qui ne sont pas plus difficiles à traiter.

Ce n'est donc pas assez d'avoir vû plusieurs succès des maladies dont un Medecin a entrepris la cure, pour juger qu'il soit habile dans sa profession; car pour en porter un tel jugement, il ne suffit pas de connoître qu'il sçache guérir quelques especes de maladies, il faut encore être assuré qu'il est capable de traiter, si non toutes les maladies, au moins la plus grande partie de celles qu'on voit dans le pays où il exerce la Medecine.

Ce qui prouve encore que le succès des maladies qu'on a vû traiter à un Medecin, n'est pas une preuve suffisante pour faire croire qu'il soit bon Medecin, c'est qu'il n'y a point de Medecin si peu habile qu'il soit, qui ne réussisse en beaucoup d'occasions, non seulement parceque la nature guérit souvent les malades indépendamment

des remedes qu'on leur fait, mais encore parcequ'un mauvais Medecin ne fait pas toujours des fautes. Pour peu qu'il ait d'étude & d'experience il doit sçavoir quelque chose d'utile pour la guérison des maladies. Lors donc qu'il se sert à propos de ces connoissances, il arrive qu'il réussit; mais ces succès ne prouvent nullement qu'il ne fasse pas beaucoup de fautes en d'autres occasions : or il suffit de manquer souvent pour être regardé comme mauvais Medecin, quoiqu'on se conduise bien en d'autres rencontres.

On sera entierement convaincu que l'on court grand risque de se tromper, en jugeant comme on fait de la capacité des Medecins par l'évenement des maladies dont ils ont entrepris la cure, si l'on se donne la peine d'examiner le succès de toutes les maladies que traite un Medecin quel qu'il soit ; car on trouvera qu'il y a beaucoup plus de ses malades qui guérissent, qu'il n'y en a qui meurent ; puisqu'entre les mains même des mauvais Medecins, de cent malades il en réchappe au moins quatre-vingt, si ce n'est dans une mortalité extraordinaire ; de sorte que la

difference du nombre des malades qui meurent entre les mains des bons Medecins & entre celles des mauvais, ne va guéres qu'à cinq ou ſix, & quelquefois moins encore ſur cent malades que chacun d'eux traite.

Si donc on veut juger de la capacité des Medecins par l'évenement des maladies, comme font beaucoup de gens; il eſt viſible que c'eſt un pur hazard quand on ne ſe trompe pas; car lorſqu'on en décide ſur petit nombre de malades, comme c'eſt l'ordinaire, il arrive ſouvent que ne rencontrant que des malades guéris entre les mains des mauvais Medecins, on ne manque pas de ſe perſuader que ceux qui les ont traités ſont habiles; & comme ceux qui ſont veritablement bons Medecins, ne peuvent pas éviter qu'il ne meure pluſieurs des malades qu'ils traitent, il arrive delà que lorſqu'on veut juger du merite de ces Medecins par l'évenement des maladies dont ils entreprennent la cure, le hazard ne préſente quelquefois que des malades qui meurent entre leurs mains, & l'on ſe perſuade ſur cela que ce ſont de mauvais Medecins.

Mais

Mais quand on voudroit juger de la capacité d'un Medecin par l'évenement d'un grand nombre de maladies qu'on lui auroit vû traiter, on ne laiſſeroit pas de ſe tromper fort ſouvent, ſi ces maladies étoient de differentes eſpeces : quoiqu'il ſoit très-rare qu'on ſoit aſſez circonſpect pour attendre qu'on ait juſqu'à cent exemples avant que de décider ſur la capacité d'un Medecin, ſi la crainte de ſe méprendre portoit à n'en vouloir juger que ſur un nombre auſſi grand, on ne ſeroit guéres plus à couvert de l'erreur, car on ne connoît pas combien ſur cent malades il y en a qui doivent réchapper entre les mains d'un bon Medecin. Cela dépend principalement du nombre des maladies qui s'y trouvent, leſquelles ſont au deſſus des forces de la nature & des remedes. Si donc parmi ces cent malades il y en avoit douze ou quinze attaqués de telles maladies, ce ſeroit autant de malades qui mourroient entre les mains des meilleurs Medecins. C'eſt pourquoi comme on ne peut pas avoir une connoiſſance exacte de la quantité qu'il y a de ces ſortes de maladies dans un certain nombre de malades, & qu'il peut

y en avoir plus ou moins ; on ne pourroit pas juger par la quantité de ceux qui mourroient, si le Medecin qui a traité ces malades, est habile ou s'il ne l'est pas.

On ne porteroit pas un jugement plus assuré, si l'on vouloit sçavoir de deux Medecins lequel seroit le plus habile, & qu'on en décidât sur le succès qu'ils auroient eu à l'égard d'un pareil nombre de malades, qu'on leur auroit vû traiter à l'un & à l'autre ; car il pourroit arriver qu'il en réchapperoit plus entre les mains du moins habile, que n'en guériroit celui qui l'est davantage; parcequ'entre les malades dont le premier auroit eu soin, il auroit pû se rencontrer un plus grand nombre de ceux dont les forces eussent été supérieures à la maladie.

Cependant il faut demeurer d'accord que si on leur avoit vû traiter à l'un & à l'autre une fort grande quantité de malades, & qu'on eût remarqué que la difference du nombre de ceux qui sont morts entre les mains de ces Medecins fût très-considerable, il y auroit tout lieu de croire que celui qui en auroit guéri un plus grand nombre, se-

roit plus habile que l'autre, parcequ'on ne doit pas juger que le hazard eût fait trouver une difference ſi grande de maladies incurables, parmi celles dont chacun de ces Medecins auroit entrepris la cure.

Mais ſi l'on ne conſidere qu'en gros & confuſément la grandeur & le nombre des maladies dont le ſuccès a été heureux ou funeſte, on ne peut guéres éviter l'erreur dans les jugemens qu'on porte ſur la capacité des Medecins qui ont traité ces maladies. Le nombre des malades qui réchappent, étant près de dix fois plus grand que celui des malades qui meurent, on ne s'aperçoit pas facilement de la difference qu'il y a du nombre de ceux qui meurent entre les mains d'un mauvais Medecin, & du nombre de ceux qui meurent, quoiqu'ils ſoient traités par un bon Medecin.

Ce n'eſt pas ſeulement par l'heureux ſuccès des maladies qu'on a vû guérir à un Medecin, que l'on eſt porté à juger qu'il eſt habile, c'eſt encore par la grandeur de ces maladies; & il ſemble qu'il ſoit fort raiſonnable d'avoir ce ſentiment; car on ſçait que plus le

mal eſt conſiderable, plus il eſt difficile d'y remedier. C'eſt pourtant une erreur de croire que la grandeur des maladies qu'un Medecin guérit, ſoit toujours une bonne preuve de ſa capacité; & tant s'en faut que cela ſoit, qu'au contraire, ce n'eſt pas une choſe bien rare, de voir que la grandeur de la maladie ſoit un effet des remedes donnés imprudemment, & qu'ainſi elle doit alors plutôt convaincre de l'ignorance de celui qui les a ordonnés, & empêcher qu'on n'ait recours à lui, puiſque quelque autre remede donné plus à propos n'eût pas cauſé le même deſordre.

Quoique la mort des malades qui arrive par la faute des mauvais Medecins, ſoit le plus grand mal qu'on en doive apprehender, ce n'eſt pas le ſeul ni le plus ordinaire; il y en a pluſieurs autres qui ne ſont guéres moins à craindre, parceque'ils ſont plus fréquens; car il arrive ſouvent que les mauvais Medecins n'abregent pas la longueur ou n'appaiſent pas la violence des maladies, dont un bon Medecin termineroit plutôt le cours, & qu'il rendroit plus ſupportables. Elles deviennent

ainſi violentes & difficiles à guérir, quoique par elles-mêmes elles fuſſent moins conſiderables, & que le malade eût quelquefois été tiré plutôt d'affaire, s'il ſe fût àbandonné à la nature ſeule. Il arrive auſſi que quand les remedes ſont fort actifs, ils fatiguent inutilement le corps, étant donnés imprudemment, ce qui fait que la conſtitution du malade en demeure affoiblie après la guériſon.

Il y a donc de l'erreur à croire que la grandeur des maladies ſoit toujours une marque de la capacité des Medecins qui les ont traitées, quand l'évenement en eſt heureux. Ces conſiderations ſeules ne doivent point engager à en porter un jugement ſi favorable; car ſi l'on n'eſt pas habile dans la Medecine, on ne ſçaura pas diſtinguer les fâcheux accidens qui viennent de la conduite imprudente des mauvais Medecins, d'avec ceux qui naiſſent de la maladie même. Ainſi l'on pourra croire qu'un Medecin eſt habile, parce-qu'on lui aura vû traiter de grandes maladies qui ont été guéries, quoique la grandeur des accidens dont elles ont été accompagnées, n'ait point eu d'au-

tre cauſe que les remedes qu'il a donnés mal à propos. Ainſi l'on eſtimera un mauvais Medecin, par l'endroit qui le devroit rendre mépriſable.

Les mauvais Medecins guériſſent bien autant de grandes maladies,& peut-être plus que les meilleurs Medecins, parcequ'entre les grandes maladies qui ſont guéries entre les mains des mauvais Medecins, il y en a beaucoup qui ne ſont devenues conſiderables que par les fautes qu'ils ont commiſes, & ils les guériſſent, ou plutôt la nature les guérit quand ils ceſſent l'uſage des remedes qui n'y conviennent pas; car les maladies qui ne ſont devenues conſiderables que par les fautes que l'on a faites, ſe guériſſent d'ordinaire plus aiſément, que celles qui ſont grandes par le vice propre du corps; le deſordre qui vient du mauvais état des parties tant ſolides que fluides, ayant plus de peine à ſe rétablir quand il a une cauſe interne, que quand il eſt produit par l'uſage des mauvais remedes; parcequ'en ceſſant de les employer, le tumulte qu'ils cauſoient dans le corps, s'appaiſe ſouvent de lui-même.

C'eſt donc une illuſion de croire

comme tant de gens, qu'on puisse s'assurer de l'habileté d'un Medecin sur la guérison de quelques malades qu'on lui a vû traiter, quand même leurs maladies auroient été fort considerables : c'est une illusion de regarder comme de mauvais Medecins, ceux qui ont eu soin de certains malades qui n'ont pas réchappé ; cependant on voit quantité de personnes qui en décident là-dessus avec autant de confiance, que s'ils en avoient toute la certitude possible.

On ne se trompe pas moins en jugeant de la capacité des Medecins par le succès des remedes qu'ils prescrivent, que lorsqu'on en veut décider sur l'évenement des maladies ; car c'est encore une erreur très-commune de croire qu'un homme est bon ou mauvais Medecin, selon que le malade a été soulagé, ou qu'il s'est trouvé plus mal, après l'usage des remedes que le Medecin a ordonnés : il arrive delà qu'un Medecin est souvent estimé comme très-habile dans le commencement de la maladie, parceque les remedes qu'il a prescrits ont été suivis de quelque soulagement ; mais ceux qu'il a ordonnés

depuis n'ayant pas eu une ſuite auſſi heureuſe, le mauvais ſuccès fait enfin regarder ce Medecin comme un ignorant.

Pour être convaincu qu'on ſe trompe ſouvent en jugeant de la ſorte, il ſuffit de conſiderer que les meilleurs remedes ne réuſſiſſent pas toujours, & que malgré leur uſage il ne laiſſe pas de ſurvenir des accidens qui n'en ſont nullement les effets, puiſqu'on les voit ſouvent arriver dans les mêmes occaſions, quoiqu'on n'ait pas uſé de ces remedes ; au contraire, les maladies ayant ſouvent du relâche indépendamment des remedes, le ſoulagement qui ſurvient aux malades quand on en a employé, ne doit pas toujours étre regardé comme un bon effet qui vienne de ces remedes.

Quand même on ſeroit certain que le bon ou le mauvais ſuccès qui arrive dans une maladie, ſeroit un effet des remedes, on ne doit pas juger delà, que celui qui les a preſcrits ſoit bon ou mauvais Medecin ; car les meilleurs remedes font quelquefois du mal ſans qu'on puiſſe en blâmer ceux qui les ont ordonnés, parceque dans les maladies

&

& les temperamens des malades, il ſe rencontre des ſingularités qu'on ne peut connoître par aucun ſigne, & qui cependant demandent d'autres remedes, que ceux qui réuſſiſſent le plus ſouvent dans des occaſions toutes ſemblables, ſi l'on en juge par ce qui paroît. Ainſi quoique le Medecin ait ordonné les remedes qui réuſſiſſent le plus ſouvent en ces ſortes d'occaſions, ils n'ont pas neanmoins alors un heureux ſuccès, à cauſe de la ſingularité du temperament ou de la maladie ; mais cela ne doit point diminuer l'eſtime que merite le Medecin, puiſqu'il eſt au deſſus du pouvoir des hommes de faire mieux.

Le bon effet d'un remede ne doit pas non plus faire toujours regarder celui qui l'a ordonné comme bon Medecin, quand on ſeroit aſſuré que ce fût le plus convenable en pareille occcaſion; car, comme je l'ai déja dit, il ne ſuffit pas de ſe bien conduire en quelques rencontres pour meriter ce titre.

On peut même dire que le ſuccès n'eſt pas une preuve que le remede fût le plus convenable. S'il y en avoit d'autres qui fuſſent plus ſûrs, plus promts

& plus doux, le Medecin devoit plutôt s'en ſervir ; parcequ'on doit toujours préferer les remedes qui ont ces qualités : quand donc il arrive qu'un Medecin ne ſe conforme pas à cette regle, il peche contre la bonne méthode de traiter les maladies ; & bien loin qu'on doive l'eſtimer davantage & le regarder comme bon Medecin, à cauſe de l'heureux ſuccès du remede qu'il a employé, il eſt très-blâmable de ne s'être pas ſervi des meilleurs remedes ; car s'il ne les connoiſſoit pas, c'eſt ignorance, & s'ils lui étoient connus, c'eſt faute de réflexion, ou par quelque complaiſance très-condamnable, qu'il a préferé les moins bons remedes à ceux qui étoient meilleurs.

Une choſe qui contribue beaucoup à faire eſtimer les Medecins, c'eſt la prédiction qu'ils font de ce qui doit arriver dans la ſuite des maladies, quand elle ſe trouve verifiée par l'évenement. C'eſt ce qui frappe davantage, parceque rien ne ſurpaſſe plus la portée de l'eſprit humain, que de prévoir l'avenir : il ſemble que ce ſoit une preuve indubitable du ſçavoir d'un Medecin, que de voir qu'il a rencontré

jufte dans ce qu'il a prédit ; mais quoique la connoiffance de ce qui doit arriver dans les maladies faffe une partie de la Medecine, ce n'eft pas la plus importante : il ne fuffit donc pas d'avoir cette connoiffance pour être eftimé bon Medecin.

Il eft utile aux malades qu'un Medecin puiffe prévoir ce qui doit arriver de bon ou de mauvais dans les maladies, afin de ne rien faire qui porte obftacle à ce qui doit arriver d'avantageux, & afin de détourner autant qu'il eft poffible, ce qui eft funefte ; mais s'il ne fçait pas les meilleurs moyens de remplir ces vûes, que fert aux malades cette connoiffance qu'il a des chofes qui doivent arriver ?

Rien n'eft plus incertain que le jugement qu'on porte de l'habileté d'un Medecin, fur ce qu'on a reconnu qu'il a rencontré jufte dans les prédictions qu'il a faites touchant les fuites d'une maladie ; car outre que la connoiffance de ce qui furvient d'ordinaire dans les maladies, ne fuffit pas pour être bon Medecin ; c'eft que ceux qui fçavent le mieux dupper, font fouvent ceux qui paroiffent les plus habiles en cette

matiére ; car quelque habileté qu'ait un Medecin, le pronoſtic qu'il fait n'eſt pas aſſuré ; il connoît ſeulement ce qui arrive d'ordinaire, parcequ'il n'eſt pas poſſible d'avoir là-deſſus une ſcience certaine, n'y ayant aucuns ſignes aſſurés qui marquent ce qui doit ſurvenir : ainſi il ne peut pas manquer que ſa prédiction ne ſe trouve ſouvent fauſſe.

C'eſt pourquoi les Medecins judicieux ne font guéres de prédictions d'une maniére tout-à-fait affirmative ; mais ceux qui ne ſongent qu'à ſe faire eſtimer & rechercher, connoiſſant que les prédictions ſont un des meilleurs moyens pour y parvenir, ils les font d'une maniére ambigue, comme autrefois les oracles rendoient leurs réponſes ; ils ſe ménagent par-là de fauxfuyans pour ſe ſauver quelque choſe qui arrive : ce qui leur réuſſit fort ſouvent, le public étant fort aiſé à tromper là-deſſus, quand on a aſſez de hardieſſe & de ſubtilité pour tourner l'évenement à ſon avantage. Delà vient que les Medecins qui ſçavent le mieux la partie de la Medecine qui regarde le pronoſtic, ne ſont pas ceux qui ſe font le plus eſtimer par cet endroit.

L'évenement des maladies, le ſuccès des remedes, la verité ou la fauſſeté des prédictions ne ſont donc point des preuves ſuffiſantes pour juger de la capacité des Medecins, principalement ſi l'on n'a que peu d'exemples, & c'eſt courir grand riſque de ſe tromper, que d'en juger là-deſſus. Et même quand on ſeroit aſſuré qu'un Medecin ſe fût bien conduit, ou qu'il eût fait des fautes en quelques occaſions, on ne peut pas en inferer qu'il ſoit bon ou mauvais Medecin ; car en Medecine comme en toute autre choſe, les hommes ne ſont point infaillibles, & l'on ne doit pas croire non plus qu'un homme qui ſe mêle d'une profeſſion, y ſoit aſſez ignorant pour ne jamais rien faire de bien.

Il y a entre un bon Medecin & un mauvais, la même difference que celle qui ſe trouve entre un honnête homme & un autre qui ne l'eſt pas. De même que pour être honnête homme, il n'eſt pas neceſſaire d'avoir toutes les vertus au ſouverain degré & d'être impeccable, il ne faut pas non plus exiger qu'un homme pour être eſtimé bon Medecin, ait en un degré éminent toutes les

qualités qui conviennent à un Medecin & qu'il ne faſſe point de fautes : mais comme pour être reputé mal-honnête homme, il n'eſt pas neceſſaire d'avoir toutes ſortes de vices, & que toutes les actions qu'on fait, ſoient des crimes ; ainſi un homme peut être regardé comme mauvais Medecin, ſans être privé de toutes les qualités neceſſaires à un bon Medecin, & quoique dans quelques occaſions il ne faſſe point de fautes. Comme il n'y a point d'homme ſi corrompu qui n'ait quelques bonnes qualités, & qui ne faſſe quelquefois de bonnes actions ; il n'y a guéres de ſi mauvais Medecins qui n'ayent quelqu'une des qualités d'un bon Medecin, & qui ne ſe conduiſent comme il faut dans la cure de quelques maladies ; car s'ils n'avoient aucune de ces qualités, ils ne ſeroient Medecins que de nom.

Quoiqu'un homme faſſe de certaines actions qui ne ſont pas bonnes, elles ne lui font pas perdre la qualité d'honnête homme ; mais il y en a qui ſont telles, que quand un homme les fait avec connoiſſance & de propos déliberé, il ne doit pas être eſtimé homme

de bien ; de même un Medecin fait quelquefois des fautes qui n'empêchent pas qu'on ne doive le regarder comme bon Medecin ; mais il y a des fautes ſi groſſiéres, qu'on ne merite pas le titre de bon Medecin lorſqu'on y tombe, ſur-tout ſi cela arrive fréquemment.

Au contraire, de même qu'un homme qui a quelques vertus, ne laiſſe pas d'être regardé comme un mal-honnête homme, quand il a des défauts trés-oppoſés à la probité ; ainſi un Medecin qui a une partie des qualités requiſes pour un bon Medecin, ne doit pas être regardé comme tel, s'il manque de quelqu'une de celles qui y ſont eſſentielles.

Il ſuit delà que toute la difference qui ſe trouve à cet égard entre un bon & un mauvais Medecin, conſiſte ſeulement en ce que le premier fait peu de fautes, & que le dernier en fait beaucoup. Ce n'eſt donc pas être mauvais Medecin que de faire quelquefois des fautes, ſur-tout quand elles ne ſont pas conſiderables, pourvû qu'ordinairement on ſe conduiſe comme il faut ; & ce n'eſt pas être bon Medecin, que de ſe conduire bien quelquefois, ſi on

manque fort ſouvent, ou qu'on faſſe de grandes fautes.

Pour ſçavoir quand un Medecin manque, il faut connoître en quoi conſiſtent les fautes qu'on peut faire en Medecine. Ceux qui ne jugent des choſes que par l'évenement, croyent qu'un Medecin n'a pas manqué quand il a réuſſi ; au contraire, quand le ſuccès n'eſt pas favorable, ils s'en prennent au Medecin, & décident que c'eſt ſa faute ; mais ſi l'on veut conſulter le bon ſens, on n'accuſera un Medecin d'avoir fait une faute, que quand on connoîtra qu'il a manqué d'ordonner ce qu'on connoît de meilleur pour la ſanté dans l'occaſion préſente ; & comme ce n'eſt pas par l'évenement qu'on en doit juger, puiſque les meilleurs remedes ne font pas toujours du bien, & que ſouvent les mauvais ne cauſent pas de deſordre, il eſt évident que c'eſt en décider fort mal, que de regler ſes jugemens en ce point, ſur le ſuccès qu'on remarque des remedes.

Quoi qu'il arrive, on ne doit pas croire qu'un Medecin a manqué, lorſqu'il a ordonné ce que l'on connoît de meilleur pour l'occaſion préſente.

Ainsi quand un remede n'a pas été suivi d'un bon succès, on a tort de condamner le Medecin qui l'a prescrit, si ce remede est le plus sûr, le plus promt & le plus doux qu'on ait découvert pour le soulagement de la maladie où il a été ordonné; & quoique la suite d'un remede ait été heureuse, s'il n'étoit pas le meilleur qui soit connu pour cette occasion, celui qui l'a prescrit n'a pas laissé de manquer.

Ainsi faire une faute en Medecine, c'est ne pas ordonner ce qu'on a découvert de plus convenable pour la santé dans les circonstances présentes. Plus ce que prescrit un Medecin est éloigné d'avoir les qualités qui se doivent trouver dans un remede pour être censé le meilleur, plus la faute est grande; c'est donc manquer que d'ordonner un remede qui n'est pas le plus sûr, c'est manquer lorsqu'entre deux remedes également sûrs, on préfere le moins promt & le moins doux.

Un Medecin fait d'autant moins de fautes, qu'il possede en un degré plus éminent les qualités necessaires pour exercer dignement sa profession. C'est pourquoi afin de connoître si un hom-

me eſt bon Medecin, il faut pouvoir diſcerner s'il a les qualités qui y ſont requiſes.

J'ai fait voir dans le premier chapitre de cette ſeconde Partie, qu'il falloit être ſoi-même bon Medecin pour connoître ſi un autre étoit tel, parceque pour faire ce diſcernement il eſt neceſſaire d'avoir les qualités qui font le bon Medecin. Il faut de plus mettre beaucoup de tems à examiner un homme pour reconnoître s'il a ces qualités, parceque la ſcience de la Medecine étant fort étendue, on ne peut pas connoître s'il la poſſede ſans entrer dans une longue diſcuſſion. Il faut encore le voir pratiquer la Medecine pendant beaucoup de tems, pour ſçavoir s'il a le jugement neceſſaire pour ſe ſervir à propos de ſes connoiſſances, principalement dans les maladies où il y a de la difficulté à bien diſcerner le parti qu'il faut prendre; il faut encore avoir des raiſons ſuffiſantes pour juger qu'il eſt homme de bien, & cela demande encore une longue épreuve.

Les bons Medecins étant ſeuls capables de faire cette diſcuſſion, il y a de la temerité à ceux qui n'ont pas

embrassé la profession de la Medecine, de vouloir juger si un homme est bon Medecin ; mais comme il suffit de manquer de quelqu'une des qualités qui y sont necessaires, pour être reputé mauvais Medecin, il n'y a pas tant de difficulté à s'assurer si un homme est mauvais Medecin, qu'il s'en trouve à juger avec raison qu'il est bon Medecin. C'est ce qui fait que quoiqu'on ne soit pas Medecin, on peut être certain qu'un homme manque de quelqu'une des qualités necessaires à un Medecin, & que par consequent on doit le regarder comme mauvais Medecin.

Les qualités les plus essentielles à un Medecin étant, comme je l'ai dit, la science, le jugement & la probité, dès que l'on reconnoît qu'un Medecin manque de quelqu'une de ces qualités, on doit éviter de se mettre entre ses mains ; parceque s'il n'a pas assez de science, il pourra ignorer ce qui convient le plus dans l'état où se trouve celui qui le consulte ; s'il manque de jugement, il lui arrivera souvent de se servir mal à propos de ses connoissances ; s'il n'est pas homme de bien, la peur de déplaire à des gens qu'il veut

ménager, le portera ſouvent à donner dans leur ſens au préjudice du malade; ce qui eſt d'autant plus à craindre que c'eſt un uſage etabli, que la plûpart du monde décide au ſujet des maladies & des remedes, ſans avoir aucune teinture des connoiſſances neceſſaires. On peut encore apprehender qu'un Medecin qui n'eſt pas honnête homme ſe trouvant avec des gens qui lui déplaiſent, ne ſonge plus á trouver des raiſons pour oppoſer à leur ſentiment, qu'à examiner ſi celui qu'il propoſe eſt meilleur; car on ſe laiſſe aiſément emporter au penchant qu'on a de contrarier l'avis des perſonnes odieuſes: mais quand on a de la probité, on réſiſte à cette mauvaiſe inclination.

On doit croire qu'un Medecin ne ſçait pas ſa profeſſion lorſqu'il n'a qu'un eſprit mediocre, ou qu'il n'a employé que peu de tems à l'étude de la Medecine; car elle eſt ſi vaſte & ſi difficile, qu'un eſprit du commun n'y peut pas faire de grands progrès, il y trouve beaucoup d'obſtacles qu'il ne peut ſurmonter; & quelque étendue d'eſprit qu'on ait, ſi l'on ne s'eſt appliqué que peu de tems à l'étude de cette

Science, il eſt impoſſible d'avoir appris tout ce qu'il faut ſçavoir pour bien traiter les maladies.

Quoiqu'il ne ſoit pas neceſſaire que tous les Medecins ſçachent l'Anatomie, la Botanique, la Pharmacie & la Chimie, auſſi bien que ceux qui s'y appliquent particuliérement, & qui en font leur capital, ce qu'ils ſont obligés d'en ſçavoir demande beaucoup de tems & d'application ; mais c'eſt peu de choſe encore eu égard à l'étude qu'ils doivent faire des fonctions du corps, des dérangemens qui y ſurviennent, des ſignes qui font diſtinguer les maladies, & qui en marquent les ſuites ; c'eſt peu de choſe en comparaiſon du tems & de la peine qu'il faut employer pour apprendre la multitude de préceptes dont il eſt abſolument neceſſaire qu'ils ſoient bien inſtruits, afin de s'en ſervir dans toutes les occaſions qui ſe préſentent dans l'exercice de la Medecine, & dont la diverſité eſt infinie.

On peut donc s'aſſûrer que ceux qui ne ſont pas accoutumés à l'étude dès leur enfance, que ceux qui n'y ont pas fait des progrès ſuffiſans pour en-

tendre les Auteurs de Medecine, ſont incapables d'exercer cette profeſſion. Car quand on n'a pas pris l'habitude d'étudier dès ſa plus tendre jeuneſſe, il eſt preſque impoſſible qu'on ſe familiariſe aſſez avec les Livres de ſcience, pour en faire une étude bien ſuivie.

Le ſecours d'un Maître habile étant neceſſaire pour faciliter l'intelligence des Traités de Medecine, afin de pouvoir profiter de ce qu'ils renferment de bon, & de ne pas ſe laiſſer aller aux erreurs dont ils ſont remplis, c'eſt une preuve bien certaine qu'un homme eſt mauvais Medecin, lorſqu'il n'a pas été inſtruit de la Medecine par des Maîtres qui y fuſſent habiles; car ſi l'on s'eſt rempli la tête ſans diſcernement de ce qu'on a lû dans les Auteurs; on fera beaucoup de fautes dans l'exercice de la Medecine, parcequ'ils contiennent beaucoup plus de mauvais préceptes que de bons.

Puiſque l'étude des Auteurs & l'inſtruction qu'on a reçûe des habiles Maîtres ne ſuffiſent pas, comme je l'ai montré au chapitre précedent, puiſqu'il faut encore être formé à la pra-

tique de la Medecine par des Medecins experimentés, on doit juger que ceux qui n'ont pas eu cet avantage, ſont mauvais Medecins ; parcequ'il ne ſe peut pas faire qu'ils ne commettent beaucoup de fautes en traitant les malades, ne ſçachant pas faire une juſte application des préceptes qu'ils ont appris. C'eſt ce qu'on remarque tous les jours dans la pratique de certains Medecins, qui s'étant contentés d'apprendre la Medecine par theorie, ſe font eux-mêmes une méthode de traiter les maladies, qui eſt très défectueuſe, & dont ils ne ſe départent gueres.

Les ſiſtêmes de Medecine étant fondés ſur des ſuppoſitions imaginaires, c'eſt manquer de jugement que de les prendre pour une regle qu'on puiſſe ſuivre dans la pratique de la Medecine : c'eſt pourquoi ceux qui y ſont aſſez attachés pour en uſer ainſi, doivent être regardés comme de mauvais Medecins ; car le jugement ne conſiſte pas ſeulement à diſtinguer le vrai d'avec le faux ; il conſiſte encore à bien diſcerner ce qui eſt vrai-ſemblable & ce qui eſt probable, d'avec ce qui n'a qu'une fauſſe lueur de verité, & ce qui eſt en-

tierement incertain. Or la varieté & l'inſtabilité des ſiſtêmes étant connue de tout le monde, c'eſt une preuve indubitable de leur extréme incertitude. Ceux donc qui croyent les ſiſtêmes aſſez vrai-ſemblables pour s'y regler dans la cure des maladies, n'ont pas la juſteſſe d'eſprit abſolument neceſſaire pour diſtinguer ce qui eſt vrai-ſemblable d'avec ce qui eſt entierement incertain, & ce qui eſt bon d'avec ce qui eſt mauvais ; par conſequent ils manquent de jugement, & par cette raiſon ils ne doivent point être regardés comme de bons Medecins.

Il eſt vrai qu'entre ceux qui ſont veritablement bons Medecins, il s'en trouve qui raiſonnent ſuivant quelque ſiſtême, tant pour expliquer la nature & les cauſes inſenſibles des maladies, que pour montrer la convenance des remedes qu'ils ordonnent : mais ils n'en uſent de la ſorte que pour contenter ceux qui demandent de grands raiſonnemens dans un Medecin, & qui concevroient de la défiance ſur ſa capacité, s'il ſe contentoit d'examiner l'eſpece de la maladie avec les circonſtances qui l'accompagnent, & qu'il preſcrivît

crivît enſuite le remede qu'il jugeroit le plus propre. Cela ne doit pas faire douter du jugement d'un Medecin qui ne ſe conduit ainſi, que pour condeſcendre à la prévention des perſonnes qui aiment les raiſonnemens à perte de vûe; pourvû neanmoins que ce Medecin n'ait aucun égard aux ſiſtêmes, dans le choix qu'il fait des moyens convenables pour ſoulager les malades.

Il y a des Medecins qui font très-peu de réflexion pour examiner ce qu'il eſt le plus à propos de preſcrire dans les occaſions qui ſe préſentent; à peine voyent-ils un malade qu'ils s'imaginent auſſi-tôt avoir trouvé ce qui lui convient, comme s'ils étoient ſûrs que les remedes propres pour chaque cas, dûſſent ſe préſenter d'abord à leur eſprit. Dans l'obſcurité où nous ſommes ſur les choſes naturelles, quand on marche avec tant de hardieſſe & de promtitude, on fait très-ſouvent des chûtes.

On rencontre fréquemment des cas difficiles dans l'exercice de la Medecine, & les plus grands Medecins conviennent que les reſſemblances impo-

ſent ; la varieté des maladies eſt infinie, il eſt aiſé de s'y tromper , & la mépriſe eſt ſouvent funeſte. Il ne faut qu'un ſymptome pour empêcher qu'un remede ne convienne, quoique d'ailleurs il y eût tout lieu de croire qu'il fût propre , ſi l'on enviſageoit ſeulement les autres circonſtances.

Ces raiſons doivent faire connoître le peu de jugement de ces Medecins, qui ſe font un point d'honneur de décider tout d'un coup , même dans les occaſions les plus difficiles. Elles manifeſtent auſſi la ſotiſe de ceux qui voyant un Medecin en ſuſpens réflechir ſur le parti qu'il doit prendre , le regardent comme un homme peu éclairé , & qui n'en ſçait pas aſſez pour traiter le malade auprès de qui il ſe trouve.

Il eſt impoſſible qu'un Medecin ne faſſe beaucoup de fautes, quand il ordonne ſans faire aſſez de réflexion , ſur les maladies qu'il traite. C'eſt pourquoi il le faut regarder comme mauvais Medecin, quand il manque à ce devoir.

Ceux qui ordonnent quantité de remedes ne font pas paroître plus de ju-

gemens, & ne doivent pas être eſtimés meilleurs Medecins que ceux qui ordonnent ſans faire aſſez de réflexion ; parcequ'un homme prudent ne doit jamais preſcrire de remede, ſans avoir de bonnes raiſons pour juger que la nature en ſera aidée, & qu'avec ce ſecours elle guérira plutôt le malade, que ſi l'on ne faiſoit rien. Or quand on preſcrit beaucoup de remedes, il eſt impoſſible qu'il n'y en ait pluſieurs d'ordonnés ſans qu'on ait de ces raiſons ; on fera donc beaucoup de fautes, & par conſequent c'eſt une preuve aſſurée que celui qui en uſe ainſi, eſt mauvais Medecin.

Enfin la probité étant auſſi eſſentielle à un Medecin que je l'ai fait voir, quand on s'apperçoit qu'un Medecin en manque, cela ſuffit pour le regarder comme mauvais Medecin, & pour ne pas hazarder de lui confier ſa vie. C'eſt donc uſer de prudence que de ne pas avoir recours à ces Medecins dont la langue envenimée ne cherche qu'à ternir les bonnes qualités des autres Medecins, afin de les abbaiſſer en détruiſant l'opinion avantageuſe qu'on peut avoir d'eux, & d'établir ſur les débris

de leur reputation l'eſtime qu'ils pré-tendent qu'on ait de leur propre me-rite ; ce qui marque une préſomption & un défaut d'équité, qui ne tient nul-lement de l'honnête homme ; puiſqu'ils ont une paſſion ſi exceſſive de ſe faire eſtimer, qu'ils prennent une voye auſſi injuſte pour y parvenir, on a tout lieu de craindre que cette paſſion ne les dé-tourne fort ſouvent de remplir leur de-voir, ſoit en contrariant mal à propos les avis des autres, ſoit en voulant ſe diſtinguer d'eux par des raffinemens dangereux ſur la maniére de traiter les malades.

Je ne parlerai point de l'attache-ment exceſſif à ſon interêt, ni des au-tres vices qu'on remarque en quelques Medecins, parcequ'il eſt aiſé de voir, combien ils peuvent être préjudiciables aux malades qui ſe commettent à leurs ſoins ; mais il eſt à propos de faire con-noître combien c'eſt une choſe oppo-ſée à la probité que doit avoir un Me-decin, que de faire myſtere des reme-des qu'il employe pour la guériſon des maladies. Il eſt d'autant plus neceſſaire d'examiner cet article, que l'on en a communément une idée toute diffe-

rente de celle qu'on en doit avoir ; car bien loin qu'on regarde ceux qui cachent les remedes dont ils ſe ſervent, comme des Medecins qui manquent de probité, qu'au contraire on les en eſtime davantage, & que l'on eſt par-là plus porté à les rechercher dans l'occaſion.

Cependant ſi l'on ſe conduiſoit par raiſon, on ſeroit fort éloigné d'en concevoir une idée ſi avantageuſe ; car ſi ces Medecins myſterieux croyent veritablement que leurs remedes, qu'ils appellent ſecrets, ſont en effet tels qu'ils le diſent, ils violent l'humanité en les tenant cachés ; s'ils ne penſent pas que ces remedes ſurpaſſent l'efficacité de ceux qui ſont dans l'uſage commun, ils agiſſent contre la bonne foi, en les mettant au deſſus de tous les autres ; & c'eſt une tromperie indigne d'un honnête homme, que de chercher à ſe faire préferer aux autres par un tel moyen. On ne doit donc pas les regarder comme des gens de bien, ni par conſequent les eſtimer bons Medecins.

Pour ſe perſuader que ces prétendus ſecrets ſurpaſſent en vertu les remedes

dont on ſe ſert ordinairement, il faudroit avoir reconnu qu'ils ſont plus ſûrs où plus promts, puiſque ce ſont là les principaux avantages qu'un remede doit avoir par deſſus les autres, pour être eſtimé le meilleur. Les remedes ne peuvent être plus ſûrs qu'en ſauvant la vie à un plus grand nombre de malades, ils ne peuvent être plus promts qu'en les guériſſant plutôt. Si les prétendus ſecrets de ces Medecins ſont tels, c'eſt manquer à un des principaux devoirs de l'humanité que de ne les pas découvrir; car comme ces Medecins ne peuvent pas donner leurs ſoins à tous les malades qui ſont attaqués des maladies, auſquelles ces prétendus ſecrets conviennent, il s'enſuit qu'il y a un grand nombre de perſonnes, ſoit dans le même endroit où ces Medecins demeurent, ſoit dans les pays éloignés, leſquelles uſant d'autres remedes meurent ou languiſſent dans leurs maladies, & qui neanmoins ſeroient guéries, ſi l'on ſe ſervoit des remedes dont ces Medecins font myſtere. Ils ſont donc coupables ou de la mort d'une grande quantité de perſonnes, ou du moins de la lon-

gue durée des maladies de ceux qui ſeroient plutôt guéris par leurs remedes. Ils ſont coupables de ces maux, ne tenant qu'à eux de les empêcher, y étant d'ailleurs obligés par les devoirs de la ſocieté des hommes, dont ils meritent d'être exclus, puiſque pour un vil interêt ils manquent à une des obligations les plus eſſentielles, qui eſt de ſecourir les autres autant qu'on le peut, principalement en ce qui regarde la vie & la ſanté.

Mais à dire vrai, ils ne ſont pas pour l'ordinaire ſi coupables ; ces ſecrets tant vantés ne ſont autre choſe que des remedes vulgaires qu'ils déguiſent, ou des recettes priſes dans quelque Auteur, & qui valent ſouvent beaucoup moins que les remedes qui ſont dans l'uſage commun. Ainſi le myſtere qu'ils font n'eſt qu'une fourberie & une impoſture par laquelle ils cherchent à ſe mettre en credit, connoiſſant le foible des hommes qui ſont portés à faire peu de cas de ce qui eſt commun, & qui admirent ce qui leur paroît extraordinaire.

C'eſt pourquoi la tromperie étant un moindre vice que l'inhumanité,

quand on voit des Medecins qui ſe vantent d'avoir des ſecrets qui ſurpaſſent les remedes qu'on employe ordinairement, lorſqu'ils refuſent de les rendre publics, le plus favorablement qu'on puiſſe traiter ces Medecins, c'eſt de ne les regarder que comme des fourbes & des impoſteurs.

CHAPITRE IV.

Des Charlatans qu'on prend pour Medecins.

QUOIQUE la tromperie ſoit plus dangereuſe en ce qui concerne la Medecine que dans toutes les autres choſes de la vie, c'eſt neanmoins en quoi on ſe laiſſe tromper le plus aiſément, & c'eſt auſſi en quoi il ſe trouve le plus de trompeurs; car la multitude des duppes y fait le grand nombre des fourbes.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait tant d'ignorans qui ſe mêlent d'exercer la Medecine, puiſque ceux qui ne peuvent ſubſiſter à leur aiſe par des voyes legitimes, trouvent dans le public

blic une reſſource toute prête, en ſe produiſant comme des gens qui ont de beaux ſecrets pour guérir les maladies ; car ils n'ont pas de peine à le perſuader, pourvû qu'ils ſçachent bien s'inſinuer dans les eſprits.

Ceux qui ſe ſont fait de mauvaiſes affaires, ceux qui ſe ſont ruinés par leurs déreglemens ou par leur peu de conduite, & qui par-là ſont obligés de quitter leur pays, ſoit pour échapper aux pourſuites de la Juſtice, ſoit pour éviter la confuſion de ſe voir réduits à la mendicité, n'ont qu'à ſe retirer dans les grandes Villes, & ſurtout à Paris ; ce leur eſt un port de ſalut, quand ils ſont aſſez effrontés pour faire les Medecins.

On ne peut pas tromper le monde de la même maniére ſur les autres profeſſions : un homme ne viendroit pas à bout de faire croire qu'il eſt habile Avocat, qu'il eſt bon Architecte, ou qu'il excelle dans quelque autre Art, s'il ne s'eſt pas attaché à acquerir les connoiſſances neceſſaires pour exercer ces profeſſions. Mais il en eſt tout autrement de la Medecine; les Charlatans, c'eſt-à-dire, ceux qui ne s'étant pas

appliqués à apprendre cet Art, ſont aſſez temeraires pour en faire profeſſion, perſuadent non ſeulement ſans peine qu'ils ſçavent guérir les maladies, mais on ſe fie même plus volontiers à eux, qu'on ne fait aux Medecins.

Il y a deux moyens principaux dont les Charlatans ſe ſervent pour ſe faire rechercher; l'un, de donner leurs remedes comme des ſecrets; l'autre, de faire croire qu'ils ſçavent connoître les maladies par l'inſpection des urines. Le premier eſt fort aiſé; car il n'y a pour cela qu'à prendre des recettes dans quelqu'un de ces Recueils de remedes dont on a grande quantité, & à ſe bien garder de les découvrir. L'autre, qui eſt de perſuader qu'on connoît les maladies par les urines, eſt plus embarraſſant, & il faut avoir beaucoup plus de ſçavoir faire pour réuſſir par cette voye, mais auſſi l'on eſt plus aſſuré d'avancer ſes affaires, quand on a pû gagner la confiance du public.

Le premier moyen étant le plus facile eſt auſſi le plus en uſage; car pour un Charlatan qui s'érige en connoiſſeur de maladies par les urines, il y en a

cent qui tâchent de se faire valoir par leurs prétendus secrets.

Le succès de ces tromperies vient du penchant que l'on a de rechercher ce qui est extraordinaire, & de la facilité qui se trouve en la plûpart des gens, à croire ce qui leur paroît merveilleux. Si les Charlatans ne faisoient point de mystere de leurs remedes, on les mépriseroit; car n'ayant point étudié la Medecine, par quel endroit se feroient-ils estimer? mais en ne découvrant point les remedes dont ils se servent, pour peu qu'ils réussissent, on se persuade aisément que ce sont des remedes qui surpassent de beaucoup ceux que les Medecins employent.

Qu'on ait pris une purgation composée de manne, de senné ou d'autres choses aussi communes, suivant l'ordonnance d'un Medecin, quoiqu'elle réussisse, on n'en fait pas plus grand cas des drogues qui y sont entrées, parceque ce sont des remedes connus, & par la même raison on n'en estime pas beaucoup plus le Medecin qui a prescrit cette purgation: mais si c'est quelque drogue qu'un Charlatan ait donnée, parcequ'on ignore ce que c'est,

& que celui qui la fait prendre n'eſt pas Medecin, on en admire davantage le ſuccès, on conçoit une grande idée du remede, & l'on eſt porté par cette raiſon à eſtimer celui qui le diſtribue, comme un homme qui en ſçait plus que les Medecins.

Il en eſt de même des Charlatans qui ſe diſent grands connoiſſeurs en urine. Qu'un Medecin connoiſſe une maladie par les accidens qui s'y trouvent joints, cela eſt commun; mais qu'un Charlatan prétende connoître les maladies en voyant ſeulement les urines, cela paroît merveilleux, & cette conſideration ſuffit à beaucoup de perſonnes pour les engager à y ajouter foi, pourvû que d'ailleurs le Charlatan ſçache bien les dupper.

Il y a tant d'exemples de la crédulité du Public ſur les remedes dont on fait myſtere, & ſur tout ce qui eſt extraordinaire, & qui tient du merveilleux en fait de Medecine, qu'il ſembleroit inutile d'entrer dans aucun détail pour montrer une choſe ſi connue; mais entre le grand nombre d'exemples qu'on en a vû de nos jours, il y en a deux ſi remarquables, que je ne

crois pas les devoir paſſer ſous ſilence.

Le premier eſt ce qui eſt arrivé au ſujet du Prieur de Cabrieres, lequel on ne peut pas à la verité accuſer d'aucune fourberie, au contraire, on a tout lieu de penſer qu'il étoit très-charitable, bien loin de croire qu'il fût pouſſé par aucun motif d'interêt à diſtribuer ſes remedes : mais on peut dire qu'il étoit fort myſterieux, & qu'il faiſoit des ſecrets de tous les remedes qu'il employoit.

Ce fut par ce moyen qu'il ſe fit une grande reputation dans le Languedoc, qui étoit le lieu de ſa reſidence. L'eſtime extraordinaire qu'il s'étoit acquiſe dans cette Province, donna envie à la Cour de le faire venir, & il eut l'honneur d'être préſenté au Roi : mais comme il étoit extrémement reſervé ſur les ſecrets qu'il croyoit avoir, à peine putil ſe reſoudre à déclarer à Sa Majeſté le remede dont il ſe ſervoit pour les Deſcentes, encore ce ne fut qu'à condition qu'Elle ne le rendroit public qu'après ſa mort.

Pour ne pas laiſſer les gens qui avoient cette incommodité ſans un ſecours auſſi

grand qu'on avoit fait croire au Roi qu'étoit ce remede, Sa Majesté voulut bien par une bonté singuliere le composer Elle-même, & le faire distribuer charitablement à tous ceux qui en demanderoient. Pour cet effet, le Roi se faisoit apporter plusieurs sortes de drogues, du nombre desquelles étoit l'Esprit de Sel, en quoi consistoit tout le secret, en le mêlant avec du vin: Sa Majesté donnoit ordre sous-main de jetter toutes les autres, dans la vûe de tenir religieusement la parole qu'Elle avoit donnée à ce Prieur.

Un secret qui paroissoit assez important pour ne devoir être confié qu'au plus grand Roi de l'Europe, & qui étoit préparé par de si augustes mains, ne pouvoit pas manquer d'être fort recherché; aussi se présentoit-il tant de personnes pour en avoir, que l'on fut surpris de la quantité de gens qui avoient des Descentes, & que l'on reconnut que ce mal étoit encore plus ordinaire qu'on ne l'avoit pensé.

Tant que le Prieur de Cabrieres a vécû, le Roi a bien voulu continuer de faire la distribution de ce remede; mais après sa mort Sa Majesté étant

dégagée de ſa parole, Elle déclara le ſecret. C'eſt ce qui fit que l'excellence de ce remede ne conſiſtant que dans le myſtere que le Prieur en faiſoit, dès qu'il a été connu, & qu'on a pû l'examiner de près, toute ſa vertu s'eſt diſſipée, de maniére qu'à preſent on ne s'en ſert plus dans cette occaſion.

L'autre exemple de la crédulité du Public eſt encore plus ſurprenant, car elle y a paru dans un excès difficile à croire; c'eſt dans la confiance qu'il y a quelque tems qu'on eut pendant pluſieurs années en un Payſan d'un petit Hameau nommé Chaudrai, d'où cet homme fut appellé communément le Medecin de Chaudrai. Il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à travailler à la journée; nonobſtant ſon occupation s'étant appliqué à apprendre les vertus de quelques plantes, comme on voit un grand nombre de Payſans les ſçavoir, il ſe ſervit de ſes connoiſſances peut-être un peu mieux que ſes ſemblables, parcequ'il étoit d'aſſez bon ſens. Ses remedes ayant eu du ſuccès en quelques rencontres, ſa reputation s'étendit dans tous les environs de ſon Hameau, & vint bien-tôt à Paris.

La multitude des malades qui avoient recours à lui fut si grande, qu'on établit des voitures publiques pour ceux qui vouloient l'aller trouver, lesquelles partoient regulierement toutes les semaines aux jours marqués. On bâtit des maisons aux environs de son Hameau pour loger ceux qui y abordoient de toutes parts ; car la renommée de ce prétendu Medecin se répandit tellement par toute la France, qu'il y eut des personnes qui vinrent des Provinces les plus éloignées pour le consulter.

On fut pendant trois ou quatre ans aveuglé en sa faveur, jusqu'au point qu'on fit graver son portrait, comme on fait ceux des gens de distinction, & qu'on mit au bas ces quatre vers :

Sans Grec, ni Latin, ni grands mots,
Avec une Herbe, une Racine,
* *Ozanne guérit de tous maux,*
Et sur-tout de la Medecine.

On vouloit dire par-là que la science de la Medecine telle qu'elle est dans les plus habiles Medecins étoit pernicieuse au Public : mais que le sçavoir du Medecin de Chaudrai étoit quelque

* *C'étoit le nom du Medecin de Chaudrai.*

chose de très-avantageux pour la guérison de toutes sortes de maladies.

Ce n'est pas que je prétende blâmer cet homme, au contraire, il me paroît qu'il avoit de bonnes qualités, & l'on ne peut lui rien reprocher : il ne s'est point donné pour plus qu'il n'étoit ; il ne s'est servi d'aucune voye injuste pour se mettre en credit ; il commença par donner à ses semblables des remedes dont quelques succès jetterent les fondemens de sa réputation, qui s'augmenta peu à peu comme les faux bruits qui se répandent plutôt par hazard qu'autrement ; il conseilloit à ceux qui venoient le consulter, ce qu'il sçavoit de meilleur, il ne promettoit point plus qu'il ne pouvoit tenir ; & ce qui est de plus étonnant & de plus loüable dans un homme de sa sorte, c'est que pouvant faire son profit de la prévention qu'on avoit conçue de lui, il fit paroître un grand desinteressement, & personne ne put l'engager à quitter sa demeure pour venir à Paris, où il étoit fort souhaité.

Si l'on avoit cru que c'eût été par miracle qu'il eût guéri les maladies, il n'y auroit eu que de la credulité dans

cette confiance que l'on mettoit en lui, mais il y avoit quelque chose de pis dans la persuasion où l'on étoit du sçavoir de cet homme, n'y croyant rien que de naturel ; car on sçavoit qu'il n'avoit aucune étude, on sçavoit qu'il n'avoit reçu aucune instruction de gens capables de lui apprendre la Medecine, & que bien loin de s'y être appliqué autant qu'il est necessaire pour s'y rendre habile ; il avoit été toute sa vie occupé à un travail grossier ; quelle raison pouvoit-on avoir pour croire qu'il fût capable d'exercer cette profession ?

Ce ne fut pas seulement le peuple qui eut recours à ce Paysan ; il y eut des gens de tous états & de toutes conditions qui furent le consulter. Les sçavans y allerent comme les ignorans ; les personnes distinguées par leur naissance & par leurs emplois y accoururent avec autant d'empressement que la populace. Si quelqu'autre Democrite se fût trouvé à ce grand concours de toutes sortes de gens, n'eût-il pas eu grande raison de s'écrier ? *Je ris de la folie des hommes.* En effet, rien n'est plus opposé au bon sens que de se persuader

qu'un homme de ce caractere pût ſçavoir la Medecine.

Comme perſonne n'ignoroit que ce Payſan n'avoit point étudié les Livres qui en traitent, & qu'il n'avoit point appris de gens habiles dans cette profeſſion les connoiſſances qu'on s'imaginoit qu'il avoit ; il falloit neceſſairement qu'on crût qu'il en eût fait lui-même la découverte ; ainſi ſa réputation n'étant pas pour de certaines maladies, mais generalement pour toutes ſortes de maux, on s'imaginoit donc qu'il avoit lui ſeul fait autant de découvertes ſur toutes les maladies dont le nombre eſt infini, & même qu'il avoit trouvé quelque choſe de mieux, que tous les plus grands hommes enſemble, qui ſe ſont appliqués à la Medecine depuis qu'on cultive cette ſcience.

J'ai fait voir qu'il eſt abſolument impoſſible à un homme quelque étendue de genie qu'il ait, & quelque tems qu'il y employe, d'apprendre de lui ſeul la Medecine ; à plus forte raiſon un Payſan élevé d'une maniére fort groſſiére, dont l'eſprit n'avoit pas été cultivé, qui avoit paſſé la plus grande

partie de sa vie dans des occupations toutes differentes de celles de la Medecine, n'a pû faire de tels progrès dans un Art si difficile.

Si un simple Paysan a eu une si grande vogue, quoiqu'il fût très-éloigné d'avoir la science necessaire à un Medecin, & qu'il n'eût fait aucune démarche dans la vûe de s'attirer la confiance du Public ; que ne peuvent point esperer ceux qui n'etant pas à la verité plus capables d'exercer la Medecine que lui, employent toutes sortes de moyens pour s'insinuer dans l'esprit des personnes credules ?

Car l'aveugle credulité de la plûpart des gens sur ce qui regarde la Medecine, & le penchant qu'on a pour ce qui est extraordinaire & qui tient du merveilleux, présente un beau champ aux Charlatans pour tromper. Ils sont hardis, entreprenans, & ne se démontent de rien ; ils promettent tout avec une confiance qui flatte les malades & ceux qui prennent interêt à leur santé.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'on préfere souvent les Charlatans aux plus habiles Medecins ; car un honnête homme ne devant jamais s'écarter de la ve-

rité, les bons Medecins qui ſçavent qu'on ne peut pas avoir de certitude ſur l'évenement de la plûpart des maladies, principalement quand elles ſont conſiderables, ne s'avancent pas juſqu'à promettre une guériſon certaine; mais les Charlatans connoiſſant la diſpoſition du Public, & ne ſe faiſant point un ſcrupule de trahir la verité, quand ils eſperent en tirer avantage, ils aſſurent hardiment du ſuccès de leurs remedes.

Ils ſçavent qu'en ſe conduiſant de la ſorte, il y a beaucoup à gagner, & peu de choſe à perdre pour eux : car quand le ſuccès eſt tel qu'ils l'ont promis, on conçoit d'eux une eſtime toute particuliére, on les prône par tout, on les éleve au deſſus de tout ce qu'il y a de Medecins. De ſorte qu'une ſeule cure leur fait plus d'honneur & leur acquiert plus de confiance de la part du Public, que dix cures même plus conſiderables ne ſervent à la réputation d'un veritable Medecin. Quand le ſuccès de leurs remedes n'eſt pas heureux, ils ont l'avantage que ceux qui s'en trouvent mal, ſouvent n'oſent s'en plaindre de peur de ſe faire mocquer,

C'eſt pourquoi les bons ſuccès étant beaucoup plus favorables aux Charlatans qu'aux Medecins, & les mauvais évenemens portant beaucoup plus de prejudice à ceux-ci qu'aux autres, il arrive que les Charlatans ſe mettent très-promtement en vogue, & qu'il faut beaucoup de tems aux meilleurs Medecins, avant que d'être bien employés.

Si les Charlatans ſçavoient tirer tout l'avantage qu'ils pourroient de la credulité du Public, ils ne manqueroient guéres de faire quelque fortune, ou du moins de ſe mettre à leur aiſe ; mais ils font ſouvent une faute très-préjudiciable à leurs interêts, qui eſt de donner des remedes fort actifs ; & comme d'ordinaire ils les placent mal, le deſordre qu'on remarque s'enſuivre, ruine beaucoup leur réputation. S'ils ne ſe ſervoient que de remedes doux, ou même de quelques drogues qui ne pûſſent faire ni bien ni mal, ils ne manqueroient pas d'acquerir de la réputation, pourvû qu'ils ſçûſſent les bien faire valoir.

Si, par exemple, ils ne donnoient que des poudres ou d'autres préparations faites avec des plantes de peu de

vertu, & même s'ils ne donnoient que de la mie de pain desséchée & mise en poudre subtile, après l'avoir déguisée par le mélange d'un sirop, ou de quelqu'autre chose de coloré, pourvû qu'ils y donnassent un nom pompeux, ils ne manqueroient pas de trouver des duppes, même parmi les personnes les plus qualifiées & les plus spirituelles, qui en seroient admirateurs; parceque ces prétendus remedes n'étant pas capables de faire du mal, ils n'empêcheroient pas la nature d'agir; & comme il est certain qu'elle guérit souvent beaucoup de maladies par ses forces seules, & que d'ailleurs la plûpart des gens se contentent d'un très petit nombre de succès, & quelquefois même d'un seul, pour juger favorablement d'un remede quand il leur est inconnu, ils ne manqueroient pas d'attribuer alors la guérison des maladies à ces prétendus remedes, & delà ils concevroient une opinion avantageuse pour ces drogues, & regarderoient ceux qui les auroient données comme des gens fort habiles en fait de Medecine.

Peut-être même est-il déja arrivé plusieurs fois que quelques Charlatans

ayent imposé au Public, en lui donnant ainsi du pain réduit en poudre subtile, comme un grand secret pour guérir les maladies, de même qu'on a vû qu'un d'entr'eux s'étant logé dans un des pavillons du College Mazarin, a vendu de l'eau de la Riviere de Seine dans des bouteilles qu'il faisoit payer bien cher, assurant que cette eau étoit un remede excellent dans toutes sortes de maux. Il n'auroit pas manqué de faire fortune en peu de tems, à cause de la confiance qu'on avoit en son eau; car il avoit eu l'adresse de la mettre en grande vogue: mais par malheur pour lui on s'en desabusa trop-tôt par une avanture qui, à le bien prendre, ne faisoit pas connoître qu'il y eût de la fourberie; de sorte qu'on cessa d'avoir confiance en son eau avec aussi peu de raison, qu'on en avoit eu à la rechercher.

On sera surpris de voir jusqu'où va la crédulité du Public en cette matiére, si l'on veut se donner la peine d'examiner ce qui est arrivé là-dessus dans les differens tems. Les siécles passés nous en ont fourni des exemples bien remarquables: & l'on en a vû de nos

jours qui ne le ſont pas moins ; car toutes les Nations du monde ont de tems immemorial employé des moyens ſuperſtitieux pour la cure des maladies; & parmi ceux qui ont paſſé pour les plus ſages, il y en a eu qui n'y ont pas moins donné que la populace, ſe croyant aſſez bien fondés ſur les ſuccès qu'ils s'imaginoient en avoir obſervés, attribuant à ces remedes les guériſons qui venoient uniquement de la nature.

Mais ſans alleguer les moyens ſuperſtitieux, qui ont éte beaucoup plus en uſage chez les Payens que parmi les Chrétiens, & ſans chercher dans l'antiquité des preuves de la credulité du Public au ſujet des remedes de nulle vertu, ou qui du moins en avoient très-peu, avec leſquels les fourbes lui ont impoſé dans tous les tems, on en a vû dans le nôtre un aſſez grand nombre d'exemples ſi manifeſtes qu'ils ne doivent laiſſer aucun doute de cette verité : car dans la multitude de Charlatans qui ſont venus à Paris depuis un ſiécle, & qui ſe ſont vantés d'avoir des ſecrets merveilleux, on n'en a guéres vû dont on n'ait été à la fin deſabuſé. Il y en a eu qui ont publié qu'ils

avoient d'excellens remedes pour la goutte, pour briſer la pierre des reins & de la veſſie, & pour pluſieurs autres maladies qui ont paſſé juſqu'à preſent pour incurables ; on y a d'abord ajouté foi, mais on a toujours reconnu que ce n'étoit que de vaines promeſſes. Ainſi la choſe étant aſſez connue, il n'eſt pas neceſſaire d'entrer dans aucun détail ſur ce ſujet.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que le Public a beau en être deſabuſé & reconnoître ſon erreur, on n'en devient pas plus circonſpect, & l'on n'en eſt pas moins diſpoſé à donner tout de nouveau dans les pieges que ces impoſteurs tendent encore tous les jours.

La confiance que beaucoup de perſonnes ont aux Charlatans étant ſouvent funeſte, & preſque toujours préjudiciable, il eſt neceſſaire de deſabuſer ceux qui ſont en cette erreur, en faiſant connoître l'ignorance de ces impoſteurs en fait de Medecine ; leur tromperie étant découverte, il ſera aiſé de conclure que rien n'eſt plus oppoſé au bon ſens, que d'avoir recours à eux pour la guériſon des maladies.

Toutes les connoiſſances des hom-

mes ſont ou naturelles ou acquiſes ; ainſi la connoiſſance de ce qui convient pour la guériſon des maladies dont ils ſont attaqués ne leur étant point naturelle, parcequ'elle ſeroit commune à tous les hommes, & que chacun ſçait bien qu'il ne l'a pas, il ſuit delà qu'il faut l'acquerir. Il n'y a que deux moyens d'apprendre ce qu'on ne ſçait pas, qui ſont, ou de le trouver ſoi-même, ou d'en être inſtruit par les autres.

J'ai montré dans le ſecond Chapitre qu'un homme ne peut pas découvrir par lui-même ce qui convient le plus dans chaque occaſion où il s'agit de la ſanté ; & l'on n'en pourra pas douter ſi l'on conſidere qu'il y a une varieté infinie de ces cas-là, comme il eſt aiſé de s'en convaincre, ſi l'on ſe donne la peine d'examiner les differens malades qui ſe trouvent dans un Hôpital en quelque tems que ce ſoit, par exemple, à l'Hôtel-Dieu de Paris où il y en a quelquefois juſqu'à deux mille & plus. Dans une ſi grande quantité à peine trouvera-t-on deux malades attaqués d'une même eſpece de maladie avec de ſemblables circonſtances ; dans

les uns on remarquera de certains accidens, dans les autres on en trouvera de differens.

Il eſt vrai que toutes les diverſes circonſtances qui ſe rencontrent dans la même eſpece de maladie en differens ſujets qui en ſont attaqués, n'exigent pas toujours qu'on en varie la cure; mais comme il y en a beaucoup qui demandent qu'on faſſe des changemens mêmes conſiderables, il eſt abſolument neceſſaire d'avoir fait un grand nombre d'experiences ſur les uns & ſur les autres, pour découvrir quels ſont les accidens pour leſquels il faut de la variation.

C'eſt une verité dont les Charlatans ne peuvent diſconvenir, puiſqu'ils prétendent que leur ſçavoir eſt uniquement fondé ſur l'experience; il faut conclure delà que comme il eſt abſolument impoſſible, que qui que ce ſoit puiſſe jamais lui ſeul ramaſſer un aſſez grand nombre d'obſervations, pour juger de ce qui convient le plus dans toutes ſortes de maladies, & dans toutes les varietés qu'on y remarque, il y a de l'illuſion à croire qu'il puiſſe par lui ſeul ſe rendre capable d'exercer la Me-

decine : neanmoins une infinité de gens ſe laiſſent perſuader d'une choſe qui a ſi peu d'apparence.

Si l'on étoit aſſez ſimple pour croire que quelqu'un eût emporté lui ſeul une maſſe qui peſeroit pluſieurs milliers, par exemple, qu'il fût venu la nuit enlever le Cheval de bronze qui eſt ſur le Pont-Neuf, on ſeroit regardé comme un ſot, parceque cela eſt beaucoup au deſſus des forces d'un homme ; la raiſon veut qu'on porte le même jugement de ceux qui ſe laiſſent perſuader qu'on puiſſe par ſon experience ſeule, acquerir la ſcience neceſſaire pour traiter les maladies, cela ſurpaſſant au moins autant la portée de l'eſprit humain, que de porter une maſſe auſſi groſſe que le Cheval de bronze ſurpaſſe les forces d'un homme.

Quoiqu'il ſe puiſſe faire que quelqu'un trouve par hazard ou autrement pour une certaine eſpece de maladie, quelque remede qui ſoit meilleur que tout ce que les plus grands hommes qui ſe ſont appliqués à la Medecine, ont pû découvrir pour cette même maladie, c'eſt neanmoins une choſe très-rare : ainſi il n'y a pas de raiſon de

croire qu'un ſeul homme puiſſe faire des découvertes pour toutes les eſpeces de maladies & pour tous les differens accidens qui les accompagnent.

Les moyens dont on peut apprendre la Medecine par le ſecours des autres, ſont, de l'étudier dans les Auteurs qui en traitent, & d'en être inſtruit par d'habiles Maîtres : or ſi l'on veut rechercher les Charlatans ſur ces chefs, on ſera entierement convaincu de leur incapacité.

Car pour comprendre ce qu'on lit dans le Traités de Medecine, il faut ſçavoir la Phyſique, & les Charlatans y ſont fort ignorans, étant pour l'ordinaire des gens ſans étude ; & quoiqu'il y ait des choſes dans les Livres de Medecine qui ſont de la portée de tout le monde, elles ſont tellement mêlées avec les opinions Philoſophiques, qu'on ne peut lire les Auteurs avec fruit, à moins qu'on ne ſoit en état d'entendre ce qu'on y trouve de Phyſique.

Mais quand même il ſe rencontreroit des Charlatans qui euſſent quelque lecture des Auteurs, cela ne ſuffiroit pas pour les rendre capables de traiter

les maladies ; car comme je l'ai fait voir au Chapitre ſecond de cette Partie, ſi l'on veut acquerir les connoiſſances neceſſaires pour exercer la Medecine, ce n'eſt pas aſſez d'étudier cette ſcience dans les Auteurs qui en ont traité, parcequ'il s'y trouve beaucoup d'incertitude, d'obſcurité & de fauſſetés ; il ne ſuffit pas même de ſuivre un homme capable de traiter les maladies dans la viſite de ſes malades, quelque longueur de tems qu'on y employe, comme je l'ai montré au même endroit, & cela à cauſe de la multitude infinie de cas differens qui ſe préſentent dans l'exercice de la Medecine ; il faut encore en être inſtruit par d'habiles Maîtres, non ſeulement ſur la theorie, mais encore ſur la pratique ; & c'eſt un avantage que les Charlatans n'ont pas, car outre qu'ils n'ont point étudié dans les Ecoles publiques, & que perſonne ne leur a montré la Medecine en particulier, comme il eſt aiſé de s'en éclaircir, c'eſt qu'ils n'ont aucun commerce avec des gens habiles dans la Medecine, ni même les uns avec les autres, faiſant tous un grand myſtere de leurs prétendus ſecrets.

C'eſt une illuſion de croire qu'ils ayent tiré des Livres de Medecine tous ces ſecrets qu'ils vantent ſi fort ; comment auroient-ils pû les diſtinguer d'avec quantité d'autres recettes qui ſont ou dangereuſes ou peu utiles, puiſqu'il faut une infinité d'experiences pour faire ce diſcernement, puiſqu'on ne trouve que très-difficilement les occaſions de faire ces experiences, & que d'ailleurs il n'eſt pas d'un honnête homme de faire des eſſais temeraires ?

Mais quand leurs remedes ſeroient auſſi efficaces qu'ils veulent le perſuader, ce n'eſt pas aſſez à un ouvrier d'avoir de bons outils, il faut encore qu'il ſçache s'en bien ſervir ; il n'y a point de remede en Medecine qui convienne tellement à une ſorte de maladie, qu'il ne ſoit dangereux dans la même eſpece, lorſqu'elle eſt accompagnée de certains accidens : & plus les remedes ſont efficaces, plus ils ſont pernicieux quand ils ſont donnés mal à propos.

Ainſi quand les Charlatans ſçauroient les meilleurs remedes de la Medecine, leur ſçavoir ſeroit plus funeſte qu'utile aux malades, n'étant pas accompagné de

de la connoiſſance des occaſions où ces remedes conviennent ; car pour les employer à propos, il faut pouvoir diſtinguer non ſeulement les diverſes eſpeces de maladies, mais il eſt auſſi neceſſaire de connoître les differentes circonſtances qui demandent de la variation dans la cure ; & c'eſt en quoi les Charlatans ſont tout-à-fait ignorans.

Ils ne ſont pas plus capables de ſe bien conduire dans les occaſions où l'on eſt obligé d'avoir recours aux raiſonnemens pour connoître ce qui convient le plus, comme lorſque les maladies ſont extraordinaires, lorſqu'elles ont un caractere ſingulier, lorſqu'elles ſont compliquées, &c. parcequ'ils ignorent la ſtructure des parties du corps, & quelles en ſont les fonctions; parcequ'ils ne ſçavent pas les principes de la Medecine, ni les préceptes generaux ſur leſquels les raiſonnemens doivent être fondés.

J'ai prouvé dans le ſecond Chapitre, que pour ſe mettre en état d'exercer la Medecine, il falloit l'étudier dans les bons Auteurs qui en ont écrit, & recevoir là-deſſus les inſtructions des habiles Maîtres, tant pour avoir l'intelli-

gence de ce qui s'y trouve d'obſcur, que pour bien démêler ce qu'il y a de vrai & de faux. J'ai fait voir qu'il étoit même neceſſaire d'être inſtruit ſur la pratique, en accompagnant les Medecins durant un long eſpace de tems dans la viſite de leurs malades, pour apprendre à faire un diſcernement exact, tant des maladies, que des circonſtances qu'on y doit remarquer, afin de faire une juſte application des remedes qui y conviennent. J'ai montré qu'il ne ſuffiſoit pas de ſatisfaire à l'une de ces obligations, mais qu'il falloit neceſſairement réunir toutes ces choſes enſemble pour être capable de remplir les devoirs d'un Medecin.

Puiſque les Charlatans ne ſe ſervent pas de tous ces moyens d'acquerir la ſcience neceſſaire pour bien exercer la Medecine, & que non ſeulement ils ne les joignent point enſemble, mais que même ils n'en employent aucun, on doit inferer delà qu'ils y ſont tout-à-fait ignorans; comment donc ſe peut-il faire qu'il y ait tant de perſonnes, même entre celles qui ont un genie ſuperieur & beaucoup de lumieres, qui ſont aſſez aveuglées pour commettre

à de telles gens leur vie & leur ſanté? S'ils y faiſoient toute l'attention que merite une choſe de cette importance, ils reconnoîtroient ſans doute leur erreur, ils découvriroient la tromperie de ces impoſteurs, & par-là ils verroient que c'eſt choquer le bon ſens que d'y ajoûter foi.

Mais, dira-t-on, ne voit-on pas ſouvent que les Charlatans guériſſent les malades qu'ils traitent, & même quelques-uns de ceux qui ont été longtems entre les mains des Medecins ſans en recevoir de ſoulagement? quoi qu'il en ſoit, cela ne prouve rien en faveur des Charlatans; car il ne s'agit pas de trouver des gens entre les mains de qui il réchappe des malades; quelque ignorant qu'on ſoit dans la Medecine, quels que ſoient les moyens qu'on employe pour la cure des maladies, on réuſſit quelquefois; on peut aiſément s'en convaincre par l'experience, car on ne trouvera perſonne qui ſe mêle d'exercer la Medecine, ſoit homme ſoit femme, entre les mains de qui il ne réchappe beaucoup de perſonnes. Cela vient de ce que la nature guérit beaucoup de maladies par elle-même, ſans le ſe-

cours des remedes ; & même quoiqu'on ait fait prendre à un malade des remedes contraires, cela ne l'empêche pas toujours de guérir, car la nature est quelquefois plus forte que le mal & que les mauvais remedes. C'est pourquoi la cure des maladies qui se guérissent entre les mains des Charlatans, ne prouve pas qu'ils y contribuent, ni même qu'ils n'y ayent pas apporté d'obstacle.

Ce n'est pas que je prétende que les malades ne soient jamais soulagés par les remedes des Charlatans : de quelque endroit qu'ils leur viennent, soit qu'ils les ayent tirés de quelque Livre, soit que quelqu'un les leur ait appris, il est à croire qu'il y a des occasions où ces remedes conviennent ; c'est pourquoi les Charlatans contribuent à la guérison des maladies quand il se présente des occasions où leurs remedes sont propres ; alors si le succès est heureux, ce n'est pas qu'ils sçachent les donner à propos, mais c'est qu'ils rencontrent des maladies que leurs remedes peuvent guérir. Ainsi les cures qu'ils font sont plutôt des hazards, que des effets de prudence.

Cependant on releve beaucoup plus les cures que les Charlatans ont faites, que celles qui sont procurées par les bons Medecins, parceque ceux-là employent toutes sortes d'artifices pour rendre leurs cures recommandables, & ceux-ci sont bien éloignés de recourir à de tels moyens pour faire admirer les cures qu'ils font.

Une tromperie fort ordinaire aux Charlatans, est de faire croire aux malades que leurs maladies sont beaucoup plus dangereuses qu'elles ne le sont en effet, ils promettent en même tems de les guérir immanquablement. Le danger où ils disent que sont les malades, & l'assurance qu'ils donnent de leur guérison, déterminent à se servir d'eux. La maladie n'étant pas veritablement telle qu'ils le persuadent, elle se guérit souvent sans peine, soit par la force de la nature, soit même par leurs remedes. De telles cures leur font beaucoup d'honneur, & les mettent en credit; car ceux qui ont été guéris prennent plaisir à penser, & à dire que leurs maladies étoient considerables, & comme on est plus frappé des cures que font les Charlatans, que de celles que

font les Medecins, on les prône avec une vivacité qui engage beaucoup de gens à recourir à eux.

Pour ce qui eſt de la cure des maladies que des Charlatans guériſſent quelquefois, après que les Medecins ont tenté inutilement de le faire, ou les malades étoient à l'extrémité, ou leurs maladies étoient opiniâtres ; comme le peril eſt preſſant dans les maux qui ſont extrémes, ceux qui s'intereſſent à la vie des malades, étant impatiens de voir que malgré les remedes que les Medecins ordonnent, la maladie ne laiſſe pas d'augmenter, ils ont recours aux Charlatans qui ne manquent pas de dire en ces occaſions qu'on les a appellés trop tard, & que ſi on les avoit fait venir plutôt, ils auroient certainement guéri le malade, mais que dans l'état où il ſe trouve, ils ne peuvent répondre de rien. Ayant ainſi prévenu les aſſiſtans, ils donnent leurs remedes ; ſi le malade meurt, ils apportent pour excuſe qu'on les a mandés trop tard ; s'il réchappe, ils ont tout l'honneur de la cure, on ne peut aſſez louer leurs remedes, on en publie partout l'excellence ; il a guéri, dit-on,

le malade qui étoit abandonné des Medecins, quoique d'ordinaire ce ſoit contre la verité; car il eſt très-rare que de bons Medecins abandonnent des malades qui peuvent guérir; mais pour embellir l'hiſtoire & pour relever la cure, on ne fait point de difficulté de dire que les Medecins mêmes n'eſperoient plus rien de la guériſon du malade.

Quand il ſeroit vrai que le malade eût été abandonné des Medecins, il n'étoit pas pour cela abandonné de la nature; car tant qu'on eſt vivant, elle travaille toujours pour rétablir le deſordre qui ſe trouve dans le corps. L'experience ne nous fournit-elle pas tous les jours dans la Medecine & dans la Chirurgie, des exemples de malades guéris par la nature ſeule, lorſqu'on en deſeſperoit? mais les Charlatans étant les derniers qui ayent donné des remedes, ils ont tout l'honneur de la guériſon ſans le meriter; car n'ayant point aſſez de connoiſſance des maladies, c'eſt un pur hazard quand ils ſe ſervent à propos de leurs remedes; & même ſi l'on étoit aſſez éclairé ſur ces choſes, on les blâmeroit

ſouvent avec raiſon dans leurs meilleurs ſuccès, parcequ'ils n'ont pas employé les remedes les plus propres en de ſemblables occaſions ; car quelle que ſoit la réuſſite, c'eſt toujours manquer que de ne pas faire ce qui eſt le plus convenable.

A l'égard des maladies opiniâtres dont les Medecins ont entrepris la cure ſans ſuccès, & que les Charlatans guériſſent quelquefois, ou dont on leur attribue la guériſon, elles ne doivent pas les faire eſtimer davantage, ni perſuader qu'ils ſoient capables de traiter de pareilles maladies. Quand ils y réuſſiſſent, c'eſt quelquefois par une temerité heureuſe, mais qui n'en eſt pas moins condamnable, & pour un bon ſuccès qu'on en remarque, on en voit arriver un grand nombre de deſordres. Dans ces ſortes de maladies, auſſi bien que dans celles où les malades ſont à l'extrémité, on leur fait le plus ſouvent honneur des cures ſans qu'ils y ayent aucune part : les remedes qu'on a donnés auparavant y ont plus contribué en diſpoſant le corps de maniére que la nature a pû vaincre entierement la cauſe du mal, ce qu'elle

n'auroit pas fait, ſi l'on n'avoit point ôté les obſtacles dans le commencement ; à quoi l'on peut ajoûter qu'il y a des maladies qui ont une période tellement déterminée, qu'elles ne ſe guériſſent qu'après un certain tems, quelques remedes qu'on employe : ſi ce tems-là finit, lorſque le malade eſt entre les mains des Charlatans, ils ont tout l'honneur de la cure, quoiqu'ils ne l'ayent pas merité.

Les Charlatans qui prétendent connoître toutes les maladies par les urines, ſe font par-là un nom celebre quand ils ſçavent bien jouer leur rôle. Comme les Medecins demeurent d'accord qu'ils n'ont pas cette connoiſſance, lorſqu'un Charlatan peut perſuader au public qu'il la poſſede, on juge delà qu'il en ſçait plus que les Medecins.

Il y a pluſieurs ruſes dont les Charlatans ſe ſervent pour ſe mettre en réputation de connoître les maladies par l'inſpection des urines. Ils ont quelquefois des gens apoſtés qui feignent de les venir trouver ſur le bruit de leurs belles découvertes par les urines, & ſur le grand ſuccès des remedes qu'ils

ont donnés ou conſeillés. Ces gens-ci s'informent adroitement des accidens de la maladie dont eſt attaquée la perſonne de qui on apporte l'urine, & les ayant appris, ils font tout connoître par des ſignes ou de quelqu'autre maniére au Charlatan, qui enſuite ſçait bien faire valoir ce qu'il ſçait par ce moyen, comme s'il l'avoit découvert par les urines.

Une autre ruſe qui leur réuſſit fort ſouvent, c'eſt de faire beaucoup de queſtions l'une ſur l'autre à ceux qui leur apportent de l'urine des malades, ſans leur donner le tems de réflechir; ils leur diſent enſuite en des termes qui ont quelque emphaſe, une partie de ce qu'ils viennent d'apprendre d'eux. Ce moyen eſt le plus facile, & celui qui leur réuſſit le mieux; ils s'en ſervent auſſi le plus ſouvent, parceque ceux qui les vont conſulter, ne ſont pas ordinairement des perſonnes fort ſenſées, & qu'il eſt par conſequent plus aiſé de dupper.

Quand ils n'ont pas découvert par l'un de ces moyens les accidens de la maladie, ils font des réponſes ambigues & vagues, comme ceux qui di-

ſent la bonne avanture ; de ſorte que pouvant leur donner pluſieurs ſens, on les interprete d'ordinaire favorablement pour le Charlatan, de la ſcience duquel on eſt prévenu.

Ils feignent auſſi de trouver dans l'urine des marques que quelqu'une des parties nobles eſt affectée ; quelquefois ils aſſurent qu'elles ſont toutes en bon état, en quoi il faut les croire ſur leur parole ; car on ne peut pas s'en éclaircir par la vûe tant que la perſonne eſt vivante. Les Medecins auront beau dire qu'il ne ſe trouve dans le malade aucun des ſignes qui marquent le mal que le Charlatan conjecture, on ſe perſuade que la ſeule inſpection de l'urine leur en fournit d'auſſi ſûrs que tous les autres qu'on peut avoir.

Enfin l'urine des malades qu'on apporte à ces Charlatans leur ſert moins à connoître les maladies, que le viſage de ceux qui les conſultent ; car parmi les réponſes vagues qu'ils font, ils entremêlent quelque choſe qu'ils font aſſez entendre ; quelquefois ils le diſent comme en doutant, & ſelon qu'ils jugent par l'air du viſage de ceux à qui ils ont affaire, qu'ils ont bien ou

mal rencontré , ils s'étendent ſur cet endroit , ou paſſent au plus vîte à d'autres accidens où ils puiſſent mieux trouver leur compte. Ils en rapportent un ſi grand nombre, qu'ils tombent à la fin ſur quelqu'un de ceux qui ſe rencontrent dans le malade ; & quand ils ſont parvenus là , ils appuyent principalement là-deſſus ce qu'ils ont à dire, de maniére qu'on ne fait plus guéres d'attention à ce qu'ils ont allegué de faux, & ſur quoi ils ont paſſé légerement. On eſt ſi émerveillé de ce qu'ils diſent de veritable , qu'on ne penſe plus à ce qui a précedé , & l'on eſt confirmé par-là dans la bonne opinion qu'on avoit du Charlatan ; à quoi l'on eſt fort porté par la pente que la plûpart des gens ont à croire ce qui tient de l'extraordinaire & du merveilleux.

Malgré toutes ces ruſes ils ne peuvent pas éviter qu'ils ne ſe trompent ſouvent, & que beaucoup de gens ne reconnoiſſent leur erreur. Mais comme pour jouer ce rôle-là il eſt neceſſaire d'être effronté au dernier point, ils ne ſe démontent pas lorſque quelques perſonnes reconnoiſſent leur tromperie : ceux qui ſont prévenus en leur fa-

veur n'en ſont pas pour cela déſabuſés ; ils alleguent pour les excuſer que les plus habiles Medecins ſe trompent ſouvent aux ſignes des maladies.

C'eſt une choſe ſurprenante qu'étant très-facile de connoître la fourberie des Charlatans, les perſonnes qui ſont en place pour veiller au bien public, ne ſe mettent point en peine de remedier à un ſi grand deſordre : ce n'eſt pas qu'il n'y ait des reglemens là-deſſus que les Puiſſances ſupérieures ont faits, pour arrêter la temerité de ceux qui s'ingerent d'exercer une profeſſion auſſi importante qu'eſt la Medecine, ſans l'avoir appriſe, & ſans avoir paſſé par les épreuves que les Loix exigent. Mais ceux qui par le devoir de leurs charges ſont obligés de maintenir l'ordre dans les Etats, ſe laiſſent entraîner eux-mêmes au torrent de l'opinion publique : delà vient que les Charlatans n'étant point inquietés, & pouvant tromper ſans crainte d'être repris, ils profitent de la ſotiſe du Public, & jouiſſent de tous les avantages qu'on peut retirer de la Medecine, ſans avoir pris les peines neceſſaires pour s'en inſtruire.

Cependant ſi les perſonnes qui ont

l'autorité en main, ſe donnoient la peine d'examiner la choſe, ils pourroient ſe deſabuſer aiſément, & connoiſſant les maux que produit un tel deſordre, ils prendroient ſans doute les meſures convenables pour y remedier. Ils y ſeroient d'autant plus portés, que cet abus eſt non ſeulement préjudiciable aux particuliers, mais encore à l'Etat même qui en ſouffre.

Car les maux que cet abus produit, ſont que beaucoup de perſonnes meurent pour n'être pas ſecourus comme il faut, & qu'il y en a encore un plus grand nombre qui demeurent plus long-tems malades qu'ils ne ſeroient, ou qui après leurs maladies ont le corps tout ruiné par l'application imprudente qu'on a faite des remedes trop actifs; ce qui eſt cauſe qu'ils ſont moins en état de contribuer à l'utilité publique. Cette verité eſt ſi manifeſte que ſi les Magiſtrats vouloient ſe donner la peine de s'en éclaircir, ils ſeroient confus de voir qu'on ait ſouffert ſi patiemment un tel deſordre.

Ils ont aſſez de lumieres pour connoître par eux-mêmes que les Charlatans ſont ſans étude, & que par con-

ſequent ils ne peuvent avoir aſſez lû les Auteurs, pour y apprendre quelque choſe comme il faut. S'ils faiſoient la recherche de leur vie, ils découvriroient que ces gens-là n'ont appris la Medecine ni dans les Ecoles publiques ni d'aucun Medecin en particulier. Par là ils pourroient être perſuadés, que comme on ne voit point qu'aucun de ceux qui s'attachent aux autres Arts, quelque faciles qu'ils ſoient, les apprennent par eux-mêmes & ſans le ſecours des Maîtres; à plus forte raiſon l'on ne doit pas croire qu'un homme puiſſe ſe rendre capable d'exercer la Medecine ſans en avoir été inſtruit, puiſque cet Art eſt le plus étendu & le plus difficile de tous, & que la vie d'un homme eſt trop courte pour s'y rendre auſſi habile qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il le fût, quelque ſecours qu'il reçoive des autres pour s'y perfectionner.

Comme donc il eſt certain que cette ſcience n'eſt point naturelle aux Charlatans non plus qu'aux autres hommes, & qu'ils ne l'ont point appriſe par eux-mêmes, puiſque cela eſt impoſſible; comme d'ailleurs on verroit par les re-

cherches qu'on en pourroit faire qu'ils n'en ont pas été instruits par des personnes qui y fussent habiles, on seroit convaincu qu'ils ne sçavent point la Medecine, & que par consequent ils la font au hazard ; ce qui feroit connoître que c'est un grand abus de souffrir dans les Etats de telles gens qui cherchent à subsister aux dépens de la santé & de la vie des hommes.

Les personnes affectionnées aux Charlatans pourront dire pour leur défense qu'ils ont de bons secrets ; mais ce n'est que sur un petit nombre de succès qu'ils en portent ce jugement, & ces bons effets peuvent être par consequent attribués à la nature aussi bien qu'à ces remedes. Le nom de secret est un leure dont les Charlatans se servent pour tromper les gens credules ; ce grand nombre de secrets tant vantés ne sont rien moins que secrets ; il n'en faudroit point d'autre preuve que le peu qu'on découvre de remedes nouveaux qui soient plus efficaces que ceux qui étoient connus auparavant. Il y en a beaucoup qui d'abord ont fait grand bruit ; mais on a été desabusé de leur efficacité, quand on les a eu bien éprouvés.

Si l'on examinoit les Charlatans ſur leurs prétendus ſecrets, on trouveroit aiſément de quoi les condamner. S'ils avouoient qu'ils les ont appris de quelque autre perſonue, on pourroit ſouvent les convaincre de fauſſeté par les recherches qu'on en feroit; & l'on reconnoîtroit que ce ſont pour l'ordinaire des choſes très-connues, dont ils ne ſçavent pas ſe ſervir comme il faut. S'ils diſoient qu'ils ont fait eux-mêmes la découverte de ces ſecrets, ils ſe rendroient par-là fort coupables; car ils ne peuvent pas l'avoir faite par les ſiſtêmes, ne les ſçachant pas; & quand ils les ſçauroient, il n'y a pas de raiſon de croire qu'ils ayent par-là trouvé leurs prétendus ſecrets, puiſque ceux qui ont inventé les ſiſtêmes, & ceux qui les ont le mieux ſçû, n'ont jamais pû découvrir par cette voye rien d'utile pour la ſanté.

Il faudroit donc neceſſairement qu'ils diſſent, qu'ils ont fait la découverte de leurs ſecrets par l'experience. Or ils n'ont pû connoître à quelles maladies ces remedes étoient propres, qu'après en avoir fait au hazard divers eſſais ſur pluſieurs eſpeces differentes de ma-

ladies, & ſur un grand nombre de malades; ce qui ne ſe ſeroit pû faire ſans cauſer de grands maux, puiſque plus les remedes ſont efficaces, plus ils cauſent de deſordres quand ils ne conviennent pas; & comme les Charlatans prétendent que leurs remedes ont beaucoup de vertu, il ſeroit impoſſible qu'ayant été donnés bien des fois au hazard, ils n'euſſent fait de grands ravages.

D'ailleurs comme la plus grande partie des Charlatans ne ſe vantent pas d'avoir pour un ſeul ſecret, plus ils prétendroient en avoir, plus ils feroient juger qu'ils ont fait de mal, s'ils aſſuroient qu'ils les ont découverts eux-mêmes. Mais à la verité ce n'eſt pas par les eſſais qu'ils font le plus de deſordre, la plûpart ne donnant que des remedes connus & ordinaires; les fautes qu'ils font viennent de ce qu'ils les employent mal à propos; & ſi ces remedes ne ſont pas dans l'uſage commun, c'eſt qu'ils ſont inferieurs en vertu à ceux dont on ſe ſert ordinairement.

La tromperie des Charlatans étant ſi manifeſte, c'eſt avec raiſon que les Puiſſances ſupérieures ont fait des re-

glemens pour chaſſer ces impoſteurs, qui abuſent de la credulité des peuples. En effet le bien public demandant que l'on prenne les meſures neceſſaires pour empêcher la fraude dans toutes ſortes de profeſſions ; il eſt encore plus neceſſaire de réprimer l'audace des gens qui ont aſſez de mauvaiſe foi, pour impoſer au Public en des choſes qui regardent la vie & la ſanté. Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que les Magiſtrats qui font obſerver aſſez regulierement les Ordonnances des Princes touchant les autres profeſſions, negligent de mettre en execution celles qui regardent l'exercice de la Medecine, & ſouffrent volontiers que tant de Charlatans abuſent le Public par de prétendus ſecrets.

Ce n'eſt pas que les Loix qu'on a faites contre eux, ſoient ſi rigoureuſes, que les Magiſtrats ſoient par-là engagés à uſer de clemence à leur égard ; car on peut dire que les peines portées par les Loix contre les Charlatans, ſont très-inferieures aux maux qu'ils cauſent. S'il y a de la juſtice à punir auſſi ſeverement qu'on fait ceux qui trompent le Public ſur la Monnoye, que ne

doit-on pas faire à l'égard de ceux qui abusent de sa credulité en ce qui concerne la vie & la santé ; car la tromperie sur cet article est bien plus préjudiciable, soit à l'Etat, soit aux Particuliers, que toutes celles qu'on peut faire sur la Monnoye.

Il y a de l'erreur à croire qu'il se trouve des Charlatans qui sont dans la bonne foi, & que s'ils trompent les autres ils sont trompés les premiers, étant persuadés que leurs remedes sont aussi efficaces qu'ils les disent ; car personne ne peut ignorer que ce n'est pas assez d'avoir de bons remedes, il faut les sçavoir bien appliquer ; & si l'envie de gagner les aveugle assez pour les empêcher de faire attention à cette verité, ils n'en sont pas moins coupables d'exercer une profession aussi importante qu'est la Medecine sans l'avoir apprise.

Pour ce qui est des Charlatans qui se vantent de connoître les maladies par l'inspection des urines, il n'y a aucun moyen de les excuser ; car on ne peut pas douter qu'ils ne trompent de dessein formé, & qu'ils ne soient eux-mêmes convaincus de leur ignorance

en ce point : ce qui les rend encore plus condamnables, parcequ'ils doivent ſçavoir qu'en ordonnant les remedes comme ils font au hazard, il eſt impoſſible qu'ils ne cauſent beaucoup de maux.

Il eſt fort aiſé de les convaincre d'impoſture en rempliſſant deux bouteilles de l'urine qu'un malade aura rendu en une fois, & les faiſant porter à un de ces Charlatans par deux perſonnes differentes, on verra qu'il ne leur fera pas la même réponſe. Mais pour s'aſſurer encore davantage de leur ignorance, il n'y a qu'à préſenter à ces Charlatans de l'urine de pluſieurs malades attaqués de maladies dont l'eſpece eſt connue de tout le monde, par exemple, de la dyſenterie, de la petite verole, de la pleureſie, de quelque hemorragie, & d'autres ſemblables, ils feront bien des réponſes vagues ; mais s'ils ſe veulent hazarder à nommer l'eſpece, on reconnoîtra qu'ils s'y tromperont toujours. La raiſon de cela eſt que l'experience fait voir, que dans des maladies très-differentes les urines ſont ſouvent tout-à-fait ſemblables, & qu'il

n'eſt pas moins ordinaire que dans la même eſpece de maladie, l'urine eſt non ſeulement differente en differens ſujets, mais encore que l'urine qu'un malade rend le ſoir n'eſt pas ſemblable à celle du matin.

Etant par-là convaincu de l'ignorance & de la fourberie de ces prétendus connoiſſeurs d'urine, on pourra juger combien il en arrive d'accidens; puiſqu'il ſuffit d'avoir du bon ſens pour être perſuadé que ne voyant point les malades, & ne pouvant pas ſçavoir par l'urine quelle eſt l'eſpece de leur maladie, ils ordonnent les remedes au hazard, & qu'ainſi il en doit neceſſairement arriver beaucoup de maux. Mais quoiqu'on puiſſe aiſément découvrir leur impoſture, & même celle de tous les Charlatans, neanmoins ceux qui ont l'autorité en main demeurent tranquiles là-deſſus, comme ſi cela ne cauſoit aucun dommage; s'ils y penſoient bien, ils reconnoîtroient que c'eſt un deſordre affreux, dont ils ne peuvent ſe diſculper en aucune façon.

La prévention que quelques-uns d'entr'eux peuvent avoir conçue en faveur des Charlatans, ne les rend pas

excusables, parceque s'ils sont persuadés que ces gens-là ont des remedes si excellens, ils doivent prendre les moyens convenables pour les engager à rendre ces remedes publics, & particulierement à découvrir par quels signes on peut connoître toutes les maladies en voyant seulement les urines, parceque les Medecins demeurent d'accord qu'ils n'ont pas cette connoissance, & qu'il seroit d'une très-grande utilité qu'on eût fait une telle découverte. Mais auparavant on seroit obligé d'entrer là-dessus dans une discussion qui feroit connoître toute la fourberie.

Les Magistrats se mettent si peu en peine de ce qui regarde la Medecine, que ceux même qui sont le plus persuadés de la tromperie des Charlatans, ne se donnent aucun soin pour y remedier ; ils se contentent de dire que c'est tant pis pour ceux qui sont assez duppes pour avoir recours à eux, & qu'ils meritent bien ce qui leur arrive. S'ils ne sont pas touchés des maux des Particuliers, ils sont obligés par le devoir de leurs charges, de ne pas souffrir ce qui est préjudiciable à l'Etat. Or il est certain qu'en donnant des re-

medes au hazard, comme font les Charlatans, il ne peut pas manquer qu'il n'arrive ſouvent que les maladies en deviennent non ſeulement plus longues & plus violentes, mais encore mortelles; les Magiſtrats ſont donc par cette raiſon reſponſables à l'Etat de la mort d'un grand nombre de perſonnes.

Quoiqu'il ne ſoit pas poſſible de faire une comparaiſon exacte des malades qui meurent entre les mains des Medecins & entre celles des Charlatans, à proportion de la quantité des malades que les uns & les autres traitent, on peut neanmoins dire en general que d'ordinaire entre les mains des bons Medecins il meurt au plus dix perſonnes, ſur cent malades dont ils entreprennent la cure. Quand il n'en mourroit que deux de plus ſur un pareil nombre de gens qui ont recours aux Charlatans, il s'en ſuivroit delà que la ſixiéme partie des malades qui meurent entre les mains de ceux-ci, réchapperoit entre les mains des bons Medecins. C'eſt pourquoi y ayant un très-grand nombre de perſonnes qui ont recours aux Charlatans, c'eſt-à-dire

à-dire à ceux qui exercent la Medecine ſans l'avoir appriſe, on peut dire avec verité qu'il meurt beaucoup de gens par leur ignorance, leſquels ne mourroient pas, s'ils étoient traités par de bons Medecins, & que même il en perit incomparablement plus par-là, que par les aſſaſſinats qui ſe commettent.

C'eſt donc un des plus grands deſordres qu'il y ait dans les Etats, que l'indulgence qu'on a pour ces impoſteurs publics. Ainſi l'on eſpere que les Magiſtrats feront ſur ce ſujet toutes les réflexions que ſemble exiger le devoir de leurs Charges, & qu'ils ne manqueront pas de prendre les meſures neceſſaires pour remedier aux ſuites fâcheuſes d'un pareil abus.

En effet comme il ne tient qu'à eux de réprimer l'audace des Charlatans, & que d'ailleurs ils n'ignorent point qu'ils ſont reſponſables de tous les maux qu'ils peuvent empêcher, voudroient-ils par une tolerance mal entendue, ſe rendre en quelque ſorte coupables de la mort de tant de gens qui periſſent par l'ignorance de ces Charlatans, & qui guériroient entre les mains des veritables Medecins.

CHAPITRE V.

De ceux qui ſans faire profeſſion de la Medecine, s'ingerent de donner aux malades des conſeils pour leur guériſon.

UN Plaiſant diſoit un jour à un Prince, que dans ſon Etat il n'y avoit point de profeſſion plus ſuivie que celle de la Medecine ; la raiſon qu'il en apporta c'eſt que tout le monde s'y érigeoit en Medecin auprés des malades. Je ne ſçai ſi cela eſt auſſi commun parmi les autres Nations ; mais en France & ſur-tout à Paris, c'eſt un uſage preſque generalement établi : il n'y a guéres de gens ſi peu ſpirituels & ſi peu éclairés qu'ils ſoient, qui ne ſe mêlent de dire leur avis ſur les maladies ; ils décident ſur l'eſpece, ils y propoſent des remedes, ils cenſurent le ſentiment des Medecins quelque habiles qu'ils ſoient.

Il eſt plus facile de montrer que cette indiſcretion eſt tout-à-fait oppoſée au bon ſens, que de porter ceux qui

ont ce defaut à s'en corriger. Les Medecins ont beau faire voir les inconveniens qui en arrivent, si l'on se rend dans le moment à leurs raisons, on reprend bien-tôt cette dangereuse habitude, y étant entraîné par la force de l'exemple, & par la présomption naturelle aux hommes. On est porté à décider sur tout, parcequ'on présume beaucoup de ses lumieres, & l'on se laisse d'autant plus aisément aller à ce penchant, dans ce qui regarde la Medecine, que l'on voit que la plûpart des autres se conduisent de la même façon.

C'est un mal qui se communique comme par contagion; on remarque que beaucoup de gens qui ne se sont point appliqués à l'étude de la Medecine, & qui ne l'ont point exercée, donnent des conseils aux malades, & blâment ou approuvent ce que font les Medecins; on est engagé par la bonne opinion qu'on a de soi, à se croire aussi capable qu'eux, de faire la même chose; & comme si l'on pouvoit penser qu'il y eût de la raison à se conduire ainsi, on ne fait point de difficulté de suivre leur exemple. Il seroit plus rai-

ſonnable de juger que ceux qui donnent ſi temerairement leurs avis, étant fort éloignés d'avoir les lumieres neceſſaires, ſont très-incapables de donner de bons conſeils là-deſſus ; & comme on n'y eſt pas plus éclairé qu'eux, il faudroit en conclure qu'on ne doit pas ſe mêler ſi indiſcretement de choſes d'une telle importance.

Si l'on y faiſoit bien réflexion, on reconnoîtroit ſans peine que rien n'eſt plus oppoſé au bon ſens, que de s'ingerer de donner des avis aux malades, ſans avoir d'autres lumieres que celles qu'on a communément ; mais comme c'eſt un uſage preſque generalement reçu, il n'en faut pas davantage à une infinité de gens pour juger qu'on le peut ſuivre. Les opinions publiques quelque erronées qu'elles ſoient, font des impreſſions ſi vives ſur la plûpart des eſprits, qu'elles prévalent ſouvent à celles que font des verités très-évidentes. On penſe ordinairement comme on voit que les autres penſent, ſans examiner ſi cela eſt vrai ou faux ; on approuve non pas ce qui merite de l'être, mais ce qui eſt communément approuvé, & l'on blâme bien plutôt ce qui eſt

blâmé des autres, que ce qui eſt en effet blâmable.

C'eſt pourquoi l'exemple de la grande quantité de perſonnes, qui prononcent hardiment ſur ce qui regarde la conſervation de la ſanté & la guériſon des maladies, ayant fait de ſi fortes impreſſions ſur les eſprits, il ſemble qu'on ne doive guéres eſperer de deſabuſer ceux qui ſont dans une erreur ſi dangereuſe; quelque évidentes que ſoient les raiſons qu'on peut apporter pour leur faire connoître leur égarement. C'eſt un uſage qui s'accorde trop bien avec la préſomption naturelle aux hommes, qui les porte à juger temerairement de tout; il leur eſt plus aiſé de ſe laiſſer aller à un tel penchant qui les flatte, que d'approfondir des raiſonnemens qui les fatiguent, & qui ſont opposés à leurs préventions.

On doit d'autant moins eſperer de les faire revenir de cet égarement, qu'ils y ſont ſouvent retenus par la vûe de quelque heureuſe ſuite qu'ont eu les avis qu'ils ont donnés. Comme on eſt fort porté à attribuer les bons ſuccès à ce qu'on a fait, ils ne doutent point que ce ne ſoit à leurs conſeils qu'on eſt

redevable de ce qui eſt arrivé d'avantageux, & ils ſont par-là tellement confirmés dans la bonne opinion qu'ils ont de leur capacité, que les mauvais ſuccès ne peuvent plus les en deſabuſer; parceque la prévention les empêchant de reconnoître les deſordres qu'ils produiſent, ils ſentent de l'éloignement à attribuer aux avis qu'ils ont donnés, les mauvais effets qui arrivent enſuite, ayant vû que les remedes qu'ils ont conſeillés, ont réuſſi en des occaſions qui leur paroiſſoient ſemblables; l'amour propre les engage encore dans leur erreur, en les portant à ſe diſculper des mauvais évenemens, & à les rejetter ſur autrui, s'il eſt poſſible.

Neanmoins comme l'uſage où l'on eſt de dire ſi temerairement ſon avis ſur cette matiére, n'eſt pas moins préjudiciable à la ſanté & à la vie des hommes, qu'il eſt commun; il m'a paru qu'il falloit tâcher avec d'autant plus de ſoin d'en faire connoître l'abus, qu'il eſt difficile de détromper le Public ſur ce ſujet; la temerité que chacun a dans ces occaſions étant autoriſée par la coutume, ſoutenue par la bonne opinion que chacun a de ſes lu-

mieres, & quelquefois confirmée par d'heureux évenemens.

Perſonne ne peut douter qu'il n'y ait une imprudence extréme à donner des conſeils aux malades touchant leur guériſon, ſans avoir les connoiſſances neceſſaires ; ainſi pour prouver que ceux qui ſans être Medecins, diſent leur avis avec tant de confiance ſur ce qui regarde la ſanté, ſont des gens imprudens & qu'on ne doit pas écouter, il ſuffit de faire voir qu'ils n'ont pas le ſçavoir qu'il faut, & qu'ils en décident au hazard, ignorant ce qui eſt propre tant pour la conſervation de la ſanté, que pour la guériſon des maladies ; parcequ'on ne peut pas avoir ces connoiſſances, ſans avoir employé un tems conſiderable à l'étude de la Medecine, & ſans l'avoir exercée.

On pourra juger delà qu'il faut être Medecin, c'eſt-à-dire, avoir les connoiſſances qui font le Medecin, pour entreprendre de donner des avis ſur la ſanté en des occaſions importantes, & que ſans cela c'eſt manquer de bon ſens, ou du moins ne pas faire uſage de ſa raiſon, que de ſe croire capable de donner des conſeils ſur une choſe d'une

ſi grande conſequence, comme il arrive à la plûpart des gens de le faire. L'illuſion de ceux qui s'ingerent de dire ſi temerairement leur avis ſur ce qui regarde la ſanté eſt telle, qu'il me paroît qu'on la peut démontrer auſſi évidemment que les verités geometriques.

Il eſt certain que la nature travaille toujours à maintenir le corps en bon état, que quand il y eſt arrivé du deſordre elle tâche de le reparer, & que ſouvent elle y réuſſit toute ſeule ; il s'enſuit que lorſqu'on donne des avis pour la conſervation de la ſanté, ou pour la guériſon des maladies, il faut avoir lieu de juger que les perſonnes à qui on donne ces conſeils, parviendront plus ſûrement à ce but en les ſuivant, que ſi elles s'abandonnoient à la nature ſeule. Ainſi pour preſcrire un regime de vivre, il faut avoir lieu de croire qu'en l'obſervant on jouira d'une plus parfaite ſanté que ſi l'on ne l'obſervoit pas. De même quand il s'agit de propoſer des remedes pour la guériſon des maladies, il faut avoir de bonnes raiſons pour juger qu'en uſant de ces remedes, le malade guérira plus ſûre-

ment ou plus promtement, que ſi on l'abandonnoit à la nature ſeule.

Ce n'eſt pas aſſez pour donner des conſeils qui regardent la guériſon des maladies, de pouvoir croire raiſonnablement qu'il ſoit plus utile de les ſuivre, que d'abandonner entierement le malade à la nature ; il faut encore ſçavoir que c'eſt ce qu'on a pû découvrir de meilleur dans l'occaſion dont il s'agit ; parceque ſi l'on a trouvé quelque choſe de plus ſalutaire, il eſt indubitable qu'il faut le préferer à ce qui l'eſt moins, & par conſequent c'eſt un mauvais conſeil que celui d'une perſonne qui propoſe un remede, qui à la verité eſt utile pour la guériſon d'une maladie, mais qui l'eſt moins qu'une autre dont on a découvert la convenance pour l'occaſion préſente.

On ne doit pas pourtant exiger que ceux qui donnent des conſeils par rapport à la ſanté, propoſent des moyens infaillibles pour la conſerver quand on en jouit, & pour la rétablir quand elle eſt perdue. Il eſt plus permis de ſouhaiter que d'eſperer qu'on y puiſſe jamais parvenir. Tout ce que l'on peut demander dans ces occaſions, c'eſt qu'ils

ſçachent ce qu'on a découvert de plus propre pour maintenir le corps dans un libre exercice de ſes fonctions, & pour rétablir le deſordre qui s'y trouve quand il y en eſt arrivé.

C'eſt pourquoi on doit poſer pour principe, que lorſqu'on donne des avis aux malades par rapport à leur guériſon, il faut avoir lieu de juger, que ce qu'on leur propoſe, eſt un des meilleurs moyens qui ayent été découverts juſqu'alors pour la cure de leurs maladies. Ainſi pour montrer que ceux qui ſans être Medecins s'ingerent de donner des conſeils aux malades, agiſſent contre le bon ſens, il ſuffit de faire voir qu'ils n'ont aucune raiſon de penſer que ce qu'ils conſeillent, ſoit une des choſes les plus ſalutaires qui ayent été trouvées pour les occaſions où ils les propoſent.

Il eſt conſtant que les hommes n'ont pas reçu en naiſſant la connoiſſance de la nature & des proprietés des corps, comme on croit que Dieu l'a donnée à notre premier Pere ; il faut donc neceſſairement ou qu'ils découvrent eux-mêmes ce qu'il y a dans la nature qui eſt convenable pour leur ſanté, ou

qu'ils l'apprennent des autres, ſoit que ceux - ci en ayent fait la découverte, ſoit qu'ils l'ayent ſçû d'ailleurs. Les perſonnes qui donnent des conſeils pour la cure des maladies, devant ſçavoir que ce qu'elles propoſent y eſt plus utile que tout ce que l'on connoît de propre pour cet effet, ne peuvent donc l'avoir appris que par l'un de ces deux moyens. Or il eſt certain que ceux qui ne ſe ſont point appliqués particulierement à la Medecine, n'ont point acquis par aucune de ces deux voyes, les connoiſſances qu'ils prétendent avoir : c'eſt donc à eux une imprudence extréme de vouloir donner des avis pour le rétabliſſement de la ſanté, puiſqu'ils n'ont aucune raiſon de croire que ce qu'ils propoſent y ſoit le plus convenable.

L'utilité de ce que l'on conſeille pour la guériſon des maladies devant être reconnue par l'experience, c'eſt-à-dire par un grand nombre d'obſervations, il n'eſt pas poſſible que les perſonnes qui n'exercent point la Medecine, rencontrent un aſſez grand nombre de cas ſemblables, pour comparer ce que fait la nature ſeule dans ces

occaſions, avec ce qu'elle fait étant aidée d'un certain remede, afin de juger s'il eſt utile de s'en ſervir, & pour comparer le ſuccès de ce remede avec le ſuccès des autres qui ſont propres à la même maladie, afin de pouvoir connoître s'il leur eſt préferable ; car il eſt aiſé de ſe tromper quand on n'en juge que ſur un petit nombre d'obſervations ; & la varieté des cas eſt ſi grande, qu'un Medecin quelque employé qu'il ſoit, a de la peine à en trouver beaucoup de ſemblables, même dans les eſpeces de maladies les plus ordinaires : ce ſeroit donc contre la verité que ces donneurs de conſeils, voudroient faire croire qu'ils ont reconnu par leur propre experience, que le remede qu'ils propoſent eſt préferable aux autres.

Il n'y a pas plus de raiſon de penſer qu'ils ayent appris de quelqu'un ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir pour le traitement des maladies ; car c'eſt peu d'avoir la connoiſſance d'un remede, quelque bon qu'il ſoit ; comme les reſſemblances impoſent, il eſt neceſſaire de bien ſçavoir les ſignes qui caractériſent les maladies, afin de ne ſe point

tromper dans l'eſpece ; il faut être inſtruit de la maniére de ſe ſervir des remedes, & pouvoir diſtinguer les circonſtances où ils conviennent, d'avec celles où ils pourroient être préjudiciables. Que ſert-il de ſçavoir que le tartre émetique fait vomir, que l'opium fait dormir & appaiſe les douleurs, que la ſaignée eſt utile dans les pleureſies, ſi l'on ne ſçait pas employer ces remedes à propos. C'eſt à quoi on ne peut parvenir, comme je l'ai montré, que par une longue étude de la Medecine, & en recevant les inſtructions des habiles Maîtres en cet Art.

Ceux qui ne ſe ſont point addonnés particulierement à l'apprendre, ne peuvent donc pas être capables de faire une juſte application des remedes, & quand ils réuſſiſſent dans la guériſon des maladies, on doit regarder leurs ſuccès ou comme des hazards, ou comme des effets de la nature qui a guéri la maladie, ſans que les remedes y ayent contribué en rien.

Pour en être encore plus perſuadé, il faut conſiderer ſur quels fondemens ſont établies les connoiſſances que prétendent avoir ceux qui ſans être Me-

decins, ſe mêlent de donner des conſeils aux malades. Le plus ſouvent ils n'ont pas d'autre aſſurance de l'utilité de ce qu'ils conſeillent, que de l'avoir oui dire, & cela d'ordinaire à des perſonnes qui n'en ſçavent pas plus qu'eux. Il y en a pluſieurs qui font un recueil de recettes qu'ils prennent de tous ceux qui veulent leur en donner; ils croyent pouvoir les conſeiller quand ils s'imaginent qu'elles conviennent. Quelques-uns ſe perſuadent avoir aſſez de raiſon de propoſer un remede comme étant éprouvé, parcequ'ils ont vû que quelques malades ont guéri après en avoir uſé; ils ne penſent pas qu'il faille ſe mettre en peine de ſçavoir dans quels tems de la maladie il faut le donner, ni à quels temperamens, ni dans quelles circonſtances il convient.

C'eſt ce qu'il eſt aiſé de remarquer dans tous les conſeils que ces gens-là donnent pour la guériſon des maladies; par exemple, pour la petite verole : la plûpart du monde eſt perſuadé que rien n'eſt plus ſalutaire pour cette maladie que les cordiaux ; ils entendent ceux qui ſont chauds, car ils n'en connoiſ-

ſent point d'autres ; ils croyent qu'il ne faut jamais manquer d'en donner. Ont-ils obſervé que ces remedes ſoulagent dans cette maladie plus ſouvent que ne font les autres ? nullement ; car s'ils avoient conſulté l'experience, ils auroient vû que le contraire arrive, quand on donne ces remedes indifferemment dans toutes ſortes de circonſtances. Mais c'eſt aſſez pour eux de l'avoir oui dire, ou d'avoir vû quelques malades qui ayent été guéris après en avoir uſé, pour ſoutenir que les cordiaux ſont generalement bons dans la petite verole.

Il eſt vrai qu'il y a des cas où ces remedes ſont utiles & même neceſſaires ; mais il y a beaucoup plus d'occaſions où ils cauſent de grands deſordres. On dit qu'il faut de la chaleur pour pouſſer au dehors l'humeur qui fait cette maladie, cela eſt vrai en quelque façon ; mais cette chaleur doit être moderée, comme il eſt aiſé de s'en convaincre, ſi l'on fait attention à ce qu'on voit ſouvent arriver, qui eſt que les puſtules qui ne ſortoient pas bien tant que la fiévre & par conſequent la chaleur a été grande, paroiſſent auſſi-tôt que la

chaleur & la fiévre ont été diminués par la ſaignée ou par d'autres remedes convenables.

Si au lieu de temperer la grande chaleur on ſe ſervoit alors de cordiaux chauds, en augmentant la fiévre & la chaleur, on augmenteroit les autres accidens, ou même l'on en feroit venir de nouveaux, de maniére que la maladie en deviendroit plus violente & plus dangereuſe.

Quand il arrive que les puſtules ont de la peine à ſortir ou à venir en maturité, & qu'on s'apperçoit qu'il y a peu de chaleur, ou même lorſqu'il ſurvient de certains accidens qui marquent un danger preſſant, il faut avoir recours aux cordiaux chauds; mais il eſt bien plus ordinaire que la chaleur excede, qu'il n'arrive qu'elle ſoit trop foïble, & par conſequent il eſt plus rare de trouver des occaſions où les cordiaux chauds ſont utiles, que d'en rencontrer où ils ſont dangereux. Ainſi en conſeillant toujours des cordiaux chauds pour la petite verole, comme font la plûpart, on donne des avis bien plus ſouvent funeſtes que ſalutaires.

On

On tombe en des fautes ſemblables dans les conſeils qu'on donne communément pour la guériſon des autres maladies. Dès qu'on les a nommées, il n'en faut pas davantage à beaucoup de gens pour dire quel remede y convient; quoique le tems de la maladie, les ſymptomes qui l'accompagnent, le temperament du malade, demandent ſouvent de la variation dans la cure, tout cela ne les retient nullement; ils ne croyent pas y devoir faire aucune attention; & il y en a qui ne ſe mettent pas même en peine de connoître l'eſpece de la maladie; dès qu'on leur en a dit quelque accident, ils propoſent d'abord de quelle maniére on y doit remedier; s'il y a de l'inſomnie, il y faut, diſent-ils, tel remede: s'il y a une toux, tel ſirop y eſt propre, telle tiſane y eſt excellente.

Ceux qui ont éprouvé ſur eux-mêmes un bon effet de quelque remede, en ſont d'ordinaire fort entêtés, principalement s'ils ont uſé auparavant de pluſieurs autres remedes ſans ſuccès. L'utilité qu'ils en ont reçûe, ayant fait une forte impreſſion ſur leur eſprit, ils n'examinent pas les effets que les au-

tres remedes font sur les autres personnes dans la même maladie. Comme leur guérison les touche plus que celle de tous les autres hommes, ils sont plus portés pour ce qui les a guéris que pour ce qui a soulagé les autres. C'est pourquoi ils ne manquent pas de conseiller leur remede, pour peu qu'ils puissent s'imaginer qu'il convienne.

Quand on sçait qu'un remede a réussi dans une personne de distinction, on est aussi par-là fort porté à le conseiller; l'on y a encore plus de confiance si c'est un Prince; comme si ces considerations étoient des preuves de la bonté d'un remede.

Il est manifeste que le seul motif qui doit engager à préferer un remede à tous les autres, c'est lorsqu'on a lieu de juger qu'il réussit le plus souvent dans l'occasion présente. Or soit qu'on ait éprouvé en soi-même le succès d'un remede, soit qu'on l'ait remarqué dans une personne de grande distinction, il est évident qu'on ne doit pas conclure de-là qu'il réussisse le plus souvent dans le même cas; c'est donc contre la raison qu'on se laisse aller à préferer ce re-

mede à tous les autres par ces conſiderations.

Pour juger qu'un remede convient dans une occaſion, il ne ſuffit pas de connoître qu'il eſt propre ſoit pour l'eſpece de la maladie, ſoit pour les ſymptomes qui l'accompagnent ; il faut encore ſçavoir qu'il n'y a pas de circonſtance qui doive en faire rejetter l'uſage.

C'eſt en quoi ſe trompent la plûpart de ceux qui diſent ſi temerairement leurs avis ſur les moyens de guérir les maladies ; ils ne s'attachent ſouvent qu'au genre de la maladie, ſans en examiner l'eſpece, ou ils ne regardent que l'eſpece, ſans ſonger aux accidens qui s'y trouvent joints ; ſouvent ils ne conſiderent qu'une circonſtance qui les frappe, & ne penſent pas au reſte ; quoiqu'il faille neceſſairement faire attention à tout, afin de pouvoir remarquer ce qui détourne d'uſer de certaines choſes, auſſi-bien que ce qui porte à s'en ſervir.

On ſçait, par exemple, qu'un malade avoit coutume dans ſa ſanté de boire beaucoup de vin, la plûpart des gens ſont par-là engagés à ſoutenir qu'on ne le lui doit pas ôter tout tout-à-fait

dans une maladie. Quand on ne considere que l'habitude qu'il avoit de boire du vin pendant sa santé, on se laisse aller aisément à cet avis ; mais si l'on a égard à la maladie ou aux accidens qui l'accompagnent, il est souvent de la prudence de lui interdire tout-à-fait le vin ; & la coutume que le malade avoit d'en boire, ne doit pas plus porter à lui en donner, que l'habitude où l'on est de manger du pain & de la viande dans sa santé , n'engage à en user quand on est attaqué d'une maladie où ces alimens ne conviennent pas.

Si dans une maladie on remarque quelque circonstance qui détourne de faire un remede, on ne fait point d'attention aux raisons qui portent à s'en servir ; par exemple , on propose de saigner du pied une femme grosse, son état y étant un obstacle , il se trouvera des personnes qui s'y opposeront ; mais c'est à tort , si la maladie que cette femme a , lui fait courir plus de risque qu'on n'en doit craindre de la saignée du pied, & si ce remede est le meilleur moyen de la soulager ; car en ce cas on ne doit pas faire de difficulté d'y avoir recours.

La plûpart des gens tombent dans une pareille erreur au ſujet des remedes qu'ils conſeillent. Lorſqu'ils croyent en ſçavoir de convenables à ce qu'il y a dans une maladie qui attire principalement leur attention, ils les propoſent hardiment, ſans ſe mettre en peine s'il n'y a point de circonſtance qui doive empêcher qu'on ne s'en ſerve. C'eſt ce qu'on fait tous les jours à l'égard de ceux qui ont la colique ; on les porte à uſer de remedes ſpiritueux, qui à la verité conviennent à de certaines coliques, mais ſi c'en eſt une bilieuſe, ce qui eſt ſpiritueux augmente d'ordinaire le mal.

On voit auſſi beaucoup de gens qui ayant oui dire qu'une tiſane pectorale dans laquelle on fait entrer le miel, eſt bonne pour le rhume, conſeillent l'uſage de cette tiſane à tous ceux qui ont la toux ; neanmoins quoiqu'il y ait des cas où elle eſt convenable, il s'en rencontre ſouvent d'autres où elle eſt contraire, comme quand il y a de la fiévre, ou que la toux eſt ſéche & que la matiére eſt fluide & acre, ce qui arrive d'ordinaire au commencement des rhumes ; le miel eſt utile lorſque la ma-

tiére est si épaisse, qu'on a de la peine à cracher.

D'autres conseillent pour toutes sortes de rhumes d'user du pavot. Ce conseil n'est pas moins dangereux ; car si l'humeur est épaisse, ce remede est ordinairement contraire, parcequ'il rend alors le crachement plus difficile.

Ce n'est pas une excuse legitime pour ceux qui conseillent si imprudemment des remedes, que de dire qu'ils ont cru bien faire ; on est toujours très-condamnable d'en prescrire sans avoir les connoissances necessaires, parcequ'il est certain qu'il vaut mieux abandonner un malade à la nature, que de lui faire user de choses qu'on n'a pas lieu de croire propres pour le soulager ; & la raison ne permet pas de juger qu'un remede soit bon pour une occasion, lorsqu'on ne sçait pas si les circonstances qui s'y trouvent ne le rendent point pernicieux, quand même on seroit sûr que c'est le meilleur pour cette espece de maladie ; combien est-il plus opposé au bon sens de juger qu'un remede est utile, lorsqu'on ne connoît ni l'espece de la maladie, ni les circonstan-

ces qui doivent déterminer au choix du remede ?

La confiance déraiſonnable qu'une infinité de gens ont en leurs fauſſes lumieres ſur ce qui regarde la ſanté, va juſqu'à s'oppoſer aux plus habiles Medecins touchant ce qu'ils ordonnent pour la cure des maladies ; & cette coutume eſt tellement établie, qu'on ne s'apperçoit pas de l'extravagance qu'il y a, quelque manifeſte qu'elle ſoit ; car pour deſaprouver l'avis d'un Medecin, il faut neceſſairement ſçavoir quelque choſe de meilleur pour la guériſon du malade, que le remede ordonné par le Medecin ; & il n'y a qu'une préſomption aveugle qui puiſſe inſpirer à ces gens-là une telle opinion d'eux-mêmes.

Car ſur quel fondement pourroient-ils avoir une telle croyance ? veulent-ils qu'on penſe que l'Auteur de la nature leur en a donné la connoiſſance en naiſſant, quoiqu'il en ait privé les autres hommes ? ils auroient de la peine à le perſuader. Eſt-ce par le ſecours des ſiſtêmes qu'ils prétendent avoir appris la nature des maladies & des remedes qui y ſont convenables ? J'ai

prouvé que les ſiſtêmes bien loin d'être utiles pour découvrir ce qui convient dans les maladies, ſont mêmes pernicieux, & jettent dans des égaremens funeſtes aux malades ; mais quand cela ne ſeroit pas, ceux qui s'oppoſent aux avis des plus habiles Medecins, prétendent-ils mieux ſçavoir qu'eux les ſiſtêmes de Medecine. Si ces ſiſtêmes fourniſſoient des lumieres aſſez aſſurées pour s'y regler, il n'y auroit que les Medecins qui fuſſent capables de s'en ſervir ; car ce que les autres croyent en ſçavoir eſt ſi peu de choſe, qu'ils ne pourroient pas raiſonnablement y faire aucun fond.

L'experience n'eſt pas auſſi un moyen par lequel ceux qui ont coutume de cenſurer les avis des Medecins, ayent pû acquerir une connoiſſance ſi aſſurée de ce qu'il y a de plus convenable pour la guériſon des maladies, comme je viens de le faire voir. On ne ſçait les choſes qui conſiſtent en faits, qu'en les ayant vûes ſoi-même, ou les ayant appriſes des autres qui les ſçavent. Or ce qu'on connoît de bon touchant la Medecine dépendant des faits, c'eſt en vain qu'on ſe flatte de mieux ſçavoir

qu'un

qu'un habile Medecin, ce qui eſt le plus convenable dans quelque occaſion que ce ſoit, lorſqu'on n'a ni étudié ni exercé la Medecine; car comme la connoiſſance de ce qui eſt utile pour la guériſon des maladies, doit être tirée des obſervations qu'on a faites ſoi-même, ou de celles qu'on ſçait que les autres ont faites, pour acquerir cette connoiſſance, il faut, ainſi que je l'ai montré, joindre l'étude, l'inſtruction, & l'uſage; ce qui ne ſe trouve que dans ceux qui ſe ſont particuliérement appliqués à la Medecine.

Les Medecins ne rencontrent jamais plus d'oppoſition que quand ils ordonnent la ſaignée, & qu'ils empêchent les malades de manger. La raiſon qui porte à cela, c'eſt que les malades en ſont fort affoiblis, & que l'on s'effraye beaucoup de leur foibleſſe; mais, comme je l'ai déja dit, la foibleſſe qui eſt à craindre n'eſt pas celle qui empêche de mouvoir les membres avec vigueur, mais celle qui intereſſe les principales fonctions, & ſur-tout celle qui a gagné le cœur, en ſorte que la circulation du ſang ſe faſſe avec peu de vigueur & de juſteſſe. Mais dans les oc-

caſions où la ſaignée convient pour rétablir la circulation du ſang qui eſt dérangée, il n'eſt pas raiſonnable de s'y oppoſer, quoiqu'elle diminue la force qui ſert à mouvoir les membres.

L'inquiétude que donne la foibleſſe des malades, porte auſſi à s'oppoſer aux Medecins qui leur défendent de manger; mais quand ils les en empêchent, c'eſt qu'il y a lieu de croire que les malades ne ſont pas en état de digerer des alimens ſolides, & que s'ils en uſoient leur maladie en augmenteroit la digeſtion ne ſe faiſant pas, & les forces ſeroient par-là diminuées au lieu de ſe rétablir; car ce n'eſt pas aſſez de manger pour être nourri & fortifié, il faut encore que la digeſtion ſe faſſe de maniere, qu'il en reſulte un chile propre à entretenir les fonctions; & l'experience montre que les malades qui prennent trop d'alimens auſſi-tôt après leur guériſon, ſont ſujets aux rechutes, & que quand ils mangent mal à propos avant que d'être guéris, leur maladie dure plus long-tems, & cede plus difficilement aux remedes: cela arrive ſi ſouvent qu'on ne peut pas en

douter quand on a exercé la Medecine; & ce qui doit persuader de la verité de cette regle, c'est qu'il n'y en a point dont les Medecins conviennent plus generalement, quoiqu'ils soient souvent opposés les uns aux autres sur le reste. C'est donc donner un mauvais conseil aux malades, que de les solliciter à prendre des alimens qu'ils ne peuvent digerer.

La principale vûe que l'on doit avoir dans le traitement d'une maladie, est de guérir le malade le plus sûrement & le plus promtement qu'il est possible. Ainsi quoiqu'un remede l'affoiblisse, cette consideration ne doit nullement empêcher qu'il n'en use, lorsqu'il a assez de force pour le supporter, & que c'est le remede le plus sûr & le plus promt pour le guérir; quand on y est parvenu, on ne manque jamais de rétablir les forces du convalescent par une nourriture convenable, pourvû qu'il n'y apporte point d'obstacle.

Puisqu'on peut être certain qu'un malade recouvrira ses forces quand il sera bien guéri, mais qu'on n'est jamais sûr qu'il guérisse, on doit être

bien plus attentif à chercher ce qu'il faut faire pour le guérir, qu'à ſonger aux moyens de conſerver ou de rétablir ſes forces.

La foibleſſe qui ſe trouve dans les malades peut avoir trois cauſes ; la premiere eſt la maladie qui par elle-même affoiblit plus ou moins ſelon ſa violence ; la ſeçonde eſt l'uſage des remedes qui diminue ſouvent les forces; la troiſiéme cauſe eſt le défaut d'alimens ; mais cette derniere dérange moins le corps, auſſi répare-t-on plus aiſément la foibleſſe qui en vient, que celle qui eſt cauſée ou par la maladie, ou par les remedes ; car l'uſage bien reglé des alimens rétablit en peu de tems les forces, quand il n'y a point eu d'autre cauſe de la foibleſſe.

La préſomption que l'on a de preſcrire des remedes pour la guériſon des maladies, & de s'oppoſer à l'uſage de ceux que les Medecins conſeillent, n'a pas pour l'ordinaire d'autre fondement que les préjugés qu'on a conçûs pour de certains remedes qu'on eſtime fort, & contre d'autres pour leſquels on a de l'éloignement ; on prétend neanmoins appuyer ſon ſentiment ſur l'ex-

perience, quand on a remarqué que les remedes pour leſquels on eſt prévenu ont été ſuivis de quelques ſuccès, & que les autres n'ont pas produit un bon effet dans des occaſions où on les a vû employer.

Mais il eſt viſible que la raiſon ne veut pas qu'on prenne tant d'aſſurance ſur de telles obſervations, parcequ'on n'y uſe pas des précautions neceſſaires pour n'être point trompé, & qu'on décide ordinairement ſur une ou deux experiences qui ſont ſouvent très-differentes du cas dont il s'agit : c'eſt donc choquer le bon ſens que de prétendre par-là connoître aſſez bien un remede, pour le préferer à ce qu'ordonne un habile Medecin, dont les lumieres ſont appuyées non ſeulement ſur ſes propres obſervations, mais encore ſur celles des Medecins avec qui il a commerce, & ſur celles des autres qui l'ont précedé, deſquelles il a connoiſſance par l'étude qu'il a faite de leurs ouvrages.

Ceux qui ſans être Medecins donnent des conſeils aux malades, ſçavent fort bien qu'ils n'ont ni la ſcience de la Medecine, ni aſſez d'experience dans cet

Art pour s'y croire habiles ; mais se flattant d'avoir du bon sens, ils croyent que cela leur suffit pour proposer en assurance leur sentiment. Ces gens-là se trompent visiblement de penser qu'en cela ils soient fort sensés ;car puisque la raison ne veut pas qu'on décide sur des choses d'importance, comme sont celles qui regardent la santé, sans en avoir connoissance, il s'ensuit que ceux qui disent si temerairement leurs avis touchant la guérison des maladies, ou manquent de sens, ou que s'ils en ont, ils ne s'en servent pas, leurs préventions leur offusquant l'esprit.

Il est manifeste, comme je l'ai fait voir, qu'il faut avoir lieu de croire que ce que l'on conseille pour une maladie est un des meilleurs moyens qui sont découverts pour soulager un malade dans une pareille occasion ; on ne peut sçavoir quels sont les meilleurs remedes, sans avoir fait un grand nombre de fois la comparaison des uns avec les autres, pour sçavoir ceux qui réussissent le plus souvent. Cette comparaison ne se peut bien faire que quand les cas sont semblables ; or ces cas étant rares, il est necessaire de voir une grande

quantité de malades pour en trouver ; il faut de plus ſçavoir bien diſtinguer les maladies, de peur d'être trompé par les apparences : pour parvenir là il faut avoir long-tems étudié & exercé la Medecine ; c'eſt pourquoi ceux qui ſans s'y être appliqués ſe croyent capables de donner des avis aux malades touchant les moyens de les guérir, choquent viſiblement le ſens commun.

Il y en a qui connoiſſant qu'ils n'ont pas la ſcience & l'experience neceſſaires à un Medecin, ſe diſent demi-Medecins ; le fondement de cette prétention eſt pour l'ordinaire, qu'ils ont une legere teinture de quelque ſiſtême, & qu'ils ont appris en general les vertus de quelques remedes. Ils ne connoiſſent pas ſans doute quelle eſt l'étendue de la Medecine, puiſque ſur de telles connoiſſances ils prétendent la ſçavoir à demi ; mais quand cela ſeroit vrai, ils n'en ſeroient pas plus capables de donner de bons avis. Une demi-lumiere en fait de Medecine, comme en la plûpart des autres choſes, eſt plus dangereuſe qu'une entiere ignorance, parcequ'un homme s'y croyant à demi-

ſçavant, a toujours aſſez de vanité pour décider en beaucoup de rencontres, & ne manque pas de donner ſouvent de mauvais avis ; au lieu que celui qui connoît ſon ignorance, ne s'expoſe pas à donner de mauvais conſeils. Or comme c'eſt une bien plus grande faute de donner des remedes mal à propos, que de manquer à en donner de convenables, ceux qui ſans être capables de bien conſeiller, riſquent neanmoins de le faire, cauſent donc beaucoup de deſordre ; ce que ne font pas ceux qui connoiſſant qu'ils manquent de lumiere, ont la prudence de ne point donner d'avis.

Quelque déraiſonnable que ſoit le ſentiment de ceux qui rejettent tout-à-fait la ſcience de la Medecine, il n'eſt pas encore ſi oppoſé au bon ſens, que l'opinion des perſonnes qui s'imaginent être capables de donner des conſeils aux malades pour leur guériſon, ſans s'être appliqués à l'étude de la Medecine, & ſans l'avoir exercée ; car il y a des raiſons qui ont quelque apparence de verité ſur leſquelles ſe fondent ceux qui doutent de l'utilité de la Medecine ; mais les autres n'ont pas de raiſon plauſible pour appuyer leur ſentiment:

car quand ils diroient qu'ils ont éprouvé ce qu'ils conseillent, il est certain qu'ils n'ont pas les connoissances necessaires pour juger si le cas est pareil. De plus un ou deux succès ne suffisent pas pour faire croire que ce remede soit propre dans une semblable occasion, comme je l'ai fait voir, bien loin de donner lieu de penser qu'il y soit le plus convenable : cette raison ne prouve pas même qu'il n'y soit pas contraire, parceque les choses contraires ne font pas toujours du mal, & que l'évenement favorable qui a suivi l'usage de ce qu'on a employé, peut être attribué à la nature.

D'ailleurs, les premiers voulant que les malades s'abandonnent entierement à la nature, s'ils ne contribuent pas à la guérison de la Maladie, du moins ils n'empêchent pas la nature d'agir ; & l'on sçait qu'elle travaille toujours à reparer le desordre qui est survenu au corps, à quoi elle réussit souvent toute seule ; mais les derniers donnant des remedes sans avoir les connoissances necessaires, apportent d'ordinaire plus d'obstacle à la nature, qu'ils ne lui donnent de secours.

C'eſt donc une illuſion bien manifeſte que celle de tant de gens qui diſent ſi temerairement leurs avis ſur ce qui regarde la cure des maladies ; & rien n'eſt plus ſurprenant que de voir que non ſeulement les gens d'un eſprit mediocre, & dont les lumieres ſont bornés, commettent une telle imprudence, mais qu'il y a encore des perſonnes qui ont beaucoup d'eſprit, & dont les connoiſſances ſont les plus étendues, qui tombent dans une faute ſi groſſiére.

Car pour peu qu'on écoutât la raiſon, elle ſuffiroit ſeule pour faire appercevoir de cet égarement ; mais il y a dans l'homme un monſtrueux alliage d'ignorance, d'aveuglement, de préſomption & de confiance en ſes fauſſes lumieres. On eſt ſi vain qu'il n'y a perſonne qui ne faſſe ſouvent gloire de décider ſur bien des choſes, ſans être capable d'en juger. De-là vient qu'une infinité de gens tout-à-fait ignorans ſur ce qui concerne la Medecine, ſe flattent d'en ſçavoir aſſez, non ſeulement pour donner des avis aux malades ſur les moyens de les guérir, mais encore de s'oppoſer à ceux des plus habiles Medecins.

Quelque extravagance qu'il y ait à ſe conduire de la ſorte, il y en a beaucoup qui ne laiſſent pas de s'en applaudir & de prétendre ſe faire par-là eſtimer. Cela montre bien que l'amour propre ſçait tout mettre à profit, puiſque ces gens-là tirent vanité de ce qui fait connoître évidemment leur extrême imprudence.

Les perſonnes judicieuſes connoiſſant qu'on ne peut avoir trop de circonſpection, quand il s'agit de la ſanté ou même de la vie d'un malade, ſont bien plus retenues que les autres, & prennent bien plus garde de parler indiſcretement ſur une matiere de cette importance. C'eſt ce qu'on peut aiſément remarquer, ſi l'on examine de quelle maniére ſe comportent en ces occaſions, ceux qui font paroître beaucoup de jugement dans toute leur conduite ; ils ne ſe mêlent guéres de donner des conſeils ſur la maniére de traiter les malades, & ne s'expoſent pas à contrarier les Medecins en cette occaſion.

S'il leur arrive quelquefois de ſe hazarder à dire leur avis, ils ne le font qu'en doutant, & ſimplement pour

proposer ce qu'ils croyent avoir remarqué qui a réussi en de semblables conjonctures, sans s'opiniâtrer à soutenir leur sentiment, & s'il s'en trouve quelques-uns qui en usent autrement, c'est que l'exemple, la prévention, & la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, prévaut sur leur jugement.

Cette coutume qu'une infinité de gens ont de dire imprudemment leur avis touchant la maniére de traiter les malades, a souvent de si mauvaises suites, qu'on la doit regarder comme un des plus grands desordres qui se rencontre dans l'exercice de la Medecine, & pour en être persuadé, il n'y a qu'à faire attention aux mauvais effets qu'elle produit.

La grande quantité de ceux qui ont cette imprudence est cause qu'il s'en trouve chez tous les malades, presque autant qu'il y a de gens qui les approchent; l'un propose une chose, l'autre en propose une autre. Un Medecin bien sensé ne doit pas faire grand cas de ces conseils qui viennent de personnes qui sont en cela tout-à-fait ignorantes; mais cette multitude d'avis ne lui est pas seulement inutile, elle est

encore capable de le diſtraire, & de l'empêcher de donner toute l'attention neceſſaire pour faire une exacte diſcuſſion de la maladie & des circonſtances qui l'accompagnent ; ce qui peut lui dérober la connoiſſance de quelque choſe qui lui ſeroit utile pour le guider dans le choix des remedes.

Il y a auſſi lieu de craindre, que quand ces conſeils ſont donnés par des gens qui ont du credit, les égards que le Medecin a pour eux, ne l'engagent à ſuivre leur ſentiment plutôt par complaiſance, que par rapport à l'utilité du malade : car ſi la probité du Medecin n'eſt pas à l'épreuve, la vûe de ſon interêt le pourra faire juger des choſes tout autrement qu'il n'auroit fait, ſans même qu'il s'en apperçoive ; car c'eſt une paſſion qui d'ordinaire altere beaucoup, ou même corrompt le jugement.

Mais comme entre ces donneurs d'avis, il y en a preſque toujours qui s'oppoſent au ſentiment du Medecin, il en arrive encore un inconvenient qui n'eſt pas moins conſiderable : c'eſt que cela augmente l'inquietude du malade, qui en a déja beaucoup de ſon mal ; car s'il

a une grande confiance en ſon Medecin, il ſe chagrine de voir qu'on le contredit ; & même il arrive quelquefois que malgré cette confiance, il ne ſuit alors ſes avis qu'avec quelque crainte: mais c'eſt bien pis lorſque le malade n'a pas bonne opinion du ſçavoir de ſon Medecin ; ſi nonobſtant cela il ſe reſout à faire les remedes qu'il a conſeillés, la défiance qu'on lui donne ſur l'utilité de ces remedes, peut non ſeulement apporter un grand obſtacle à leur efficacité, mais elle peut même cauſer beaucoup de deſordre ; car autant que la tranquillité d'eſprit que produit la confiance, aide les remedes à faire un bon effet, autant le trouble d'eſprit qui naît de l'incertitude, nuit à leur ſuccès.

Si l'avis du Medecin n'eſt pas ſuivi, comme il arrive ſouvent, les ſuites en ſont encore plus à craindre. Comme c'eſt d'ordinaire ſans raiſon qu'on s'y oppoſe, c'eſt preſque toujours au peril du malade qu'on rejette les remedes que preſcrit un habile Medecin : le ſeul retardement a ſon danger, parceque l'occaſion échappe ; mais quand il n'en arriveroit point d'accident, & que le ma-

lade viendroit à guérir même promtement, cela n'excuſe point l'imprudence de ceux qui ne ſçachant pas la Medecine, & ignorant ce qui convient le plus en cette occaſion, ſe ſont opposés à l'avis du Medecin, n'étant pas capables de juger s'il étoit bon ou s'il ne l'étoit pas. Un ſeul évenement heureux ne prouve pas que le parti qu'on a pris réuſſiſſe le plus ſouvent ; & c'eſt neanmoins la vûe que l'on doit toujours avoir dans les conſeils qu'on donne pour la guériſon des malades.

La temerité qu'on a de dire ſi indiſcretement ſon avis ſur la maniére de traiter les maladies, engage auſſi très-ſouvent les perſonnes qui ſont auprès des malades, à faire beaucoup de changemens dans les ordonnances des Medecins ; on en execute une partie, on omet le reſte, on ſubſtitue d'autres remedes à la place, on donne des alimens qu'ils ont défendus : cela eſt ſouvent cauſe qu'un Medecin n'étant pas informé des changemens qu'on a faits à ſes ordonnances, prend de fauſſes meſures au préjudice du malade ; car après avoir preſcrit un remede qu'il croit que le malade a pris, quoique veritablement

on ne le lui ait pas donné, s'il remarque quelque accident fâcheux, il ordonne d'autres remedes, se reglant selon la fausse croyance qu'il a, que ce qu'il a prescrit peut être la cause du desordre.

Il peut aussi arriver que le Medecin prenne pour des suites de la maladie, les mauvais effets que ces changemens ont produits, & que suivant cette idée il se conduise autrement qu'il ne devroit faire.

C'est une chose assez ordinaire en Medecine, que d'ordonner des remedes pour préparer à l'usage des autres qu'on a dessein de prescrire. S'il arrive qu'on omette les premiers sans le faire sçavoir au Medecin, les derniers peuvent causer du desordre, le malade n'étant pas disposé à leur usage.

Si le changement qu'on fait aux ordonnances du Medecin, regarde le regime, & que cela produise quelque mauvais effet, le Medecin ne croyant pas qu'on ait rien changé à ce qu'il a prescrit, attribue souvent l'accident qu'il remarque, aux remedes dont le malade a usé, ce qui l'oblige de les changer mal à propos, puisqu'ils n'en sont nullement la cause.

Comme

Comme il n'y a pas lieu de croire que des gens qui ne ſçavent point la Medecine & qui ne l'ont point exercée, connoiſſent mieux qu'un habile Medecin, ce qui eſt le plus utile en quelque occaſion que ce ſoit, puiſqu'on n'en peut juger que par l'experience; il ſuit delà qu'en faiſant ce que ces gens-là propoſent, le ſuccès en eſt moins ſouvent heureux, & que par conſequent il en arrive de fâcheux accidens, qui ne ſont autres que l'augmentation & la prolongation de la maladie, ou la mort même du malade.

Ainſi quoiqu'on ne puiſſe pas toujours aſſurer qu'un mauvais conſeil a été cauſe de ces fâcheux évenemens lorſqu'ils ſont arrivés, il eſt neanmoins vrai de dire en general que ce mauvais uſage de donner indiſcretement des avis ſur la maniére de traiter les malades, a ſouvent de ces ſuites funeſtes, parcequ'il détourne de prendre les meilleurs moyens connus pour le ſoulagement des maladies.

Puiſque ce n'eſt pas par le ſuccès qu'on doit juger des meſures qu'on a priſes pour parvenir à une fin, mais par la probabilité qu'il y avoit de réuſ-

ſir en les prenant, on peut dire qu'on a toujours mal fait quand on a donné des conſeils imprudens aux malades, quoiqu'il n'en ſoit rien arrivé de funeſte, & même quoique le ſuccès en ait été favorable, parcequ'il n'y avoit pas tant de raiſon de l'eſperer, que ſi l'on avoit pris de meilleurs moyens.

Cette coutume que la plûpart des gens ont de dire & de ſoutenir ſi temerairement leurs avis, produit encore un autre mauvais effet, qui eſt d'empêcher les Medecins de prendre à cœur la guériſon des maladies autant qu'ils feroient, s'ils ne rencontroient pas toutes ces mauvaiſes diſpoſitions dans ceux qui approchent les malades, à qui on ne manque guéres de les communiquer; car la plûpart du monde contrariant les Medecins à tors & à travers à l'occaſion de ce qu'ils propoſent, & qu'ils jugent de plus convenable pour la cure des maladies, s'ils s'affectionnoient ſi fort au bien des malades, ces contradictions mal fondées leur cauſeroient trop de chagrin, & leur rendroient trop deſagréable l'exercice de leur profeſſion, qui par elle-même eſt aſſez dégoutante.

C'eſt donc un abus très-pernicieux, que cet uſage où l'on eſt de dire ſon avis auſſi indiſcretement qu'on fait d'ordinaire, touchant les moyens de traiter les maladies; il ſeroit à ſouhaiter que les malades en fuſſent aſſez perſuadés pour impoſer ſilence à ces imprudens; car ils ſont en droit de le faire, perſonne n'y étant plus intereſſé qu'eux, puiſqu'ils ſont ſouvent la victime de ces temerités. Pour peu qu'il leur reſte de raiſon, ils doivent conſiderer que tout ce qu'il y a de bon dans la Medecine venant de l'experience, ces donneurs d'avis n'ont jamais aſſez d'étude & d'uſage pour ſçavoir ce que l'on a pû découvrir d'utile au rétabliſſement de la ſanté, & pour en faire une juſte application; de ſorte que c'eſt toujours beaucoup riſquer que de faire aucun fônd ſur ce qu'ils propoſent.

Il y a des gens qui demeurent volontiers d'accord, que ſans être Medecin on ne doit pas ſe mêler de la cure des maladies des autres, mais que lorſqu'on s'eſt un peu étudié ſoi-même, on connoît mieux ſon temperament qu'un Medecin, & qu'ainſi l'on peut ſçavoir ce qui convient pour ſoi lorſqu'on eſt

malade ; mais c'est une erreur, car tout ce que l'on connoît d'ordinaire de son temperament, c'est que de certains alimens sont convenables ou nuisibles, qu'on a de la peine à supporter de certains remedes, & qu'on a éprouvé que d'autres ont réussi en de certaines occasions. Mais ces connoissances ne sont utiles aux malades, que quand il les communiquent aux Medecins, qui ne doivent pas manquer d'y faire attention. On se trompe soi-même de croire que c'en est assez, pour faire choix des remedes qui conviennent quand on est malade, puisqu'il faut pour cela pouvoir distinguer les maladies les unes d'avec les autres, puisqu'il faut connoître les circonstances qui y apportent de la variation dans la cure, & sçavoir précisément quels remedes conviennent dans ces maladies, & quelle dose il en faut donner.

Quand ceux qui croyent pouvoir être leurs Medecins auroient déja eu la maladie dont ils sont attaqués, ils ne peuvent pas s'assurer que le remede qui les a autrefois guéris, leur convienne alors, puisqu'un seul accident suffit pour obliger d'y apporter du changement :

que ſera-ce donc ſi c'eſt une maladie qu'ils n'ont jamais eue? La connoiſſance qu'ils ont des alimens qui leur convienrent, ou des remedes qui les ont ſoulagés dans d'autres maladies, peut-elle leur ſuffire pour découvrir ce qui leur eſt propre en cette occaſion ?

Il n'y a point de Medecin qui ne pût citer pluſieurs exemples des fâcheuſes ſuites de cette confiance, que beaucoup de gens ont en leur prétendu ſçavoir, s'imaginant connoître ce qui leur eſt convenable lorſqu'ils ſont malades ; mais je crois en devoir rapporter un entre autre qui me paroît bien remarquable. Un homme de quelque diſtinction étoit ſujet à une colique, dans laquelle il avoit coutume d'être ſoulagé en buvant beaucoup d'eau chaude. Ce ſuccès lui donna une ſi grande confiance en ce remede, qu'il le crut propre à toutes ſortes de maux : c'eſt pourquoi ſe trouvant attaqué d'un catarre ſuffoquant, il y eut recours à ſon malheur ; car dans cette maladie la reſpiration ſe faiſant avec peine, il fit très-mal de ſe gonfler le ventre par la grande quantité d'eau qu'il avala ; parceque la capacité de la poitrine devenant par-

là beaucoup moindre , la difficulté de respirer augmenta tellement qu'il en mourut peu d'heures après.

Comme il croyoit que son remede étoit souverain pour toutes sortes de maladies, il ne voulut point de Medecin, & l'on n'en envoya chercher aucun, tant qu'il eut de la connoissance ; ainsi n'ayant été mandé qu'à l'extrémité, je n'arrivai qu'après sa mort. Après qu'on m'eut fait le récit de sa maladie, je dis qu'il auroit été à propos de le saigner, comme on fait d'ordinaire en pareille occasion, & l'on en fut convaincu le lendemain par l'ouverture qu'on fit de son corps: on trouva que toutes les parties en étoient saines & en bon état, excepté que les vaisseaux du poumon étoient fort gonflés : ce qui montre qu'une saignée faite assez à tems, l'auroit vraisemblablement guéri, & c'est ce qu'un homme instruit de la Medecine n'auroit pas manqué d'ordonner, s'il eût vû assez tôt le malade.

Tant de semblables accidens qui arrivent tous les jours ne font pas grande impression sur la plûpart des gens, parceque chacun se croit plus éclairé que les autres. On a tant de présomption

qu'on se flatte aisément d'être plus capable que l'on n'est en effet. On s'appuye beaucoup sur le jugement qu'on pense avoir ; mais c'est une preuve qu'on en manque, que de s'imaginer que par la raison seule, & sans beaucoup d'experiences faites avec de grandes précautions, on puisse sçavoir ce qui convient le plus dans les maladies. Tant s'en faut que ceux qui ont cette présomption, ayent les lumieres necessaires pour connoître cela par eux-mêmes, qu'ils n'ont pas d'ordinaire assez de discernement pour sentir la force des raisons qui pourroient les faire revenir de leur erreur.

CHAPITRE VI.

Du choix des Medecins.

LA santé & la vie étant interessées dans le choix qu'on fait des Medecins, il y a de l'imprudence à ne pas se servir de toute sa raison pour n'y pas être trompé. Il est d'autant plus necessaire d'user de circonspection en cette rencontre, qu'il est très-aisé de s'y méprendre, & c'est ce qu'on voit ar-

river fort ſouvent, parceque la plûpart des gens croyent avoir aſſez de lumieres pour juger de la capacité de ceux qui exercent la Medecine. Neanmoins, comme je l'ai montré au troiſiéme Chapitre, il n'y a que ceux qui ſont habiles dans cette profeſſion, qui ſoient capables de faire un juſte diſcernement des bons Medecins & des mauvais.

Comme on décide d'ordinaire ſur leur capacité ſans avoir les connoiſſances neceſſaires, il ne peut pas manquer qu'on ne faſſe ſouvent de mauvais choix, & qu'on ne porte enſuite la peine de ſa temerité, ou par la perte de la vie, ou par les longues ſouffrances dont on auroit été ſoulagé, ſi l'on avoit mieux choiſi.

Ce qui doit encore engager à prendre garde de ne ſe point tromper dans le choix qu'on fait d'un Medecin, c'eſt qu'il y a peu de bons Medecins. Il faut tant de qualités pour meriter ce titre, que cette conſideration ſeule doit perſuader qu'entre tant de gens qui ſe mêlent d'exercer la Medecine, il y en a beaucoup qui n'ont pas la capacité que demande cet Art ; & même on peut dire avec verité que la vie des hommes eſt

est trop courte & trop partagée, que les plus grands esprits sont trop foibles & trop bornés, que les plus attentifs sont trop dissipés, pour atteindre à la perfection où il seroit à souhaiter que les Medecins fussent parvenus, pour leur confier le soin de sa santé & de sa vie.

La science de la Medecine est immense à cause de la multitude qu'il y a d'especes differentes de maladies, & à cause de la varieté infinie qui s'y trouve. C'est ce qui fait qu'étant la plus étendue & la plus difficile de toutes les professions, les meilleurs esprits sont à peine capables de surmonter les difficultés qui s'y rencontrent fréquemment; d'où il est aisé de juger que les genies médiocres n'y peuvent pas faire de grands progrès. Il y faut sur-tout un jugement bien solide, parcequ'il est souvent difficile de distinguer ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais, & de discerner ce qui est plus convenable d'avec ce qui l'est moins; de sorte qu'il arrive en beaucoup d'occasions que plus un Medecin est habile, plus il est embarrassé à se déterminer au parti qu'il doit prendre.

Il eſt conſtant que la grande juſteſſe d'eſprit eſt une des qualités les plus rares : & comme on ne peut pas être bon Medecin ſans avoir cette qualité, cela fait que le nombre des bons Medecins eſt fort pe it ; c'eſt pourquoi dans la grande quantité de gens qui ſe mêlent d'exercer la Medecine, il s'en trouve un grand nombre à qui on ne devroit pas avoir recours ; & comme il n'y a aucun d'eux qui ne ſoit eſtimé habile par pluſieurs perſonnes, il s'enſuit qu'il y a beaucoup de gens qui ſont dans l'erreur ſur cet article, & qui commettent le ſoin de leur ſanté & de leur vie à des imprudens, qui font beaucoup de fautes en voulant leur donner les ſecours dont ils ont beſoin.

On ne doit point faire choix d'un Medecin ſans avoir raiſon de croire qu'il poſſede les qualités neceſſaires pour ſe bien acquiter des devoirs de cette profeſſion. Les principales ſont, comme je l'ai dit, la ſcience, le jugement, & la probité. Quoique ces dernieres qualités doivent auſſi ſe trouver dans ceux qui exercent les autres Arts, elles ſont encore plus neceſſaires à un Medecin ; car il faut dans la pro-

feſſion de Medecine plus de jugement qu'en toute autre, puiſqu'elle eſt la plus difficile, & qu'il eſt plus aiſé de s'y tromper. Il y faut une grande probité, parceque la tromperie y eſt très-dommageable, & qu'il n'eſt pas aiſé de la reconnoître quand on n'eſt pas Medecin.

C'eſt ce qui fait que ceux qui n'ont pas beaucoup de probité ſe laiſſent aiſément aller à tromper, y étant d'ailleurs portés par la diſpoſition où ils ſçavent qu'eſt le Public ; car, comme je l'ai dit, & comme on le dit communément parmi les Medecins, *le monde veut être trompé.*

Peu de gens ſont capables de bien juger ſi un homme a ces qualités ; car la ſcience de la Medecine conſiſtant à connoître ce qu'on a découvert de plus utile pour la conſervation de la ſanté, & pour la guériſon des maladies, lorſqu'on n'a pas ſoi-même cette connoiſſance, on ne peut pas s'aſſurer qu'un autre la poſſede. C'eſt pourquoi on ne peut pas décider abſolument là-deſſus ſans être Medecin, parcequ'il n'y a que ceux qui ſe ſont particulierement appliqués à l'étude & à l'exercice de cette

profeſſion, qui puiſſent connoître ſi l'on en eſt inſtruit comme il faut ; car comme dans les Auteurs il y a beaucoup d'incertitude, d'obſcurités & de fauſſetés, quelque application qu'on y ait donnée, à moins qu'on n'ait été bien guidé, on aura pû ſe tromper aiſément & prendre le faux pour le vrai ; ce qui n'arrive que trop ſouvent, parceque la Medecine eſt une ſcience de faits, c'eſt-à-dire de ce qu'on a remarqué qui contribue ou qui nuit à la ſanté, & que la lumiere de la raiſon ſeule ne nous fait pas découvrir la verité ou la fauſſeté de ce qui dépend des faits.

On ne peut pas, par exemple, ſçavoir ſi un Medecin connoît bien les ſignes qui font diſtinguer les maladies les unes d'avec les autres, s'il connoît ceux qui en marquent les ſuites, & ceux par leſquels on juge des variations qu'il faut faire dans la maniere de traiter les maladies, quand on ignore quels ſont ces ſignes. On ne peut pas s'aſſurer qu'il ſçache les bons préceptes qui regardent la conſervation de la ſanté & la guériſon des maladies, & qu'il ne ſe ſoit pas mis dans la tête quantité de faux préceptes dont les Auteurs de Me-

decine ſont remplis, à moins qu'on ne ſoit capable de faire un juſte diſcernement de ces bons & de ces mauvais préceptes. Or il eſt évident qu'il n'y a que les bons Medecins qui ayent les lumieres neceſſaires pour bien juger de ces choſes; ils ſont donc les ſeuls qui puiſſent décider abſolument ſur la capacité des Medecins.

Quand on a la ſcience de la Medecine, on peut ſouvent reconnoître en peu de tems qu'un homme qui paſſe pour Medecin, n'en a que le nom; car il y en a qui ſont ſi peu inſtruits de la veritable Medecine, qu'on eſt bien-tôt convaincu de leur ignorance; mais pour s'aſſurer qu'un Medecin eſt habile, il faut entrer dans une longue diſcuſſion; car il ne ſuffit pas pour meriter ce titre, d'avoir quelques-unes des connoiſſances neceſſaires à un Medecin, on doit encore approcher de la perfection où l'on peut aller ſuivant l'état preſent de la Medecine.

C'eſt pourquoi tel peut être à preſent regardé comme mauvais Medecin, qui auroit dû être eſtimé avant que la Medecine fût parvenue au point où elle eſt à preſent; & tel peut paſſer aujour-

d'hui pour bon Medecin, qui ne le ſeroit pas avec la ſcience qu'il a maintenant, ſi la Medecine étoit pouſſée au point où elle pourroit aiſément parvenir avec les ſecours qui lui ſeroient neceſſaires, & qu'il ne tient qu'aux perſonnes qui ont l'autorité en main de lui donner. Ainſi pour avoir une juſte idée de la capacité d'un Medecin, il faut comparer ſon ſçavoir avec l'état où eſt à preſent la Medecine, ce qui ne ſe peut faire ſans une grande diſcuſſion. D'où il ſuit que pour juger qu'un Medecin ſçait bien ſa profeſſion, il faut non ſeulement être bon Medecin, mais encore avoir mis un tems ſuffiſant, & s'être donné le ſoin neceſſaire pour s'en éclaircir.

Quoique d'autres perſonnes que les Medecins puiſſent diſcerner ſi un homme a du jugement & de la probité, il eſt plus aiſé à un Medecin qui a ces qualités de juger ſi un autre Medecin les poſſede; parceque comme dans l'exercice de la Medecine il ſe préſente ſouvent des difficultés qui demandent beaucoup de juſteſſe d'eſprit, pour ſe déterminer au parti qu'il faut prendre, lorſqu'on a la ſcience de la Mede-

cine & le jugement neceſſaire pour en faire une juſte application, rien n'empêche qu'on ne s'apperçoive ſi un Medecin ſe ſert à propos de ſes connoiſſances.

Un bon Medecin eſt auſſi plus capable de reconnoître ſi un autre manque de probité dans l'exercice de la Medecine ; car il peut arriver qu'un Medecin paroiſſe aſſez regulier dans la plûpart des actions de ſa vie, parceque ſon interêt ne le porte pas à faire quelque action injuſte, ou parcequ'elle ſeroit aiſément reconnue, mais dans l'exercice de la Medecine rencontrant de fréquentes occaſions, où les paſſions qui lui ſont communes avec les autres hommes, le portent à s'écarter de ſon devoir, & ſon interêt l'engageant ſouvent à uſer de complaiſances contraires à l'utilité des malades, il s'y peut laiſſer aller d'autant plus aiſément, que bien loin que cette condeſcendance déraiſonnable faſſe tort à ſa reputation, elle contribue beaucoup à l'établir & à l'augmenter. Si donc on en jugeoit par ſa conduite ordinaire, on ſe tromperoit en le prenant pour un honnête homme; mais un Medecin éclairé, ju-

dicieux, & qui a de la probité ne s'y méprendra pas, comme ceux qui ne ſont pas de cette profeſſion.

Il faut donc être bon Medecin pour juger avec quelque certitude ſi un homme a la ſcience, le jugement & la probité neceſſaire à ceux qui exercent la Medecine. Neanmoins ſans cela on peut avec raiſon préſumer qu'un Medecin poſſede ces qualités, quand on connoît qu'il a de l'eſprit & du bon ſens, quand on ſçait qu'il s'eſt appliqué pendant un tems conſiderable à l'etude & à l'exercice de la Medecine, & qu'on a toujours remarqué en lui beaucoup de probité : mais ce n'eſt pourtant qu'un préjugé favorable ſur lequel il ne faut pas faire trop de fond, comme je viens de le montrer.

Pour avoir autant d'aſſurance qu'il eſt poſſible dans une choſe ſi importante, comme il n'y a que les Medecins qui en puiſſent porter un jugement bien ſtable, avant que de ſe déterminer au choix d'un Medecin, il faut encore ſçavoir ſi celui qu'on a deſſein de choiſir, eſt eſtimé dans le corps des Medecins ; car ſi cela eſt, on peut ſans héſiter mettre ſa confiance en lui, autre-

ment l'on doit toujours craindre de se tromper.

Ainsi l'on peut établir pour maxime que dans le choix qu'on fait d'un Medecin, on ne doit point se fier entierement à ses lumieres, quelque étendue d'esprit qu'on ait, il faut encore se regler sur le jugement que font de lui les autres Medecins. L'envie qui regne souvent parmi ceux qui exercent le même Art, n'est pas une raison suffisante pour empêcher d'user de cette précaution ; car s'il arrive qu'un bon Medecin soit méprisé de quelqu'un de ses Confreres, on ne voit point qu'il soit regardé comme mauvais Medecin par la plus grande partie des autres.

La maniére dont on se conduit ordinairement dans le choix qu'on fait des Medecins, est fort differente de celle que je viens de marquer, & que le bon sens veut qu'on suive ; on y fait paroître une imprudence qui n'est pas moins surprenante que pernicieuse.

Comme la présomption engage à faire ce choix selon son gré, & que l'on n'a pas les connoissances necessaires pour juger si celui qu'on prend a les qualités qu'il faut, ou l'on se regle sur

de fauſſes idées qu'on a du ſçavoir d'un Medecin, ou l'on ſe détermine ſuivant ſon penchant, & l'on prend celui qui plaît davantage; ce qui choque manifeſtement la raiſon.

Quoique ceux qui ſe choiſiſſent un Medecin ſur la perſuaſion qu'ils ont de ſa capacité, paroiſſent être les plus raiſonnables, ils ne ſont pas d'ordinaire plus ſenſés en cela que les autres; car cette perſuaſion eſt preſque toujours ſi mal fondée, que c'eſt agir contre le bon ſens que de s'y regler dans un choix auſſi important que celui d'un Medecin.

Pluſieurs perſonnes s'aſſurent que le Medecin qu'ils veulent choiſir eſt ſçavant, parcequ'il leur paroît habile dans quelque partie de la Medecine, & la plûpart d'entr'eux jugent qu'il y excelle ſans avoir aucune raiſon de le croire. On voit des gens qui ſe perſuadent qu'un Medecin eſt habile en Chimie, ſur ce qu'ils ſçavent qu'il s'applique à cet Art, & qu'ils ont vû chez lui des fourneaux & des vaiſſeaux qui y ſont propres. On ſe feroit moquer ſi l'on portoit un ſemblable jugement de ceux qui exercent les autres Arts, & qu'on

crût, par exemple, qu'un Peintre eſt habile, parcequ'il a des couleurs, & qu'il s'occuppe à peindre. On ſe contente auſſi de raiſons qui ne valent guéres mieux, pour juger qu'un Medecin eſt ſçavant dans la connoiſſance des Plantes; on ſe le perſuade aiſément ſur ce qu'on ſçait qu'il s'y attache, & qu'on lui en entend ſouvent nommer pluſieurs. Il eſt ſi évident que ces jugemens ſont mal fondés, qu'il n'eſt pas neceſſaire de le prouver.

Pour juger qu'un Medecin eſt habile dans quelque partie de la Medecine, il faut la ſçavoir ſoi-même; & comme cela ne ſe trouve pas dans la plûpart des gens, il eſt manifeſte que peu de perſonnes ont aſſez de connoiſſance pour décider ſur cette matiere.

Mais quand on auroit lieu de croire qu'un Medecin excelle dans ces parties de la Medecine, on n'a pas raiſon de s'aſſurer qu'il ſoit bon Medecin, & l'on ne doit nullement ſe déterminer là-deſſus à le choiſir, pour lui commettre le ſoin de ſa ſanté; car quoiqu'il ſoit neceſſaire qu'un Medecin ait ces connoiſſances, elles ne ſuffiſent pas pour le rendre capable de bien traiter les maladies,

puiſqu'avec cela il peut manquer de la connoiſſance la plus eſſentielle, qui eſt de ſçavoir employer les remedes à propos ; ce qu'il n'eſt point capable de faire, à moins qu'il ne puiſſe diſcerner auſſi exactement qu'il eſt poſſible, les differentes eſpeces de maladies, & les diverſes circonſtances qui demandent de la variation dans chaque eſpece differente.

Cette connoiſſance eſt d'une ſi grande importance, que quand un Medecin ne ſeroit que médiocrement verſé dans l'Anatomie, dans la Chimie, & dans la Botanique ou la ſcience des Plantes, pourvû qu'il ſçache bien diſtinguer les differentes eſpeces de maladies, qu'il connoiſſe les differens ſymptomes qui ont coutume de les accompagner, & qu'il puiſſe faire un diſcernement exact de tout ce qui demande de la variation dans la cure, on doit le regarder comme un excellent Medecin ; mais s'il n'a pas ces connoiſſances, ou qu'il ne ſoit pas capable d'en faire une juſte application, on doit bien prendre garde de lui confier ſa vie & ſa ſanté, quand même il ſeroit un ſçavant Botaniſte, quand il ſeroit très-habile en Chimie,

quand il auroit une connoissance de l'Anatomie aussi parfaite qu'on la peut avoir, quand enfin il excelleroit dans toutes les autres choses qui ont quelque rapport à la Medecine.

Si l'on ne doit pas croire qu'un Medecin est habile, & se déterminer à le choisir sur ce qu'on sçait qu'il excelle dans quelque partie de la Medecine, il y a encore moins de raison d'avoir ces sentimens à l'égard d'un Medecin, parcequ'il a quelque teinture des belles Lettres, ou même qu'il y excelle: c'est neanmoins une erreur assez commune; un Medecin qui a de l'esprit & de la lecture, qui cite à propos des passages de Poëtes, des traits d'Histoire, & autres choses semblables, se fait souvent estimer par cet endroit; cela suffit à bien des gens pour le croire habile Medecin, & pour en faire choix. Ce jugement est aussi opposé au bon sens que si l'on s'imaginoit qu'un Pilote est plus capable qu'un autre de gouverner un vaisseau, parcequ'il sçait bien jouer de la flute.

On juge aussi fort souvent du sçavoir des Medecins, sur la fausse idée qu'on se fait d'ordinaire de ce qui rend

un homme ſçavant. La connoiſſance des opinions étant plus d'uſage pour la converſation, & pour ſe faire admirer des eſprits du commun qui ſe laiſſent par-là étourdir, on donne communément le nom de ſçavant à ceux qui ont le plus de lecture, & qui ont mieux retenu les differentes opinions des Auteurs; comme ſi le ſçavoir ne conſiſtoit pas plus dans la connoiſſance de ce qu'il faut penſer, qu'à ſe ſouvenir de ce qu'on a appris que les autres ont penſé.

Suivant cette fauſſe idée on ſe perſuade qu'un Medecin eſt habile, quand on s'imagine qu'il ſçait non ſeulement un ſiſtême, mais qu'il poſſede encore les differentes opinions des Medecins ſur les mêmes ſujets ; on juge de-là qu'il eſt bien plus capable de guérir les maladies ; mais ſi l'on veut écouter la raiſon, elle fera connoître que cette confuſion de differentes imaginations dont un Medecin s'eſt rempli la tête, marque plus l'uſage qu'il a fait de ſa memoire, qu'elle ne montre ſon jugement.

Après s'être appliqué à comprendre & à retenir les chimeres des inventeurs

de fiſtêmes, quelle utilité un Medecin en peut-il retirer pour la conſervation ou pour le rétabliſſement de la ſanté de ceux qui ont recours à lui ? à la verité il ſatisfait par ce moyen la vaine curioſité des gens qui veulent ſçavoir les cauſes cachées des maladies & des ſymptomes qui y ſurviennent, quoiqu'en effet ils n'en ſoient pas plus inſtruits, quand on leur a fait un long narré de ces viſions d'Auteurs. Il contente ceux qui avant que d'uſer d'un remede, prétendent qu'on leur doit faire connoître le rapport qu'il y a entre la nature du remede & celle de la maladie qu'ils ont ; mais tous les raiſonnemens appuyés ſur les ſiſtêmes, ſervent-ils à faire diſtinguer les differentes circonſtances qui demandent de la variation dans la cure des maladies ? font-ils connoître les remedes qui y conviennent le plus ? en facilitent-ils la juſte application ? nullement ; ils y ſont plutôt un obſtacle, & ils conduiſent d'ordinaire à l'erreur, quand on s'y fonde uniquement.

Mais les préventions du Public ſont telles à preſent, que l'on mépriſe les Medecins qui ne font pas de grands raiſonnemens ſur la nature des mala-

dies & ſur celle des remedes, comme ſi ces diſcours chimeriques contribuoient à la guériſon des maladies ; on ne veut pas ſeulement ſçavoir la cauſe de la maladie, quelque cachée qu'elle ſoit ; s'il ſurvient le moindre accident, on en veut ſçavoir la cauſe ; ſi c'eſt une inſomnie, ſi c'eſt une douleur, ſi c'eſt une éruption de puſtules ou quelqu'autre choſe qui paroiſſe, on demande au Medecin pourquoi & comment tout cela arrive, & l'on exige qu'il faſſe voir le rapport des remedes qu'il ordonne, avec la nature du mal.

Un Medecin partiſan du ſiſtême de la trituration fait parade de ſes imaginations ſur ce qui arrive dans le corps, en expliquant tout par la tenſion des fibres, par leur froncis, par leur oſcillation, par leur vibration ; il met en jeu les reſſorts des parties, il allegue le diametre des pores, celui des vaiſſeaux, & ſelon les differentes diſpoſitions qu'il conçoit dans ces choſes, il épaiſſit à ſon gré les liqueurs, ou les rend plus coulantes par le moyen du broyement, il rend ainſi raiſon de tout, & ſe déterminant au choix des remedes ſuivant ces idées, il ſatisfait la curioſité

curioſité des aſſiſtans par ces explications.

Le Medecin qui eſt attaché à quelque ſiſtême fondé ſur la Chimie, prend une route toute differente ; il recherche principalement la qualité des ſoufres & des ſels qui ſont dans les humeurs des malades. Selon lui ce ſont les ſoufres qui par leur tenuité ou par leur groſſiereté, qui par leur embarras ou par leur dégagement ſont cauſes de ce qui ſe paſſe dans le corps ; ce ſont les ſels qui par leur volatilité ou par leur fixité, qui par leur figure reguliere ou irreguliere, par leur differente combinaiſon, par leur maſſe contribuent à ces mêmes effets : ce ſont ces mêmes principes qui par leur mélange & par leur liaiſon avec les parties aqueuſes & avec les terreſtres, font tout le bien & tout le mal qui arrive au corps. Il trouve dans cette doctrine un fond inépuiſable de raiſonnemens.

Si le Medecin ſuit un autre ſiſtême, où l'on ſoutienne que les cauſes inſenſibles des maladies conſiſtent en toute autre choſe, ſes raiſonnemens ſont tous differens ; les motifs qui le déterminent dans le choix qu'il fait des moyens

pour guérir les maladies, sont souvent opposés à ceux qui portent les autres à préferer les remedes dont ils se servent ; mais quel que soit le sistême que suit un Medecin, il se fait estimer, quand il débite bien ce qu'il dit ; on ne voit guéres de gens qui fassent attention au peu de solidité qu'il y a dans toutes ces opinions. Les personnes qui ont quelque teinture des sistêmes, goûtent plus les raisonnemens fondés sur celui dont ils sont prévenus ; mais la plûpart du monde n'y comprend rien ; pourvû qu'ils entendent raisonner un Medecin, ils le regardent comme un habile homme, & sont par-là engagés à le choisir lorsqu'ils tombent malades.

Le succés des maladies qu'on a vû traiter à des Medecins contribue encore beaucoup à les faire estimer habiles en leur profession, & engage à recourir à eux quand on a besoin de leur secours. Quoique cela paroisse fort raisonnable, si l'on y fait assez d'attention on reconnoîtra que ce n'est pas une preuve suffisante, pour faire croire qu'on puisse mettre sa confiance en un Medecin, que de l'avoir vû réussir en

quelques occaſions ; puiſqu'on ne peut pas juger de-là, qu'il ait pris les meilleurs moyens de traiter ces maladies, ni même qu'il ait contribué à leur guériſon ; & quand on ſeroit certain qu'il eût fait alors tout ce qu'on peut attendre d'un bon Medecin, on ne devroit nullement s'aſſurer là-deſſus qu'il ſçût traiter les autres maladies, auſſi-bien qu'il a fait celles des perſonnes qu'on lui a vû gouverner.

Mais comme ce n'eſt pas la coutume de prendre beaucoup de précaution pour faire choix d'un Medecin, on ſe laiſſe ſouvent perſuader de la capacité d'un Medecin ſur une ou deux cures qu'on lui a vû faire, principalement ſi les maladies ont été conſiderables ; & c'eſt ce qui fait qu'on ſe trompe ſouvent, parcequ'il n'y a pas de ſi mauvais Medecins entre les mains de qui pluſieurs perſonnes ne guériſſent de grandes maladies, & même, comme je l'ai déja dit, il réchappe plus de malades attaqués de grandes maladies entre les mains des mauvais Medecins, qu'entre celles des bons ; parceque le mal le plus ordinaire que produiſent les mauvais Medecins, c'eſt de rendre

les maladies plus longues & plus violentes ; & comme l'on en guérit souvent avec le tems par les forces seules de la nature, ils ne laissent pas d'avoir l'honneur du succès, quand ils ont sçû se bien mettre dans l'esprit des malades & de ceux qui les approchent.

C'est-là en effet le meilleur moyen de se faire estimer de la plûpart du monde ; car on regle d'ordinaire ses jugemens suivant son inclination : l'amour & la haine font envisager les mêmes choses d'une maniére toute differente ; on interprete tout en faveur de ceux pour qui on est porté, & l'on juge desavantageusement de ce que font ceux pour qui on ne se sent que de l'éloignement.

Si l'inclination l'emporte souvent sur les raisons les plus manifestes, combien doit-on penser qu'elle doit avoir de poids pour déterminer à choisir un Medecin quand on est porté pour lui ? car comme on ne peut pas bien discerner si un homme est bon Medecin sans l'être soi-même, il s'ensuit qu'une personne qui n'est pas de cette profession, n'a jamais de raison convaincante pour croire qu'un Medecin qui n'est en effet

que mediocrement habile, n'eſt pas ſuffiſamment éclairé ; c'eſt pourquoi le penchant qu'on a pour un tel Medecin, ne manque guéres à le faire choiſir préferablement aux autres, pour lui confier le ſoin de ſa ſanté & de ſa vie.

Les qualités qui attirent à un Medecin l'eſtime & la bienveillance d'un plus grand nombre de perſonnes ſont, la facilité de parler, la vivacité d'eſprit, les maniéres agréables, l'air impoſant, & la complaiſance : avec cela un Medecin qui n'aura qu'une ſcience mediocre, un jugement très-borné, & une probité peu exacte, peut s'aſſurer de ſe mettre plus aiſément en réputation, que s'il avoit en un degré éminent ces qualités, qui ſont les plus eſſentielles à un Medecin ; parcequ'il y a peu de gens qui ſoient capables de faire un juſte diſcernement de celles-ci, au lieu que les autres ſont ſenſibles à tout le monde.

La facilité de parler dans les Medecins fait d'autant plus d'impreſſion que l'on n'eſt pas communément capable de juger, ſi ce qu'ils avancent eſt vrai ou faux ; parcequ'on ne peut s'en éclair-

cir que par un grand nombre d'experiences, que chacun ne peut pas faire en particulier ; mais comme on a du plaisir à entendre les personnes qui parlent avec facilité, on se laisse aisément entraîner à cet appas, & l'on préfere souvent le Medecin qui a l'avantage de la parole.

Les esprits vifs ont un grand ascendant sur les autres ; comme ils animent fortement ce qu'ils disent, l'air de leur visage, le ton de leur voix, le tour de leurs paroles pénetrent ceux qui les écoutent ; & comme cet exterieur frappe agréablement les sens & l'imagination de ceux-ci, ils n'ont qu'à se laisser aller à leur penchant pour donner leur consentement à ce qui leur est proposé par eux ; car la plûpart des hommes se laissent plutôt convaincre par l'impression qu'on fait sur leur sens, & par la maniére dont on dit les choses, que par la force des raisons, ne voulant pas y donner toute l'attention necessaire, parceque l'attention coute.

De-là vient que les esprits vifs persuadent sans qu'on sçache souvent, ni pourquoi, ni comment on est persuadé. Leur vivacité éblouit & étourdit de

maniére qu'on cede à l'effort ſenſible qu'on en reçoit, ſans même qu'on s'en apperçoive. C'eſt pourquoi les Medecins qui ont l'eſprit vif étant par-là plus capables de perſuader & de plaire en même tems, ſe font plutôt eſtimer & rechercher que ceux qui ayant plus de juſteſſe d'eſprit, ſont plus propres à diſcerner ce qu'il eſt à propos de faire pour la guériſon des maladies.

Les maniéres agréables étant d'un grand ſecours pour plaire, contribuent auſſi beaucoup à faire rechercher les Medecins ; mais ſi l'on ne doit pas trouver à redire que des gens ayent de la repugnance à ſe ſervir des Medecins qui ont des maniéres choquantes, on ne peut pas excuſer les perſonnes qui s'attachant plus aux maniéres qu'aux choſes mêmes, ſont portés pour un Medecin, ou refuſent de faire choix de lui, ſelon que ſes façons d'agir leur plaiſent ou leur déplaiſent, ſans ſe mettre beaucoup en peine s'il eſt bon Medecin, ou s'il ne l'eſt pas. Comme il y auroit de l'extravagance à faire choix d'un homme pour gouverner un bateau dans un endroit dangereux, ſur quelques avantages exterieurs qu'on

remarqueroit en lui, de même c'eſt choquer le bon ſens que d'avoir tant d'égards aux maniéres des Medecins, lorſqu'on a recours à eux pour être ſoulagé des maux dont on eſt attaqué.

L'inquiétude qu'ont les malades & ceux qui leur ſont attachés, eſt cauſe qu'ils ſe laiſſent ſouvent gagner par un air impoſant qu'ils remarquent en de certains Medecins. Comme on eſt porté naturellement à entrer dans les diſpoſitions où l'on juge par l'exterieur que ſont les gens avec qui l'on traite, l'aſſurance qu'un Medecin fait paroître en parlant de la maladie & des moyens de la guérir, raſſure en quelque façon ceux qui les écoutent.

Les promeſſes que fait un Medecin de guérir les malades qu'il voit, les flattent encore beaucoup, & les engagent à le préferer à ceux qui n'ont pas tant de hardieſſe, & qui ne donnent pas tant d'eſperance; mais en Medecine comme en toute autre choſe, ceux qui promettent le plus ne ſont pas ceux qui en font davantage. Les Medecins qui n'ont pas d'habileté, ſont ceux qui d'ordinaire affectent de paroître plus aſſurés,

rès, esperant par-là se faire estimer, & c'est en effet ce qui arrive souvent, parceque chacun veut juger là-dessus sans en être capable.

Mais bien loin que l'assurance qu'ils font paroître doive engager à concevoir plus d'estime pour eux, elle donne lieu de se défier de leur capacité ; car puisque quelque habileté qu'on ait, on n'est pas sûr du succès des remedes, l'assurance qu'ils en donnent vient ou de leur ignorance, ou de leur mauvaise foi. C'est pourquoi elle doit détourner les personnes sensées d'avoir recours à eux, puisque d'ailleurs il est certain que dans le traitement des maladies, une timidité éclairée est plus sûre qu'une confiance présomptueuse, qu'aucune difficulté ne tient en suspens.

La complaisance est ce qui attire le plus de pratiques à un Medecin, parcequ'on aime ceux qui donnent dans nos sentimens, & que l'on conçoit de l'aversion pour les gens qui s'y opposent. Quand on a quelque prévention au sujet de la Medecine, on n'en revient pas aisément, & dans la persuasion où l'on est qu'on ne se trompe pas, on se sent

fort éloigné de confier sa santé & sa vie à un homme qui pense tout autrement, & que par consequent l'on croit dans l'erreur. C'est ce qui fait qu'un Medecin qui est plus attaché à ses interêts qu'à remplir les devoirs de sa profession, est sur tout attentif à se rendre complaisant non seulement aux malades, mais encore à ceux qui les approchent, aux amis, aux gardes, aux valets. Il prescrit peu de saignées dans les endroits où l'on est opposé à ce remede. Il ordonne peu de purgations à ceux qui y ont de l'aversion. Il conseille beaucoup de remedes à ceux qui en demandent une grande quantité ; il en donne peu aux personnes qui n'en veulent guéres user.

Neanmoins comme une complaisance outrée lui seroit préjudiciable, il a soin d'y mettre quelques bornes ; car ce seroit mal entendre ses interêts, que d'approuver jusqu'aux choses pernicieuses, & même en consentant à tout il se feroit mépriser ; mais il ne s'oppose qu'aux sentimens ausquels il voit qu'on n'est pas fort attaché, & il évite avec soin de choquer les fortes préventions ; ainsi se faisant tout à tous

autant qu'il lui eſt poſſible, il tâche de les gagner tous.

Le caprice a ſouvent auſſi beaucoup de part dans le choix qu'on fait des Medecins. Comme il y a des gens qui n'ont du goût que pour ce qui vient des Pays éloignés ; il s'en trouve en France qui préferent un Medecin parcequ'il eſt Anglois ou Suiſſe. Il y en a en Angleterre & en Hollande qui choiſiſſent un Medecin François préferablement à ceux de leur pays. Cette préference eſt très-mal fondée ; car puiſque les temperamens varient beaucoup ſelon la diverſité des pays, comme tous les Medecins en conviennent, & que cela fait qu'un remede qui réuſſit dans un endroit, n'a ſouvent pas de ſuccès en un autre lieu pour la même maladie, il eſt manifeſte que cette raiſon doit empêcher qu'on ne ſe ſerve d'un Medecin étranger, juſqu'à ce qu'il ait appris par le commerce qu'il peut avoir avec les Medecins du pays, ce qui y convient le plus pour la guériſon de chaque ſorte de maladie.

La nouveauté ſert auſſi de raiſon à beaucoup de gens pour les déterminer dans le choix d'un Medecin. Comme on

a du penchant pour ce qui eſt extraordinaire, un nouveau venu eſt quelquefois plus recherché que les autres. C'eſt ce qui a fait que dans tous les tems, il y a eu des Medecins de Provincequi ſont venus s'établir à Paris, & que quelques-uns y ont fait des fortunes aſſez conſiderables ; & c'eſt ce qui y en a attiré un ſingrand nombre.

Mais pour être convaincu qu'il y a toujours du danger de ſe ſervir de ces Medecins, il ſuffit de conſiderer que la plûpart du tems ce ſont des Medecins qui n'étant pas employés dans leur pays, & n'y pouvant ſubſiſter, ſont contraints de changer de lieu & viennent à Paris qui eſt l'azile de bien des malheureux.

Il eſt vrai qu'entre les Medecins qui y ſont venus, il y en a eu qui étoient conſiderés & employés dans leurs pays, mais leur ambition étant plus étendue que le lieu de leur ſejour, ils n'ont pû s'y tenir ; ayant donc trouvé quelque puiſſant appui pour les ſoutenir & pour les produire, ils ont pris le parti de ſe rendre à Paris, afin, pour ainſi dire, de nager en grande eau.

Bien loin qu'il y ait rien en cela qui

puiſſe autoriſer le choix qu'on eſt porté de faire de ces nouveaux venus, on a tout lieu de juger que ces Medecins-là ont une ambition démeſurée, & qu'ainſi on peut avec raiſon entrer en défiance de leur probité.

Car un bon Medecin ne peut pas ignorer que le Public eſt incapable de bien juger de l'habileté d'un homme en fait de Medecine. Un bon Medecin ſçait les terribles revolutions qui arrivent dans le traitement des maladies ; il n'en faut qu'une dans un commencement de fortune, pour faire une chute dont on ne ſe releve ſouvent pas. Si malgré ces connoiſſances il abandonne les avantages qu'il poſſede, pour courir après une fortune très-incertaine, c'eſt une preuve convaincante de l'excès de ſon ambition ; car il faut qu'un homme en ait beaucoup pour ſe reſoudre à quitter ſon pays où il eſt eſtimé & recherché, & à venir dans un lieu où il eſt inconnu, & où il ne peut pas ſçavoir s'il pourra réuſſir.

Une ambition ſi exceſſive donne tout lieu d'apprehender qu'elle ne le domine aſſez pour le porter à manquer à ſon devoir, quand cela lui paroîtra ne-

cessaire pour son avancement; car de quoi n'est pas capable un ambitieux pour parvenir à ses fins? Si un Medecin possedé de cette passion, se trouve auprès d'un malade avec un autre Medecin qui lui porte ombrage, ce n'est plus la raison, mais la passion qui le conduit; il ne trouve rien de bien dans tout ce que son concurrent propose, la politique est la regle de ses sentimens, il les accommode aux préventions de ceux qu'il a interêt de ménager; quand il se trompe, quelque préjudice qu'en reçoive le malade, il soutient son opinion avec opiniâtreté, malgré toutes les raisons qu'on lui peut apporter, de peur qu'en avouant son erreur, sa réputation n'en soit diminuée. Il fait autant d'essais temeraires qu'il croit le pouvoir sans se faire tort; car le soulagement du malade ne le touche qu'autant qu'il en espere tirer avantage pour ses desseins. Enfin la probité qui est une qualité essentielle à un bon Medecin, étant incompatible avec une grande ambition, on court toujours risque en se mettant entre les mains d'un Medecin si ambitieux.

Comme la raison a peu de part dans

le choix qu'on fait des Medecins, on les change auſſi fort ſouvent contre toute ſorte de raiſon. Si l'on avoit bien choiſi d'abord, on ne devroit pas changer; car plus un Medecin a été longtems chargé du ſoin de la ſanté d'une perſonne, mieux il connoît ſon temperament, & par conſequent plus il eſt capable de la traiter dans les maladies dont elle eſt attaquée; mais en ce pays-ci les Medecins viennent à la mode comme les autres choſes, & ils paſſent enſuite de même; & parcequ'on eſt eſclave de la mode, on s'y aſſujettit juſques dans le choix qu'on fait des Medecins.

Il eſt fort aiſé de ſe convaincre que ce n'eſt pas par raiſon qu'on fait ces changemens, ſi l'on conſidere que ce n'eſt pas ordinairement qu'on ait lieu de croire que celui qu'on prend, ſoit meilleur Medecin que celui qu'on quitte. C'eſt donc la legereté ſeule qui fait alors changer: il ſuffit à la plûpart des gens d'entendre prôner un nouveau Medecin par quelque perſonne qui lui eſt affectionnée, pour ſe déterminer à ſe ſervir de lui, & à quitter celui dont ils ſe ſervoient auparavant.

On ſe croit bien fondé en raiſon quand on quitte un Medecin, parcequ'on a remarqué dans quelque occaſion, que les remedes qu'il a preſcrits, ont été ſuivis d'un mauvais effet ; mais on n'a pas d'ordinaire ſujet de croire que ces remedes en ayent été veritablement la cauſe ; & quand il ſeroit certain qu'ils euſſent produit ce mauvais effet, ce n'eſt pas toujours la faute du Medecin, puiſqu'il n'y a aucun remede ſi bon qu'il ſoit, qui ne cauſe quelquefois du deſordre dans l'eſpece de maladie où il convient le plus, quelque précaution que puiſſe prendre un habile Medecin. Quand même on ſeroit aſſuré qu'il y eût de ſa faute, ce n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour le changer, parcequ'il n'y en a aucun qui ne manque quelquefois, comme il arrive à tous ceux qui exercent les autres profeſſions.

Comme en choiſiſſant un Medecin, chacun ſe conduit ſuivant les fauſſes idées qu'il a de la ſcience que doivent avoir les Medecins, ou ſuivant ſon penchant, ou enfin par un pur caprice, & preſque jamais par une veritable connoiſſance qu'il a de la capacité de ce-

lui qu'il choisit, il ne faut pas s'étonner que l'on fasse si souvent de mauvais choix. C'est un abus si grand, qu'on peut le regarder comme une des principales causes des desordres qu'il y a dans la Medecine.

Car il arrive de-là par une suite necessaire, que les Medecins qui veulent être employés, tâchent de se conformer au goût du Public, & qu'ils s'attachent moins à acquerir les qualités qu'il faut pour bien exercer leur Art, que celles qui sont les plus estimées; parceque quand on embrasse une profession on se regarde plus soi-même que les autres, & l'amour propre empêche qu'en l'exerçant on ne songe autant à l'utilité du Public, qu'à la sienne lorsqu'elle en est séparee. C'est un défaut qui se trouve generalement dans toutes les professions.

Quoique l'objet de l'Art militaire soit de défendre un pays contre ses ennemis, la vûe que les gens de guerre se proposent dans leurs actions, est plutôt leur avancement, & les récompenses, que la défense de l'Etat. Les plus grands Seigneurs même qui par leur naissance sont plus obligés que les

autres à prendre le parti des armes, & qui ayant des biens considerables, sont au-dessus des motifs d'interêt qui font agir les autres, souvent ne se regardent pas moins eux-mêmes, & leur propre gloire les touche beaucoup plus que le bien de l'Etat. C'est pourquoi ceux qui ont gouverné les Etats, n'ont pas manqué d'engager les gens de guerre à bien remplir leur devoir, par la vûe des honneurs & des récompenses qu'ils ont eu soin d'accorder à ceux qui s'en acquittoient dignement, afin que l'utilité des Particuliers se trouvant jointe à celle du Public, on servît l'Etat en suivant la pente naturelle qu'on a de chercher son avantage.

Les récompenses des Medecins étant d'être estimés & recherchés, il seroit à souhaiter que leur réputation répondît à leur capacité; ce seroit le moyen de les engager à se rendre habiles autant qu'il leur seroit possible; l'amour de la gloire, & la vûe de l'utilité étant les plus puissans motifs qui fassent agir les hommes dans toutes les professions; mais les choses sont à present bien éloignées d'être sur ce pied-là. Tant s'en faut que les Medecins soient recher-

chés à proportion qu'ils ont en un plus haut degré les qualités essentielles à un bon Medecin, qu'au contraire la science de la veritable Medecine, & la justesse d'esprit y servent très-peu, & la probité y est un obstacle : l'intrigue, la cabale, les maniéres insinuantes, la complaisance y contribuent beaucoup davantage. Pourvû qu'un Medecin en sçache assez pour ne pas faire de fautes grossiéres, s'il est bon politique il peut s'assurer de réussir, à moins qu'il n'ait un malheur extraordinaire.

Ce desordre regnant depuis longtems dans la Medecine, il ne faut pas s'étonner qu'elle ne fasse pas beaucoup de progrès. Si l'on ne donnoit point de récompenses aux bons Officiers des Troupes, il n'en faudroit pas davantage pour faire tomber l'Art militaire dans un Etat : tant que le Public se conduira aussi mal qu'il fait à l'égard des Medecins, on peut s'assurer que la Medecine demeurera dans l'état d'imperfection où elle est à présent, pourvû qu'elle ne tombe pas de plus en plus en décadence, comme elle a déja commencé.

CHAPITRE VII.

Des reproches qu'on fait aux Medecins.

IL ſemble que la Medecine étant toute occupée à procurer aux hommes le plus grand des biens qui eſt la ſanté, & à les préſerver de la mort le plus terrible de tous les maux, ils ne devroient avoir que des ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance pour ceux qui embraſſent cette profeſſion, & qui donnent tous leurs ſoins pour s'y rendre habiles ; mais comme la plûpart des gens ſont moins reconnoiſſans que vindicatifs, ils ſont plus portés à ſe plaindre des maux qu'ils s'imaginent leur être cauſés par les Medecins, qu'ils ne ſe tiennent obligés des biens qu'ils reçoivent d'eux veritablement.

C'eſt ce qui fait que quoique la Medecine contribue en pluſieurs occaſions à ſoulager la violence des maux, à abreger la longueur des maladies, & à éloigner la mort, tant s'en faut qu'on ait les égards que la raiſon voudroit

qu'on eût pour ceux qui exercent cet Art, qu'au contraire on peut dire qu'il n'y a point de profeſſion que l'on tâche de décrier davantage, & qui attire plus d'invectives ſur ceux qui s'y addonnent.

Il y a pluſieurs choſes qui ont contribué à faire naître cette mauvaiſe diſpoſition où l'on eſt communément à l'égard des Medecins. La malignité naturelle à tous les hommes y a beaucoup de part ; l'oppoſition que les Medecins marquent pour les excès auſquels les hommes ſont addonnés, leur tient lieu d'offenſe. Les remedes dont on ſe ſert pour la guériſon des maladies étant la plûpart deſagréables, la repugnance qu'on y a, donne à quelques-uns de l'averſion pour ceux qui les preſcrivent. Les mauvais ſuccès qui arrivent ſouvent même aux plus habiles Medecins, font auſſi concevoir du reſſentiment contre eux ; car ils ne peuvent pas toujours garantir de la mort ceux qu'ils traitent; il ne tient pas à eux d'arrêter le cours des maladies, auſſi-tôt que le deſirent les malades ; quelquefois les douleurs perſiſtent malgré tous les ſecours que l'on donne pour en délivrer. Mais on

ne fait point toutes ces réflexions ; un Medecin ne réuſſit pas, il n'en faut pas davantage à beaucoup de gens pour le condamner. On le rend reſponſable de tous les fâcheux accidens qui ſurviennent, & on lui impute les malheurs qu'il n'a pas détournés.

Si l'on ſe conduiſoit par raiſon, bien loin de mépriſer la Medecine, on la regarderoit comme la premiere de toutes les profeſſions. Car deux choſes font la nobleſſe des Sciences & des Arts ; l'utilité & la difficulté lorſqu'elle vient du côté de l'eſprit. Ce n'eſt pas l'utilité ſeule qui fait la nobleſſe d'une profeſſion ; car entre les Arts les plus vils, il y en a qui ſont ſi utiles, qu'on ne peut s'en paſſer en aucune façon. Ce n'eſt pas non plus la difficulté ſeule, puiſque ce qui eſt difficile ſans être utile, doit plutôt être mépriſé que recherché ; mais quand l'utilité & la difficulté venant de l'eſprit ſont jointes enſemble, elles font la nobleſſe d'une profeſſion, puiſque par l'utilité elle procure de grands avantages au Public, & à cauſe de la difficulté elle ne peut être bien exercée que par des genies ſuperieurs.

La Medecine étant la plus difficile de toute les professions, & procurant aux hommes la santé qui est le plus grand des biens dont ils puissent jouir en ce monde, elle doit donc tenir le premier rang; mais on est si éloigné de faire autant de cas de cet Art qu'il le merite, qu'on se sert au contraire de toutes les raisons imaginables pour l'avilir, & pour rendre méprisables ceux qui l'exercent. On prend même un plaisir singulier à entendre tout ce qui se dit d'injurieux sur la Medecine & sur les Medecins.

Cette mauvaise disposition où l'on est contre la Medecine a bien paru par le succès des Comedies, dans lesquelles Moliere a joué les Medecins; car ce sont celles qui ont attiré le plus de spectateurs, quoiqu'elles ne soient pas les meilleures de ses Pieces, & que dans les autres il y ait des traits aussi satiriques sur differens sujets; ce qui marque qu'on prenoit plus de plaisir à entendre censurer les Medecins, qu'à toutes les autres invectives que Moliere a répandues dans ses Comedies.

C'est pourquoi ceux qui en ont composé depuis lui, n'ont pas manqué d'y

inserer autant qu'ils ont pû de semblables invectives ; & même il y a eu des Auteurs qui dans des Ouvrages tout differens, n'ont pas laissé pour égayer leur sujet, d'y glisser des railleries sur la Medecine & sur les Medecins, connoissant le goût qu'on a pour tout ce qu'on dit de satirique sur cette matiere.

Le plaisir qu'on prend aux railleries qu'on fait sur la Medecine, engage à croire tout ce qu'on en dit de mal ; c'est pourquoi beaucoup de gens reglent leurs sentimens à l'égard des Medecins, sur ce qu'ils en entendent dire à la Comedie, sans faire réflexion qu'on ne doit pas compter sur la verité des Pieces de theatre, parceque les Auteurs ne sont pas obligés de la dire en ces sortes d'Ouvrages, il suffit qu'ils y gardent une certaine vrai-semblance.

Les préventions qu'on a conçûes contre la Medecine & les Medecins, n'ayant pas d'autre origine que celles que je viens de dire, cela suffit pour faire connoître combien ces sentimens sont déraisonnables ; mais quelque injustice qu'il y ait dans les jugemens des hommes, ils veulent toujours les autoriser

toriſer par quelque apparence de raiſon. C'eſt pourquoi afin de juſtifier les ſentimens qu'on a contre les Medecins, on les charge de pluſieurs reproches, qui donneroient un ſujet legitime de les mépriſer s'ils étoient veritables, voyons donc ce qu'on en doit penſer.

L'ignorance eſt un des reproches qu'on fait le plus communément aux Medecins; il n'y a point de gens ſi groſſiers qui ne s'ingerent de traiter d'ignorans, même les Medecins qui ont employé la plus grande partie de leur vie à l'étude & à l'exercice de la Medecine; mais on ne doit pas en être fort ſurpris, car ces perſonnes-là ſuivent peu la raiſon, & ne ſe laiſſent guéres conduire que par l'exemple & par leur penchant. C'eſt aſſez pour eux d'avoir entendu quelqu'un accuſer d'ignorance un Medecin, la malignité les porte à dire la même choſe des autres, ſans ſe mettre en peine s'ils ſont capables d'en juger. Mais ce qui doit ſurprendre davantage, c'eſt que des perſonnes d'ailleurs éclairées, & qui font paroître un jugement ſolide en toute autre choſe, s'oublient eux-mêmes en

cette occaſion, juſqu'à avoir des ſentimens auſſi peu raiſonnables que ceux qui ont l'eſprit le plus borné ; afin de les en deſabuſer, il eſt à propos d'examiner la choſe à fond, pour ne les pas laiſſer dans une erreur qui leur eſt encore plus honteuſe qu'aux Medecins, qu'ils prétendent par-là deshonorer.

Ceux qui s'élevent ſi fort contre l'ignorance des Medecins, ne le font pas d'une maniére uniforme ; les uns traitent generalement tous les Medecins d'ignorans, les autres reconnoiſſent qu'il y en a d'habiles, mais que la plûpart ne le ſont pas.

Accuſer tous les Medecins d'ignorance, c'eſt nier l'exiſtence de la Medecine ; car s'il y a une Medecine, elle ne peut être que dans quelques Medecins. Ceux qui en ſçavent le plus, ſont la meſure du degré de perfection où eſt l'Art de la Medecine ; & c'eſt par leur ſçavoir qu'on doit juger de l'habileté des autres Medecins.

C'eſt de cette maniére que dans tous les Arts on juge de la capacité de ceux qui les exercent. Le degré de perfection où ſe trouve leur Art, eſt la regle ſur laquelle on doit établir ſon ju-

gement ; ce degré ſe prend ſur ceux qui y excellent. Ainſi l'on regarde comme peu habiles, ceux qui n'approchent pas de cet état de perfection, ſoit qu'ils n'ayent pas les talens neceſſaires, ſoit que les poſſedant, ils n'ayent pas voulu ſe donner les ſoins & les peines qu'il faut, pour parvenir à ce degré de perfection.

J'ai montré l'exiſtence de la Medecine par des raiſons aſſez convaincantes pour ne laiſſer aucun lieu d'en douter, & c'eſt une conſequence neceſſaire qu'il y a des Medecins habiles ; puiſque ce titre eſt dû à ceux qui poſſedent le mieux les connoiſſances dans leſquelles la Medecine conſiſte.

Quoiqu'il y ait une infinité de choſes qu'il ſeroit utile que les Medecins ſçûſſent, & que neanmoins ils ignorent, on ne doit pas pour cela les taxer d'ignorance, ſi ce ſont des choſes qu'on ne peut pas découvrir, ou qui ne ſont pas encore découvertes. Si les Medecins ne ſçavent pas ces choſes ; les autres hommes les ignorent auſſi. Or il eſt manifeſte que ce n'eſt pas être ignorant dans une profeſſion, que de ne pas en ſçavoir des choſes qui ſont

generalement inconnues à tous les hommes.

Il eſt vrai que l'état où eſt à preſent la Medecine, eſt fort éloigné de celui où elle pourroit être, ſi l'on y mettoit l'ordre qui y ſeroit neceſſaire, & que par conſequent les plus habiles Medecins ne le ſont pas autant qu'ils le ſeroient, s'ils y avoient trouvé tous les ſecours dont ils auroient eu beſoin. Mais comme il ne tient pas aux Medecins d'y mettre cet ordre, & que cela dépend entierement des perſonnes qui ont l'autorité en main; on ne doit pas faire un reproche aux Medecins, de ce qu'ils ne ſçavent pas des choſes qu'il n'a pas dépendu d'eux d'apprendre.

A l'égard des perſonnes qui reconnoiſſent qu'il y a quelques Medecins habiles, mais qui croyent que la plûpart ſont ignorans, quoique leur ſentiment ne ſoit pas ſi éloigné de la verité, que celui des gens qui accuſent tous les Medecins d'ignorance, neanmoins on peut dire que leur déciſion eſt preſque toujours temeraire, & qu'en prononçant comme ils font ſur le ſçavoir ou ſur l'incapacité des Medecins en particulier, ils tombent ſouvent dans l'erreur.

Car comme on n'eſt point capable de bien diſcerner ſi un Medecin eſt ſçavant, à moins qu'on ne ſoit en état de faire une juſte comparaiſon de ſon ſçavoir avec le degré de perfection où ſe trouve la Medecine ; pour croire qu'un Medecin eſt ignorant, il faut avoir lieu de penſer qu'il eſt fort éloigné de poſſeder les connoiſſances qui ſe trouvent dans les bons Medecins. Or ces connoiſſances conſiſtant à ſçavoir ce qu'on a découvert de meilleur pour la conſervation de la ſanté & pour la guériſon des maladies, il faut avoir ſoi-même ces connoiſſances pour juger ſi un Medecin en manque.

Mais j'ai fait voir que ceux qui n'ont pas étudié ni exercé la Medecine, ne peuvent pas connoître ce qui convient le plus dans chaque occaſion où il s'agit de la ſanté ; & quand même ils auroient quelque connoiſſance de la Medecine, & qu'ils ſçauroient que de certains remedes conviennent à de certaines maladies, ils n'auroient pas ſujet d'accuſer un Medecin d'ignorance, ſur ce qu'ils voyent qu'il ſe ſert d'autres remedes pour ces mêmes maladies ; puiſqu'il ſe peut faire que les remedes

qu'il employe ſoient auſſi bons ou même meilleurs que ceux dont ils ont connoiſſance. D'ailleurs, c'eſt peut-être parcequ'il y a des circonſtances qui demandent quelque variation dans la cure de ces maladies, & qui font que les remedes qui y ſont ordinairement propres, ne conviennent point dans les occaſions où ce Medecin ne s'en ſert pas.

Puiſque ceux qui ſans être Medecins ont aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ſe croire capables de décider ſur la ſcience des Medecins, manquent en effet des connoiſſances neceſſaires pour en juger raiſonnablement, il eſt manifeſte que ce n'eſt pas la raiſon qui les guide lorſqu'ils accuſent les Medecins d'ignorance, mais qu'ils ſe conduiſent alors comme les plus ſtupides, ou par l'exemple, ou par quelque paſſion, ou par la malignité naturelle aux hommes, laquelle les porte à juger de tout au deſavantage d'autrui.

L'exemple engage beaucoup de gens à taxer les Medecins d'ignorance. La plûpart de ceux qui leur font ce reproche, ont conçû ce préjugé dès leur enfance, & avant qu'ils fuſſent en état

de juger des choſes par raiſon ; l'ayant entendu dire à leurs parens, ou aux perſonnes qu'ils ont fréquentées, ils ſe le ſont tellement imprimé dans l'eſprit, qu'il n'y a preſque pas moyen de les deſabuſer.

Le chagrin que cauſent les mauvais ſuccès qu'ont les Medecins dans quelques maladies, portent auſſi pluſieurs perſonnes à les regarder comme des ignorans. Un Medecin a manqué de réchapper un malade, on eſt par-là irrité contre lui, on publie que c'eſt par ſa faute, & que ſon ignorance en eſt la cauſe. Il ſurvient de fâcheux accidens à un malade après l'uſage de quelque remede, on n'attribue pas ces mauvais effets à la maladie, mais aux remedes que le Medecin a ordonnés ; & cette raiſon fait qu'on ne manque pas de le traiter d'ignorant. Un malade s'impatiente de ne pas guérir après avoir été quelque tems entre les mains d'un Medecin ; on ne s'en prend pas ou au mauvais temperament du malade, ou à l'opiniâtreté de la maladie qui eſt difficile à guérir ; c'eſt, dit-on, l'ignorance du Medecin qui éloigne la guériſon.

La vanité engage auſſi quelquefois à

taxer les Medecins d'ignorance ; on croit donner par-là une plus haute idée de sa capacité, en se faisant regarder comme une personne capable de décider sur cette matiere ; car les gens vains n'oublient rien pour augmenter la bonne opinion qu'ils croyent qu'on a d'eux.

Enfin la pente que les hommes ont à croire le mal plutôt que le bien, contribue beaucoup à faire porter des jugemens desavantageux du sçavoir des Medecins. Lors même qu'il y a des raisons qui doivent persuader que les mauvais succès viennent ou de la maladie ou de la mauvaise constitution du malade, la malignité l'emporte souvent, & l'on attribue plus volontiers au Medecin tout le mal qui arrive.

Ce n'est pas par l'évenement de ce qu'ordonnent les Medecins, qu'on doit juger de leur sçavoir, puisqu'en prescrivant ce qu'on a découvert de meilleur pour une maladie, l'effet n'est quelquefois pas tel qu'on devoit l'esperer. Quand ils conseillent ce que l'on connoît de plus convenable pour le cas dont il s'agit, le bon sens ne veut pas qu'on les accuse d'ignorance, car il ne

ne tient pas à eux d'en sçavoir davantage.

Outre le mauvais succès des remedes il y a encore plusieurs choses qui portent à accuser un Medecin d'ignorance ; c'est quand on découvre qu'il n'a pas connu une maladie, ou qu'il n'a pas ordonné un remede qu'on juge par la suite qui auroit été plus convenable que ceux qu'il a prescrits, ou enfin quand il n'a pas fait un pronostic juste de ce qui devoit arriver.

Mais si la maladie n'étoit pas assez caracterisée par les signes dont elle étoit accompagnée, ce n'est pas ignorance à un Medecin de n'avoir pû la bien distinguer ; ce n'est pas ignorance de n'avoir pas ordonné un remede qu'on découvre par la suite d'une maladie, qui auroit été convenable dans un certain tems, s'il n'y avoit point alors de raison de juger que ce remede fût le meilleur ; puisque la science de la Medecine consiste à sçavoir ce qu'on a découvert de plus utile pour la santé dans chaque occasion, autant qu'on en peut juger par les circonstances qui ont précedé la maladie, ou par celles qui l'accompagnent ; mais la Medecine

n'enſeigne pas à connoître ce qui doit arriver dans la ſuite, quand il n'y a aucun ſigne qui le faſſe prévoir.

On n'a pas non plus de raiſon d'accuſer un Medecin d'ignorance lorſqu'il arrive quelque choſe de contraire à ce qu'il a prédit; car les Medecins ne peuvent pas connoître les ſuites d'une maladie plus certainement que les ſignes ne les marquent; or ces ſignes ne marquent pas infailliblement ce qui doit arriver: ainſi quand un Medecin dit qu'un malade mourra ou qu'il réchappera, ou qu'il lui ſurviendra de certains accidens, on doit ſeulement entendre qu'il eſt vraiſemblable que cela arrivera. C'eſt pourquoi lorſque l'évenement ne répond pas à la prédiction d'un Medecin, on ne doit pas pour cela en conclure qu'il ſoit ignorant, parcequ'il n'y a que Dieu qui puiſſe prédire infailliblement l'avenir. On n'a lieu d'accuſer un Medecin d'ignorance, pour n'avoir pas connu l'eſpece de la maladie qu'il a traitée, ou pour n'avoir pas ordonné le remede le plus convenable, ou pour n'avoir pas prévû ce qui devoit arriver, que quand il y avoit des ſignes qui marquoient

préciſément de quelle eſpece étoit la maladie, quel remede y étoit le plus propre, & de quels accidens elle devoit être ſuivie.

La raiſon la plus ordinaire par laquelle on prétend prouver l'ignorance des Medecins, c'eſt, dit-on, qu'ils ne ſçavent que ſaigner & purger, & que pour cela il ne faut pas être fort habile; mais s'il eſt aiſé d'ordonner une ſaignée ou une purgation, il n'eſt pas facile de ſçavoir préciſément quand ces remedes ſont convenables. Ceux qui ne jugent des choſes que par des dehors qui frappent, croyent que plus un Medecin ordonne de remedes differens, plus il eſt habile; s'imaginant que la connoiſſance des medicamens, eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel pour la guériſon des maladies; mais c'eſt une choſe certaine, qu'il eſt bien plus néceſſaire à un Medecin de ſçavoir bien diſtinguer toutes les circonſtances qui demandent de la variation dans la cure, & qu'il n'y a pas moins d'habileté à connoître quand il eſt à propos de laiſſer agir la nature ſeule, qu'à ſçavoir ordonner des remedes lorſqu'ils ſont convenables; car il y a une grande dif-

ference à faire des occaſions où l'uſage des remedes convient, & de celles où il ne convient pas. Le diſcernement de ces choſes dépend beaucoup de la juſteſſe d'eſprit, & caracteriſe le bon Medecin; au lieu que la connoiſſance d'une grande quantité de remedes, eſt ſimplement une affaire de memoire, & ſe trouve ſouvent en de mauvais Medecins.

Puiſqu'il y a beaucoup de cas où la ſaignée & la purgation ne conviennent point, & qu'il y en a quantité d'autres où elles ſont très-ſalutaires, il faut, pour éviter la mépriſe, ſçavoir bien diſtinguer ces cas les uns d'avec les autres. Ce diſcernement demande une infinité de connoiſſances, parceque dans les maladies il y a une varieté infinie. Ainſi ce n'eſt pas ſi peu de choſe qu'on penſe d'ordinaire, que de ſçavoir ordonner à propos la ſaignée & la purgation qui ſont les plus grands remedes de la Medecine.

A la verité ce n'eſt pas aſſez qu'un Medecin ait ces connoiſſances, il eſt neceſſaire qu'il ſçache encore employer d'autres remedes ſuivant que les cas l'exigent; & c'eſt ce qu'on ne peut pas douter que les Medecins ne faſſent tous-

les jours ; car ne voit-on pas qu'ils ordonnent ſouvent les eaux minerales, le bain, le lait, &c? ne preſcrivent-ils pas des émulſions, des juleps, des opiates, des tablettes, &c ? n'uſent-ils pas des préparations de mercure, d'acier, d'antimoine, &c ? n'employent-ils pas quantité de ſels, tant ſimples que composés, comme ſont ceux d'abſynthe, de vipere, de corne de cerf, le ſel polycreſte, le tartre vitriolé, &c ? ne ſe ſervent-ils pas d'un grand nombre d'autres remedes dont l'uſage eſt ſi commun, qu'on ne peut pas ignorer que les Medecins ne les conſeillent ; ſans parler de ceux qu'on n'employe pas ſi communément, parceque les occaſions où ils conviennent ſont plus rares. C'eſt ce qui fait qu'ils ſont moins connus de ceux qui n'exercent point la Medecine, & c'eſt par cette raiſon que je dois les paſſer ſous ſilence.

On dira que les Medecins preſcrivent bien plus ſouvent la ſaignée & la purgation que tout autre remede ; cela eſt vrai, mais ce qui les oblige d'ordonner ces remedes plus fréquemment que les autres, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus efficaces. S'il étoit vrai qu'il y en eût

de connus, qui fuſſent plus utiles dans les occaſions où l'on ſaigne & où l'on purge, on ſeroit condamnable de ne pas les préferer ; mais la raiſon ne veut pas qu'on blâme les Medecins d'ordonner la ſaignée ou la purgation dans les cas où l'experience a fait voir que ces remedes réuſſiſſent plus ſouvent que les autres que l'on connoît.

La plûpart de ceux qui attaquent les Medecins ſur cet article, ne ſont pas gens à faire toutes ces réflexions, ils n'entrent pas dans des diſcuſſions ſi longues. S'il leur falloit ne juger des choſes qu'avec connoiſſance, ils ne pourroient décider ſur rien ; c'eſt pourquoi leur préſomption les portant à dire leur avis là-deſſus, il leur ſuffit d'avoir entendu faire ce reproche aux Medecins, pour le leur faire eux-mêmes ; il y en a d'autres qui ayant de la repugnance pour la ſaignée ou pour la purgation, ou bien étant portés pour les remedes extraordinaires, condamnent les Medecins de ſaigner & de purger ſi fréquemment. Ils ne conſiderent point qu'en preſcrivant les remedes, on doit ſur toute choſe examiner, ſi ce ſont ceux qui réuſſiſſent le plus ſou-

vent dans l'occaſion pour laquelle on les ordonne, & qu'il n'importe pas qu'ils ſoient d'un uſage commun, ou qu'ils ſoient rarement employés, qu'ils conviennent à un grand nombre de maladies, ou qu'ils ne ſoient propres qu'à quelques eſpeces.

On trouvera peut-être à redire que j'aye voulu défendre les Medecins d'un reproche qui a ſi peu de fondement, & dont il eſt ſi aiſé de connoître la fauſſeté ; mais comme il ſe trouve quantité de gens infatués de cette opinion, j'ai cru que le grand nombre de ceux qui en ſont préoccupés, devoit m'engager à les en deſabuſer, quoique par elle-même elle ne meritât pas qu'on y fît attention.

L'homicide eſt encore un reproche qu'on fait très-communément aux Medecins. Meurt-il quelqu'un dont ils ont eu ſoin, ils en ſont, à ce qu'on dit, les aſſaſſins. A entendre les perſonnes attachées aux malades qui meurent entre les mains des Medecins, il ſembleroit qu'aucun de ces malades n'eût pû mourir de la maladie dont il étoit attaqué, s'il n'avoit point uſé de remedes ; ce ſont les Medecins qui les ont tués, à

ce qu'on prétend. Plus on est touché, ou plus on le veut paroître, plus on blâme les Medecins qui ont gouverné les malades qui sont morts. Si c'est un pere de famille, la veuve & les enfans crient contre le Medecin qui l'a traité. Si c'est un grand Seigneur, tous ceux dont la fortune étoit attachée à la sienne, deviennent ennemis de son Medecin ; il a autant d'accusateurs que ce Seigneur avoit de créatures. De-là vient que beaucoup de personnes perdant à la mort des Princes, il y en a toujours un grand nombre qui se déchaînent contre les Medecins qui les ont gouvernés. On est affligé de la perte qu'on fait ; pour se soulager on a recours aux plaintes, on y cherche un objet, on n'en trouve point de plus à portée que les Medecins, on exhale sa douleur en invectives contr'eux, ce sont des assassins, ce sont des empoisonneurs.

La raison demanderoit que pour former une telle accusation, on eût des preuves assez fortes pour la justifier ; car enfin quoiqu'on ne prétende pas que les Medecins tuent les malades de dessein formé, c'est toujours un repro-

che odieux, qui suppose d'ordinaire en eux un manque de sçavoir & de prudence. Ainsi l'équité ne permet pas de les accuser d'être causes de la mort de leurs malades, sans qu'on ait quelque raison de le penser; mais les motifs qui portent à faire ce reproche aux Medecins, ne sont pas plus raisonnables que ceux qui les font accuser d'ignorance, ou pour mieux dire ce sont les mêmes, à sçavoir l'exemple, la passion, & principalement la malignité naturelle aux hommes.

Pour accuser, comme on fait, un Medecin d'avoir tué son malade, il faudroit sçavoir que la maladie dont il est mort, ne fût point mortelle par elle-même, c'est-à-dire qu'elle fût d'une espece dont on ne meurt jamais, quand on ne fait point de remede; car s'il arrive que l'on meurre quelquefois de cette maladie sans qu'on ait de Medecin, lorsqu'on y aura eu recours il sera au moins douteux, si c'est la maladie qui a fait mourir le malade, ou si c'est le Medecin.

Quand donc un malade meurt d'une maladie qui est quelquefois mortelle par elle-même, comme sont la fiévre

ardente, la pleuresie, la fluxion de poitrine, on ne peut jamais assurer que les remedes que le Medecin lui a ordonnés, soient causes de sa mort. D'où il suit que c'est une injustice manifeste d'accuser positivement les Medecins, comme c'est l'ordinaire, d'avoir tué les malades qui sont morts de grandes maladies, puisqu'on sçait que par elles-mêmes elles peuvent causer la mort; car ce n'est pas en doutant qu'on fait ce reproche aux Medecins, on l'assure comme si la chose étoit indubitable. Tel Medecin, dit-on, a tué un tel malade, comme s'il lui avoit tiré un coup de pistolet dans la tête; car c'est de cette compa raison qu'on se sert communément.

Bien loin de pouvoir assurer que ce soit le Medecin qui soit cause de la mort d'un malade, ceux qui ne sçavent pas la Medecine, n'ont d'ordinaire aucun lieu de le présumer; car comme pour juger des effets que produisent les remedes, il faut un grand nombre d'experiences en pareil cas, on ne doit pas soupçonner que des remedes qu'un Medecin a prescrits, soient causes de la mort d'un malade, à moins

qu'on n'ait reconnu par beaucoup d'obſervations, qu'il meurt plus de gens attaqués de cette maladie, aprés qu'on s'eſt ſervi de ces remedes, qu'il n'en meurt lorſqu'on les a abandonnés à la nature ſeule ; & l'on ne peut connoître le degré de probabilité qu'il y a à attribuer la mort du malade ou aux remedes, ou à la maladie, qu'en comparant le nombre de ceux qui meurent lorſqu'on abandonne les malades à la nature ſeule, avec le nombre de ceux qui meurent, quand on ſe ſert de ces remedes.

Si donc on avoit obſervé que de mille perſonnes attaquées d'une certaine maladie qu'on auroit traitée avec de certains remedes, il y en eût eu deux cens qui fuſſent morts, & qu'ayant abandonné à la nature ſeule un pareil nombre de gens atteints d'une ſemblable maladie, ont eût remarqué qu'il n'en fût mort que cent, il ſeroit auſſi vraiſemblable d'attribuer à la maladie la mort d'une perſonne qui auroit uſé de ces remedes, qu'il le ſeroit d'attribuer ſa mort aux remedes. Mais ſi de mille malades qui auroient été traités avec ces mêmes remedes, on avoit ob-

ſervé qu'il n'en fût mort que cent cinquante, alors il y auroit une fois plus de probabilité à croire que la maladie fût cauſe de la mort du malade qui auroit uſé de ces remedes, qu'à penſer que ce fût les remedes. Suivant les autres differences qu'il peut y avoir entre le nombre de ceux qui mourroient ſans faire de remede, & le nombre de ceux qui mourroient après avoir uſé de certains remedes, on pourroit juger du degré de probabilité qu'il y auroit à attribuer la cauſe de la mort ou à la maladie, ou à ces remedes. D'où il ſuit que ſi l'on n'a pas remarqué qu'il ſoit mort plus de malades atteints d'une certaine maladie, après s'être ſervi de certains remedes, qu'il n'en eſt mort de ceux qui étant attaqués de la même maladie, ont été abandonnés à la nature ſeule, il n'y a aucune probabilité à attribuer à ces remedes la mort d'aucun malade.

Les perſonnes qui n'exercent point la Medecine, ne pouvant pas entrer dans une telle diſcuſſion, il eſt évident qu'ils ne peuvent pas ſçavoir, s'il y a quelque probabilité à attribuer plutôt la mort d'un malade aux remedes qu'on

lui a ordonnés, qu'à l'attribuer à la maladie. Or comme c'eſt choquer également le bon ſens & l'équité de reprocher à un Medecin d'avoir tué un malade, lorſqu'il n'y a aucune probabilité à le croire; quel ſentiment doit-on avoir de tant de gens qui accuſent les Medecins d'être cauſes de la mort des malades qui meurent entre leurs mains?

Puiſqu'on ne doit point penſer qu'un habile Medecin preſcrive pour une maladie des remedes qui ſoient tels, qu'il meurre plus de malades après en avoir uſé, qu'il n'en meurt quand on ne fait aucun remede, il n'eſt pas raiſonnable de dire que ce ſoit la maniére dont un bon Medecin a traité une maladie, qui ait cauſé la mort du malade.

C'eſt une erreur de croire, comme beaucoup de gens ſe le perſuadent, qu'il y a beaucoup de malades qui ne mourroient pas de leurs maladies, ſi on les abandonnoit à la nature ſans faire aucun remede, & qui meurent neanmoins, parceque, diſent-ils, les moyens qu'on employe pour les guérir, aug-

mentent le mal au lieu de l'appaiser. Cette opinion n'est fondée que sur ce faux principe, que tous les accidens qui arrivent après l'usage des remedes, viennent de ces remedes, & non pas de la maladie.

Tant s'en faut que l'on ait raison de penser qu'un habile Medecin a fait mourir un malade, qui ne seroit pas mort si on l'avoit abandonné à la nature, que même on n'a pas fort souvent lieu de porter ce jugement à l'égard de ceux qui se mêlent d'exercer la Medecine sans avoir les connoissances necessaires ; car ce n'est pas une chose si commune qu'on pense qu'un homme meurre des remedes qu'on lui a donnés mal à propos lorsque sa maladie n'est pas mortelle par elle-même. Il y a donc de l'injustice d'attribuer, comme on fait, la mort des malades, aux remedes que les Medecins ordonnent, puisqu'il est certain qu'on ne doit point former une telle accusation, sans avoir de bonnes raisons pour croire qu'elle est veritable.

Les inconveniens qui arrivent le plus ordinairement par la faute de ceux qui se mêlent de traiter les malades sans

en avoir la capacité, ſont que par les remedes qui ne conviennent pas ils prolongent ſouvent les maladies, ils en augmentent la violence, & manquent de ſauver la vie à des malades que leurs maladies font mourir, & que neanmoins de bons Medecins auroient guéri, en leur ordonnant des remedes plus convenables.

Mais comme la prévention & l'exemple l'emportent d'ordinaire ſur la raiſon, on ſe laiſſe aller au penchant qu'on a de dire du mal des Medecins, parceque la coutume l'autoriſe. Elle a une ſi grande force ſur les eſprits des hommes, qu'elle pallie l'injuſtice qu'il y a dans les actions les moins équitables. C'eſt ce qui fait que l'on regarde comme une bagatelle, d'accuſer un Medecin d'avoir tué un malade; on ne croit pas même qu'il ſoit neceſſaire d'examiner s'il y en a quelque preuve. La moindre perſonne qui a commencé à le dire, ſuffit pour en perſuader; on la croit aiſément ſur ſa parole; & ce qui doit ſurprendre davantage, c'eſt que parmi les perſonnes qui ont de la pieté, & qui font paroître d'ailleurs beaucoup de circonſpection dans leurs actions &

dans leurs paroles, il y en a beaucoup qui accusent les Medecins, aussi indiscretement que font les autres, d'avoir fait mourir leurs malades.

Les Medecins ont bien plus de droit d'accuser le Public d'être cause de la mort de plusieurs personnes, que le Public n'a de droit de faire ce reproche aux Medecins ; car on sçait que presque tout le monde se mêle de donner des conseils aux malades, & de faire des changemens aux ordonnances des Medecins ; comme on en use ainsi d'ordinaire sans avoir connoissance de ce qui est convenable, & de ce qui ne l'est pas ; il arrive souvent qu'on ne prend pas les moyens les plus propres pour réchapper les malades ; ce qui fait qu'il y a beaucoup de gens qui meurent, lesquels ne mourroient pas si on les traitoit comme il faut. Ceux qui ont eu l'imprudence de leur donner de mauvais conseils en étant la cause, non seulement on peut les accuser d'homicide, mais même il est certain qu'ils sont coupables de ce crime, parceque leur aveugle présomption ne peut pas les en disculper, la raison suffisant pour leur faire connoître qu'ils ne doivent

doivent pas ſe mêler de donner des conſeils pour la cure des maladies, en étant très-incapables.

La même choſe ſe peut dire à la verité de ceux qui entreprennent d'exercer la Medecine ſans avoir les connoiſſances neceſſaires; mais il n'en eſt pas de même des Medecins qui ayant fait tout leur poſſible pour ſe rendre capables de bien remplir les devoirs de leur profeſſion, donnent toute l'attention qu'il faut pour bien traiter leurs malades; car s'il leur arrive malheureuſement de ſe tromper, comme tous les hommes y ſont ſujets, ils ont au moins la conſolation de ſçavoir que leur conſcience n'en eſt point chargée.

Outre les reproches d'ignorance & d'homicide qu'on fait communément aux Medecins, on s'eſt encore aviſé depuis un certain tems de les taxer d'irreligion, comme ſi la ſcience de la Medecine portoit à l'Athéiſme. Ce reproche eſt devenu ſi commun, que beaucoup de gens le regardent preſque comme une verité dont on ne peut pas douter, au moins à l'égard d'une grande partie des Medecins; mais comme

ce ſujet eſt aſſez étendu pour remplir un Chapitre, ce ſera la matiere de celui qui ſuit.

On fait encore pluſieurs reproches aux Medecins, & entr'autres qu'ils affectent de ſe ſervir de termes inconnus & barbares, prétendant par ce moyen rendre la Medecine plus myſterieuſe & plus venerable, & en cacher la connoiſſance aux autres hommes ; mais il n'y a pas plus de verité dans ce reproche, que dans ceux dont j'ai déja parlé.

Il faut être ou bien aveuglé, ou bien ignorant pour avoir ce ſentiment ; car peut-on ne pas ſçavoir qu'il n'y a point d'Art qui n'ait ſes termes particuliers? & cela ne peut pas être autrement, parcequ'on y parle de choſes qui ne ſont pas d'ordinaire connues à ceux qui exercent les autres profeſſions. Ainſi comme on n'a pas communément les idées qui repreſentent ces choſes, il arrive qu'on ignore les termes qui les expriment.

Il eſt vrai que dans la Medecine auſſi-bien que dans les autres Arts, on ſe ſert quelquefois de termes particuliers pour expliquer ce qu'on pourroit faire entendre par des mots qui

ſont plus dans l'uſage commun, mais cela n'eſt pas même ſi ordinaire en Medecine qu'en pluſieurs autres Arts. Combien y a-t-il de choſes dans la Marine, dans l'Art Militaire, dans l'Architecture, dans la Venerie, &c. qu'on pourroit exprimer par des façons de parler plus uſitées que celles dont on ſe ſert. Puis donc que l'uſage a conſacré dans tous les Arts de certains mots qui y ſont particulierement affectés, ſans qu'on s'aviſe d'y trouver à redire, pourquoi blâmer les Medecins d'avoir de certains termes particuliers à leur Art ?

On accuſe les Medecins d'avoir voulu cacher leur Art par ces façons de parler particulieres ; mais il eſt aſſez caché par lui-même, ſans qu'on ſe donne aucun ſoin pour le voiler ; & quand les Medecins auroient eu ce deſſein, bien loin de les en reprendre, on devroit les blâmer de ne l'avoir pas bien rempli ; car l'aveugle préſomption des hommes les portant à ſe ſervir fort indiſcretement du peu qu'ils ſçavent de la Medecine, ç'auroit été agir prudemment que de leur ôter, autant qu'il eût été poſſible, la connoiſſance de ce qui concerne les maladies, afin de les

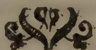
empêcher de ſe ſervir mal à propos, comme ils font d'ordinaire, de ce qu'ils en ont appris ; de même que la prudence veut qu'on ôte les armes d'entre les mains des enfans, parcequ'ils n'ont pas aſſez de diſcretion pour ne s'en pas ſervir, ni aſſez de connoiſſance & de raiſon pour en faire l'uſage qu'il faut.

En défendant les Medecins ſur le reproche qu'on leur fait de ſe ſervir de termes particuliers, je n'ai pas deſſein de juſtifier ceux en qui on remarque de l'affectation à uſer de mots extraordinaires, & qui prétendent par-là ſe donner un air d'habiles gens. Je demeure d'accord que c'eſt un defaut qu'on doit éviter ; mais pourvû que ces Medecins ne manquent pas des qualités eſſentielles pour ſe bien acquiter de leur profeſſion, & qu'ils ayent tout le ſoin & toute l'attention neceſſaire pour en bien remplir les devoirs, il me ſemble que l'affectation des mots ne cauſant aucun préjudice aux malades, on devroit leur paſſer ce petit defaut, en faveur des avantages que procurent leurs bonnes qualités.

Il y a beaucoup de gens qui ont ſur ce ſujet une bizarrerie bien grande ; ils

eſtiment dans les Charlatans l'uſage des termes propres à la Medecine, ils inferent de-là que ces Charlatans ont du ſçavoir ; au contraire ils ſe moquent des Medecins qui employent ces mêmes termes. Cela vient de ce qu'ils n'en jugent pas par raiſon, mais ſuivant les differentes diſpoſitions où ils ſe trouvent à l'égard des Medecins & à l'égard des Charlatans : ils jugent favorablement de ce que font ceux-ci, parcequ'ils ſont portés pour eux, & ayant de l'averſion pour les Medecins ſans ſçavoir pourquoi, ils portent à leur ſujet un jugement tout opposé.

Pour ce qui eſt des autres reproches que l'on fait aux Medecins, comme ils conviennent egalement à ceux qui exercent les autres profeſſions, je ne m'arrêterai pas à en parler ; car je ne prétends pas que les Medecins ſoient exemts des defauts qui ſont communs à tous les hommes.



CHAPITRE VIII.

De la Religion des Medecins.

COMME il n'y a point de probité bien exacte dans les Athées, & que cette qualité se doit trouver dans les Medecins, le reproche qu'on leur fait de n'avoir pas de Religion, leur est trop injurieux pour ne les en pas défendre. L'origine de cette accusation ne vient que des préjugés de gens superstitieux, qui trouvant des Medecins opposés à de certaines pratiques de leur devotion mal reglée, ont répandu cette calomnie, à laquelle on a ajoûté foi par la facilité qu'on a de croire le mal.

Pour détruire cette opinion qui est aussi opposée à la verité, que contraire à l'honneur des Medecins, je ferai voir que la Medecine bien loin de porter à l'Athéisme, fournit des preuves convaincantes des premieres verités de la Religion, & que l'application qu'on donneà cette Science dispose l'esprit à se soumettre à la foi. Je montrerai

enſuite que ce reproche eſt nouveau, & que les Medecins ne ſe le ſont attiré qu'en s'oppoſant à des ſuperſtitions, dans leſquelles ont donné beaucoup de perſonnes dans ces derniers tems.

Les premieres verités de la Religion ſont l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'Ame; c'eſt en les niant que les impies & les libertins prétendent ſapper les fondemens de la Religion, c'eſt auſſi par-là qu'il faut commencer à l'établir. La Medecine nous fournit des preuves très-convaincantes de ces verités.

Une des meilleures preuves de l'exiſtence de Dieu, & qui a fait le plus d'impreſſion ſur l'eſprit des Philoſophes de l'Antiquité, eſt celle qu'ils ont tirée de l'ordre admirable qu'il y a dans le monde. Car, comme témoigne l'Apôtre S. Paul, * *les perfections inviſibles de Dieu, ſa puiſſance éternelle & ſa Divinité ſont devenues viſibles depuis la création du monde, par la connoiſſance que ſes créatures nous en donnent.* Le corps de l'homme que les Philoſophes ont nommé le petit monde, parcequ'il contient en abregé toutes les merveilles du monde entier,

* *Epitre aux Romains chap. 1 verſ. 20.*

nous en fournit une preuve encore plus convaincante, que celle qui se tire du reste de la nature, parceque c'est l'ouvrage où l'on peut remarquer le plus aisément une suite de dessein aussi étendue qu'elle est admirable. C'est pourquoi la Medecine s'attachant particulierement à la consideration de la structure du corps humain, elle porte à juger que la merveilleuse disposition qu'il y a dans toutes les parties qui le composent, n'a pû avoir d'autre cause qu'une souveraine Intelligence qui est Dieu.

En effet, quand on considere l'œconomie du corps, l'arrangement de ses parties, la convenance qui s'y trouve pour les usages ausquels elles servent, plus on fait de progrès dans ces connoissances, plus on est surpris de l'artifice qu'il y a dans l'ouvrage, & plus on admire la sagesse de celui qui en est l'Auteur.

Il faudroit faire un Traité complet d'Anatomie, si l'on vouloit rapporter tout ce que les Medecins connoissent dans ce chef-d'œuvre de la nature, qui porte le caractere d'une cause souverainement sage & puissante; il suffit d'en

d'en rapporter ici quelques exemples qui ne ſurpaſſent point les connoiſſances communes.

Si l'on examine les os qui ſont l'appui & le ſoutien de tout le corps, on y découvre un art infini. L'aſſemblage n'en eſt pas tout d'une piece, parceque le corps ne pourroit pas ſe mouvoir; mais ce ſont pluſieurs os differens en groſſeur, en figure, en dureté, qui ſont joints enſemble de diverſes manieres, ſelon qu'il convient pour l'action de la partie où ils ſe trouvent. On en compte environ trois cens dans un corps bien conformé : chacun de ces os a ſon uſage propre; on y voit des éminences, des cavités, des trous, & tout cela pour quelque raiſon manifeſte.

La ſeconde vertebre du col a, par exemple, une apophyſe ou éminence ronde qu'on appele dent, laquelle ne ſe trouve pas dans les autres vertebres. Cette dent paſſe dans le trou de la premiere vertebre, qui ne formant qu'un tout avec la tête, ſe meut autour de cette dent qui lui ſert d'axe : cela fait que la tête peut tourner de tous côtés, ce qui n'arriveroit pas ſans cette diſpoſition particuliere.

Les muſcles qui font mouvoir les differentes parties du corps, ſont conſtruits avec une induſtrie ſinguliere; ils font l'office de cordes qui ſeroient attachées aux parties pour les tirer. Ils ſont compoſés de pluſieurs plans de fibres diſpoſées avec beaucoup d'art, afin qu'ils ſoient capables de contraction, en quoi conſiſte leur uſage. Car leurs extrémités étant attachées à differentes parties, lorſqu'un muſcle vient à ſe racourcir, celle qui eſt la plus mobile, s'approche de celle qui l'eſt moins. Les endroits où ſe trouvent ces attaches, ſont ſi bien pris, que dans le grand nombre de muſcles qu'il y a dans le corps, qui eſt de plus de quatre cens, il n'y en a pas un ſeul qui pût être mieux ajuſté pour faire ſon office.

C'eſt par le moyen de ces muſcles que s'executent tous les mouvemens que l'on remarque dans les differentes parties du corps. Pluſieurs muſcles agiſſent ſouvent en même tems, & il y a de certaines actions pour leſquelles il eſt neceſſaire que plus de cent muſcles concourent à les produire, comme quand on remue des corps fort peſans.

Toutes les parties nobles, le cœur, le poumon, &c. ne fourniſſent-elles pas des ſujets d'admiration par leur ſtructure, qui eſt ſi bien proportionnée à leur office ? Le cœur qui doit pouſſer le ſang vers toutes les extrémités du corps, eſt compoſé d'une grande quantité de fibres charnues, qui ſont contournées avec beaucoup d'art en pluſieurs manieres differentes, afin d'en augmenter la force. Ce viſcere a deux cavités qu'on nomme communément ventricules. Les parois du droit ſont moins épais que ceux du gauche ; ce qui a été fait ainſi, afin que le ſang qui eſt contenu dans celui-ci, ſoit pouſſé avec autant de force qu'il eſt neceſſaire pour parvenir juſqu'aux extrémités du corps ; au lieu que le ſang qui eſt dans le ventricule droit, ne devant aller que dans les poumons, il n'étoit pas beſoin d'une ſi grande force pour l'y pouſſer.

Il falloit pour entretenir la circulation du ſang, d'où dépend la vie, que cette liqueur ne pût être repouſſée dans la veine qui l'y a apportée, & que le ſang pouſſé dans l'artere par la contraction du cœur, ne pût ſur le champ y rentrer ; c'eſt pourquoi l'Auteur de la

nature a placé des valvules à l'orifice des deux gros vaiſſeaux ſanguins qui s'abouchent à chacun des ventricules, mais differemment ; car les valvules qui ſont aux veines, s'ouvrent en dedans du cœur, en ſorte qu'elles permettent au ſang d'entrer dans le cœur quand il ſe dilate ; mais elles bouchent le paſſage quand il eſt en contraction, & empêchent que le ſang ne retourne par où il eſt venu ; ce qui troubleroit ſa circulation : au contraire, les valvules qui ſont aux arteres s'ouvrent en dehors, de ſorte qu'elles permettent au ſang de ſortir quand le cœur eſt en contraction, & qu'elles s'oppoſent à ſon retour quand le cœur ſe dilate. Cet artifice montre bien évidemment que ce n'eſt pas ſans deſſein que cette diſpoſition ſe trouve dans le cœur, & que c'eſt une intelligence qui y a mis un ſi bel ordre.

Le ſang contenu dans le ventricule gauche du cœur eſt pouſſé dans les arteres avec une telle force, qu'il va dans toutes les parties du corps pour les nourrir & pour les vivifier ; il revient enſuite au cœur par les veines : mais comme alors il a perdu beaucoup du

mouvement qu'il a reçû de l'impulſion du cœur, il ſe feroit ſouvent des reflus qui en troubleroient la circulation, ſi l'Auteur de la nature n'y avoit pourvû par le moyen des valvules qui ſont placées d'eſpace en eſpace dans les veines, afin d'empêcher que le ſang ne rebrouſſe chemin.

Les parties qui ſervent aux autres fonctions, ont une ſtructure auſſi admirablement bien proportionnée à ce qu'elles doivent faire. Pour remplacer ce que le ſang a perdu dans ſa circulation, il eſt neceſſaire qu'il s'y joigne une nouvelle matiere qui y ſoit convenable, & c'eſt le chile qui s'y mêle un peu avant qu'il entre dans le ventricule droit du cœur. Mais combien y a-t-il d'art dans la compoſition des parties deſtinées à préparer ce chile ? Les alimens qui en ſont la matiere, devant être réduits en petites parties pour être digerés comme il faut, les dents ſe trouvent avoir la ſolidité & la diſpoſition neceſſaire pour cet effet ; la langue tournant & retournant les alimens, les fait repaſſer aſſez de fois ſous les dents pour les broyer ſuffiſamment ; enſuite la langue & les parties voiſines

les preſſent & les font aller vers le conduit par où ils doivent deſcendre dans l'eſtomach ; mais comme en ce chemin il ſe rencontre le conduit de l'air pour la reſpiration, l'épiglotte ſe trouve juſtement placée ſur ſon ouverture, & s'abaiſſant elle fait l'office de pont-levis, les alimens paſſent par deſſus, & vont par leur conduit propre dans l'eſtomach où ils ſont convertis en chile.

Quoiqu'on ne ſçache pas de quelle maniére ſe fait ce changement, il faut demeurer d'accord que l'artifice n'en eſt pas moins admirable ; car n'eſt-il pas étonnant que des choſes auſſi differentes en couleur, en goût, en conſiſtence que le ſont toutes celles qu'on mange, ſoient changées dans l'eſtomach en une matiere uniforme qui eſt le chile ; mais ce chile n'acquiert pas dans l'eſtomach toutes les qualités qu'il doit avoir, il ſe perfectionne dans les inteſtins par le mélange de differens ſucs qui s'y joignent, & qui ſont préparés par des parties convenables : ce qu'il y a de plus fluide dans ce chile trouve dans les inteſtins de petits couloirs par où il eſt filtré, & le plus groſ-

ſier eſt pouſſé dehors par les voyes qui ſont faites exprès.

On ne remarque pas moins d'artifice dans les parties qui ſervent aux differentes ſecretions qui ſe font dans le corps pour ſeparer tant les liqueurs deſtinées à quelque uſage particulier, que celles qui ſont ſuperflues. Comme il étoit neceſſaire qu'il y eût des parties convenables pour ſeparer du ſang les liqueurs propres à entretenir les fonctions, il falloit auſſi en former qui déchargeaſſent le ſang des excremens qu'il contient, & qui troubleroient l'œconomie du corps, comme il arrive lorſqu'ils ſont retenus par quelque dérangement qui y ſurvient ; ces parties deſtinées aux ſecretions ſe voyent en differens endroits du corps ; mais il ſeroit trop long d'en faire le détail.

Si l'on doit admirer le mechaniſme des parties du corps qui tombent ſous les ſens, l'arrangement & l'ordre qu'il y a dans les parties inſenſibles, ſont encore, quoique inconnus, un plus grand ſujet d'admiration, parceque les effets en ſont encore plus ſurprenans ; le mouvement des parties qui dépend de la volonté, les ſenſations tant inter-

ternes qu'externes en ſont des preuves.

Ce qu'il y a de ſenſible dans la ſtructure des parties qui produiſent les mouvemens volontaires, eſt fait, comme je l'ai dit, avec un art & une induſtrie qui montre la ſouveraine ſageſſe de celui qui en eſt l'Auteur, mais ce que les ſens n'y découvrent pas doit encore en convaincre davantage. Y a-t-il rien de plus merveilleux que cette communication que les parties qui exercent les mouvemens volontaires, ont avec le cerveau par l'entremiſe des nerfs ? cette communication eſt ſi neceſſaire que quand on a coupé le nerf qui ſe porte à une partie, comme elle n'a plus de ſentiment, elle eſt auſſi privée de mouvement.

Soit que la contraction des muſcles qui produit le mouvement volontaire, dépende des eſprits qu'on appelle animaux, & qui ſont, à ce qu'on prétend, des corpuſcules très-déliés & d'une grande activité, dont neanmoins l'exiſtence eſt fort douteuſe, ſoit que cette contraction ſe faſſe par quelque autre moyen, n'eſt-il pas étonnant qu'à peine la volonté eſt déterminée à un cer-

tain mouvement ; que tous les muſcles qui y ſervent ſont à l'inſtant accourcis de la quantité neceſſaire pour le produire, quoiqu'il y ait ſouvent un fort grand nombre de muſcles qui concourent à ce mouvement ?

Les ſenſations n'ont rien de moins ſurprenant. En effet, n'eſt-ce pas une ſtructure merveilleuſe que celle de l'organe de l'ouie qui eſt fait avec tant d'induſtrie & de juſteſſe, que quantité de voix ſe font ſouvent entendre enſemble ſans ſe confondre, & cela par le moyen d'un ſeul nerf, qui tranſmet juſqu'au cerveau l'impreſſion que font exterieurement toutes ces voix ? N'eſt-ce pas une admirable mechanique que celle qui rend la vûe capable d'appercevoir en même tems une multitude ſurprenante d'objets differens ? quel prodige que tant d'images puiſſent ſe ranger & ſe démêler dans un ſi petit organe que l'œil ? on voit en même tems le ciel, la terre, la mer, des montagnes, des maiſons, des hommes, des animaux, des arbres, & d'autres objets encore ; toutes ces choſes ſe peignent ſur la retine ſans ſe confondre, & l'impreſſion qu'elles y font ſe com-

munique par le moyen d'un ſeul nerf, juſqu'au cerveau où ſe fait la viſion.

Mais quelle merveille eſt-ce que ce cerveau qui eſt le ſiege des ſenſations internes ? ſa ſubſtance qui, comme dit un celebre Auteur de ce tems, *conſerve avec ordre des repreſentations ſi naïves de tant d'objets dont nous avons été frappés depuis le tems que nous ſommes au monde, n'eſt-elle pas le prodige le plus étonnant ? on admire avec raiſon l'invention des livres où l'on conſerve l'hiſtoire de tant de faits, & le recueil de tant de pensées. Mais quelle comparaiſon peut-on faire entre le plus beau livre, & le cerveau d'un homme ſçavant ? ſans doute ce cerveau eſt un recueil infiniment plus précieux & d'une plus belle invention que ce livre. C'eſt dans ce petit reſervoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a beſoin : on les appelle & elles viennent ; on les renvoye & elles ſe renfoncent je ne ſçai où, & diſparoiſſent pour laiſſer la place à d'autres. On ferme & on ouvre ſon imagination comme un livre ; on en tourne, pour ainſi dire, les feuillets ; on paſſe ſoudainement d'un bout à l'autre ; on a même des eſpeces de tables dans la memoire, pour indiquer les lieux où ſe trouvent certaines images reculées. Ces ca-*

racteres innombrables que l'eſprit de l'homme lit interieurement avec tant de rapidité, ne laiſſent aucune trace diſtincte dans un cerveau qu'on ouvre. Cet admirable livre n'eſt qu'une ſubſtance molle ...... quelle main a ſçû cacher dans une eſpece de boue qui paroît ſi informe, des images ſi précieuſes & rangées avec un ſi bel art?

Il n'eſt pas neceſſaire d'entrer dans un plus grand détail de ce qu'il y a dans le corps humain qui nous fait connoître évidemment qu'il n'a pû être produit que par une Intelligence infinie, puiſque le mechaniſme de la moindre de ſes parties, ſurpaſſe infiniment celui des ouvrages les plus accomplis des hommes, & où ils ont employé toute leur induſtrie.

Sans trop ſe mettre en peine de rechercher la ſtructure des parties internes, il n'y a qu'à conſiderer celle de la main, pour être convaincu de la ſageſſe de celui qui a formé le corps de l'homme. L'admirable diſpoſition de cette partie étoit ſi neceſſaire à l'homme, que ſans cela quelque talent qu'il eût d'ailleurs, il auroit été plus malheureux que tous les animaux, ſe trouvant incapable de faire aucun des ou-

vrages dont il ne peut ſe paſſer. Si le bras étoit uniforme juſqu'au bout, & qu'il n'y eût point la diſtinction des doigts qu'on y voit, l'homme ne ſeroit pas capable de cultiver la terre, ni de ſe mettre à couvert des injures de l'air, ni de ſe défendre contre l'inſulte des animaux.

Il y a tant d'induſtrie dans la ſtructure de la main, que Galien prouve l'exiſtence de Dieu par la ſeule diſpoſition du pouce ; car ſi au lieu d'être placé comme il ſe trouve, il étoit au rang des quatre autres doigts, l'utilité de de la main ne ſeroit pas de moitié auſſi grande qu'elle eſt; les doigts n'agiroient que foiblement & ſans adreſſe, s'ils n'étoient aidés par le pouce, qui pour cet effet eſt placé de maniére qu'il ſe peut appliquer à tous les autres doigts, quand la main eſt ouverte ; & s'appuyant ſur eux il les fortifie conſiderablement, lorſque la main eſt fermée pour empoigner quelque choſe.

Comme la machine du corps humain eſt compoſée d'une infinité de parties très-délicates, & qui ſont toujours en mouvement, elle ne dureroit pas longtems, ſi elle n'étoit ſi artificieuſement

conſtruite, qu'elle pût elle-même ſe rétablir, quand elle a été dérangée par les cauſes exterieures. C'eſt à quoi Dieu a pourvû, & c'eſt ce que j'ai voulu marquer quand j'ai dit que la nature guérit les maladies. L'artifice va encore plus loin; cette merveilleuſe machine eſt capable d'en faire d'autres toutes ſemblables; car ce n'eſt pas la ſageſſe des parens qui forme le corps de leurs enfans, ils n'ont aucune part à la ſymmetrie qui s'y trouve.

Puis donc qu'on voit dans le corps de l'homme un deſſein parfaitement bien ſuivi, puiſqu'on y remarque un arrangement merveilleux & une induſtrie ſurprenante, c'eſt une preuve ſenſible & manifeſte, que la cauſe en eſt infiniment induſtrieuſe, & que le concours aveugle & fortuit de cauſes privées de raiſon, ne peut avoir formé un tel aſſemblage; car ce ſeroit choquer le bon ſens de croire qu'un ouvrage où l'on remarque tant de moyens choiſis exprès pour parvenir à des fins préciſes, ſoit l'effet d'une cauſe qui n'a ni volonté ni intelligence.

Si l'on voyoit une montre qui fût ſi induſtrieuſement faite, qu'elle ſe raccom-

modât elle - même, quand elle ſeroit détraquée, & qui en fît d'autres ſemblables, croiroit-on que les parties dont elle ſeroit composée ſe fuſſent rencontrées & ajuſtées par hazard ? ne jugeroit-on pas plutôt qu'elle auroit été faite par un Horlogeur beaucoup plus habile que ceux que l'on connoît ? Il faut auſſi penſer que l'artifice du corps humain, ſurpaſſant infiniment les plus induſtrieux ouvrages que l'eſprit des hommes ait jamais pû produire, il s'enſuit que la cauſe qui a formé ce corps eſt une intelligence infiniment au deſſus de celle des hommes.

Les Medecins qui par le devoir de leur profeſſion ſont continuellement occupés à examiner ce qui ſe paſſe dans le corps humain, ſont donc portés par l'admirable diſpoſition qu'ils y remarquent, à reconnoître la ſouveraine Intelligence qui l'a produit ; c'eſt ce qui a fait dire à Hippocrate que la Medecine a une grande veneration pour les Dieux ; & que les Medecins ont cela de commun avec les Philoſophes, ou avec ceux qui font profeſſion de la ſageſſe, qu'ils ont la connoiſſance de la Divinité fortement imprimée dans leur eſprit.

Galien perſuadé que la ſtructure admirable du corps humain fait non ſeulement connoître l'exiſtence de la Divinité, mais qu'elle eſt une preuve évidente de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, dit à la fin de ſon Traité de l'uſage des parties du corps humain, que l'explication qu'il en a donnée, fait un plus grand honneur à la Divinité, qu'un hecatombe, c'eſt-à-dire, un ſacrifice de cent bœufs. C'eſt pourquoi les preuves que la Medecine fournit de l'exiſtence de Dieu étant ſi convaincantes, il n'eſt pas croyable qu'un Athée ſoutienne une telle évidence ſans ſe rendre, pourvû qu'il cherche de bonne foi la verité.

Les preuves qui ſe tirent de la Medecine touchant l'immortalité de l'ame, ne paroîtront peut-être pas tout-à-fait ſi perſuaſives que celles qu'on en tire touchant l'exiſtence de Dieu; mais elles ne laiſſent pas d'être très-fortes, & très-capables de convaincre un eſprit qui n'eſt pas préoccupé.

La queſtion de l'immortalité de l'ame renferme deux choſes: la premiere, ſi l'ame eſt un être diſtingué du corps; la ſeconde, ſi connoiſſant que cet être eſt

different du corps, il ſuit de-là qu'il ſubſiſte après que l'homme eſt mort.

A l'égard de la premiere queſtion, on ſera convaincu que l'ame eſt une ſubſtance toute differente du corps, ſi l'on réflechit ſur ce que la Medecine nous apprend du commencement de la formation du corps, & de ſon accroiſſement dans le ſein de la mere; & ſi l'on fait attention à ce que la Medecine nous enſeigne ſur la maniére dont le corps après la naiſſance augmente en grandeur & en groſſeur pendant pluſieurs années, & parvient enfin à l'état de conſiſtence.

L'Anatomie nous fait connoître que le corps de l'homme dans ſon commencement eſt ſi petit, que quelque tems après qu'il a été conçû, quoiqu'il ne peſe que quelques grains, on y diſtingue pluſieurs parties. On peut conclure de-là que le commencement du corps de l'homme eſt beaucoup moindre; & qu'ainſi lorſqu'il vient au monde, il y a très-peu de choſe de ce que ſes parens ont fourni pour ſa formation. Mais quelque peu qu'il y en ait, il vient des alimens dont ils ont uſé; car j'ai montré dans le huitiéme Chapitre

tre de la premiere Partie, qu'il n'y a pas de vraiſemblance dans le ſentiment de ceux qui croyent que les corps de tous les hommes ont été formés dans la premiere femme.

La Medecine nous montre que l'accroiſſement du corps dans le ſein de la mere, vient de la nourriture qu'il y prend, & que cette nourriture eſt faite des alimens dont la mere uſe, leſquels étant digerés dans ſon eſtomach, il s'en forme un chile qui ſe mêlant avec ſon ſang, eſt porté à l'enfant par la voye de la circulation. La Medecine enſeigne auſſi que les alimens que l'enfant prend aprés qu'il a été mis au monde, ayant reçû differentes préparations ſont convertis en une ſubſtance qui étant appliquée à toutes les parties, les étend ſucceſſivement juſqu'au point d'accroiſſement qu'elles doivent avoir.

On apprend encore dans la Medecine, que pendant toute la vie il ſe fait une continuelle diſſipation de la ſubſtance même du corps, laquelle eſt reparée par la nourriture qu'on prend; de ſorte qu'il y a lieu de croire que dans un homme avancé en âge, il ne reſte rien ou preſque rien du peu de matiere

qui a ſervi au commencement de la formation de ſon corps, & peut-être même qu'il n'y a plus rien de la matiere dont ſon corps étoit compoſé dans le tems de ſa naiſſance.

Il ſuit de-là que le corps d'un homme fait, n'eſt vraiſemblablement que l'aſſemblage de pluſieurs parcelles des alimens qu'il a pris ; il s'enſuit même qu'il eſt certain que ſon corps eſt un compoſé de parcelles des alimens dont lui ou ſes parens ont uſé. Or comme les alimens des hommes tant ceux qui ſont pris des animaux que tous les autres, viennent originairement des fruits, des grains, & des herbes, c'eſt une conſequence certaine que le corps de l'homme n'eſt formé que de parcelles de ces choſes, leſquelles ſont diſpoſées & arrangées d'une maniére admirable, ſuivant le mechaniſme que l'Auteur de la nature y a établi.

Tous les hommes connoiſſent par le ſentiment interieur qu'ils en ont, que leur ame ou leur eſprit penſe, doute, aime, haït, craint, eſpere ; ainſi pour ſçavoir ſi leur ame eſt un être diſtingué du corps, il faut examiner ſi les parcelles de grains, de fruits, & d'her-

bes dont le corps de l'homme eſt composé, peuvent être diſpoſées & arrangées de maniére qu'elles deviennent capables de penſer, de douter, d'aimer, de haïr, de craindre & d'eſperer. Or il eſt certain que non ſeulement on ne comprend pas quelle peut être cette diſpoſition, mais encore l'on ſent autant de repugnance à ſe le perſuader, que l'on en ſent à croire que de deux maux il faut choiſir le pire : or cette repugnance invincible étant le caractere de la fauſſeté, il eſt donc faux que le corps de l'homme ſoit capable de penſée, de doute, d'amour, de haine, de crainte, & d'eſperance : d'où il ſuit neceſſairement que l'être dans qui tous ces ſentimens ſe trouvent, eſt veritablement diſtingué du corps.

On pourra m'objecter que comme l'eſprit ſuit les changemens qui arrivent au corps, les Medecins peuvent être portés par cette raiſon à croire qu'il n'eſt qu'une modification du corps, c'eſt-à-dire, qu'il réſulte de la juſte diſpoſition de ſes parties ; car on voit que l'eſprit eſt foible dans les enfans, qu'il eſt en vigueur dans l'âge de maturité, & qu'il s'affoiblit dans les vieillards ;

& les Medecins remarquent tous les jours que l'eſprit dépend tellement du corps, que lorſque dans l'un il y a du dérangement, l'autre s'en reſſent, & que quand le corps eſt malade, l'eſprit l'eſt auſſi.

Mais un Medecin bien ſenſé ſera peu touché de ces raiſons ; tout ce qu'elles prouvent, c'eſt que l'Auteur de la nature a établi une liaiſon ſi étroite entre l'ame & le corps, qu'à l'occaſion des penſées ou des ſentimens de l'ame, le corps reçoit de certaines impreſſions, & qu'au contraire ſuivant les diſpoſitions du corps l'ame a les penſées & les ſentimens que Dieu a voulu qui y répondiſſent. Cette dépendance mutuelle fait que plus le corps eſt éloigné de l'état où il doit être pour communiquer des penſées conformes à l'intention de l'Auteur de la nature, moins les penſées ſont juſtes & raiſonnables. Ainſi dans l'enfance, dans la vieilleſſe & dans les maladies, le corps ne ſe trouvant pas dans l'état deſtiné pour exciter des penſées regulieres, elles ſont plus ou moins juſtes, ſelon qu'il eſt plus ou moins éloigné de cet état.

C'eſt pourquoi un Medecin qui a le

diſcernement que demande ſon art, ne tombera pas dans une faute de jugement aſſez grande, pour croire que cette correſpondance qui ſe trouve entre l'ame & le corps, ſoit une preuve que l'ame n'en ſoit qu'une modification; car quelque ſubtilité qu'on imagine dans les parties tirées des alimens, quelque vîteſſe que l'on conçoive dans leur mouvement, quelque arrangement, quelque diſpoſition qu'on y ſuppoſe, la raiſon montre évidemment qu'elles n'en ſont pas plus capables de penſée.

Quand même on ſuppoſeroit que les corps de tous les hommes ont été formés dès le commencement du monde, & qu'il reſtât encore quelque peu de cette matiere dans le corps d'un homme fait, elle ne ſeroit pas plus capable de penſée, que les parcelles des alimens; car c'eſt vouloir ſe tromper ſoi-même que d'attribuer la penſée à la matiere, & de recourir pour cela à une idée confuſe de certaine diſpoſition de parties, & de certain degré de mouvement qu'on imagine dans la matiere, & dont on n'a aucune connoiſſance. Cette idée ſur laquelle ſe fondent ceux

qui ſoutiennent le ſentiment contraire, ne doit en aucune façon prévaloir ſur la repugnance manifeſte qu'on a de croire que les parties dont les alimens ſont composés, & generalement de quelque ſorte de matiere que ce ſoit, puiſſent jamais être en état de penſer.

Connoiſſant que l'ame de l'homme eſt quelque choſe de diſtingué de ſon corps, on eſt aiſément convaincu qu'elle ſubſiſte après la mort, quand on ſuit les lumieres que la Medecine donne ſur ce qui entretient la vie. Elle enſeigne que la vie conſiſte dans la circulation du ſang & dans la reſpiration, & par cette raiſon ces fonctions y ſont nommées vitales. Ainſi la difference eſſentielle entre le corps d'un homme qui eſt vivant & celui d'un mort, eſt que le dernier ne reſpire plus, & que ſon ſang a ceſſé de circuler, au lieu que dans le premier la circulation du ſang & la reſpiration ſubſiſte. Mais ſoit que ces fonctions ceſſent par le vice du ſang qui n'eſt plus en état de circuler, ſoit que le dérangement des parties ſolides qui concourent à ces fonctions les empêche de faire leur office, il n'eſt

pas raiſonnable de penſer que cela ait pû anéantir l'ame, que l'on ſçait être quelque choſe de très-different du corps.

Comme on traiteroit de viſionnaire celui qui ſe perſuaderoit qu'un homme qu'il auroit vû depuis quelques jours, auroit ceſſe de vivre, s'il n'avoit aucune raiſon plauſible de croire qu'il fût mort, de même étant convaincu que l'ame eſt une ſubſtance diſtincte du corps, & n'ayant aucun lieu de juger qu'elle a été aneantie, ce ſeroit choquer le bon ſens, que de croire que cet être ait ceſſé de ſubſiſter par cette raiſon ſeule, que l'on ſçait que les parties du corps auquel elle a été jointe, ne ſont plus en l'état qu'il faut pour entretenir la circulation du ſang & la reſpiration; puiſque le corps même où ce deſordre arrive ne ceſſe pas pour cela d'exiſter.

Les Medecins doivent être d'autant plus portés à croire que l'ame n'eſt point aneantie, lorſque l'homme meurt, que par la connoiſſance qu'ils ſont obligés d'avoir de la nature & des changemens qui y arrivent, ils ſçavent qu'aucun des corps qu'on y voit n'eſt anean-

ti. Ainsi la raison faisant connoître qu'une substance spirituelle est au dessus des êtres corporels, les Medecins ne doivent pas penser que l'ame soit aneantie quand l'homme meurt, puisqu'ils sont persuadés qu'aucun des corps qui existent, n'est aneanti dans tous les changemens qui leur surviennent.

On pourra refuter ces preuves de l'immortalité de l'ame par l'application qu'on en fera aux animaux ; on dira que c'est une chose connue qu'ils aiment, qu'ils haïssent, qu'ils craignent, & qu'ils ont plusieurs autres sentimens semblables aux nôtres ; d'où l'on conclura que leur ame est un être distingué de leur corps, quoiqu'elle soit moins parfaite que celle des hommes. Or comme les Medecins connoissent que la vie des animaux consiste dans la circulation du sang & dans la respiration, & qu'aussi-tôt que ces fonctions cessent, ils meurent, & par consequent leur ame est aneantie, puisque tout le monde convient qu'elle n'est pas immortelle ; de-là on inferera que les raisons que j'ai apportées, ne peuvent pas engager les Medecins à croire que l'ame des hommes soit immortelle.

Cette

Cette objection n'a de force que dans l'opinion de ceux qui croyent que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance diſtinguée de leur corps. Elle ne fait aucune difficulté à l'égard de ceux qui penſent que les bêtes ſont des automates, c'eſt-à-dire des corps qui n'agiſſent que par la diſpoſition de leurs organes, laquelle eſt convenable pour leur faire produire par eux-mêmes de certains mouvemens; & il y a tout lieu de croire que ce ſentiment eſt le veritable; car ſi beaucoup de gens y oppoſent de forts préjugés, on peut dire que les raiſons dont ils le combattent ſont très-foibles.

A la verité l'on rapporte & l'on voit beaucoup de faits d'animaux qui ne peuvent avoir qu'une intelligence pour principe; mais cette intelligence eſt Dieu-même qui a ſi artificieuſement diſpoſé les organes de leur corps, qu'ils ſont capables de faire les choſes à quoi il a voulu qu'ils fuſſent propres; car pourquoi les hommes ſe tromperoient-ils ſi ſouvent quand ils agiſſent par leur propre connoiſſance, & que les bêtes ne ſe trompent pas quand elles ſuivent leur inſtinct, c'eſt-à-dire l'impreſſion que l'Auteur de la nature a faite en el-

les, ſinon parceque les hommes agiſſent ſuivant leur raiſon qui eſt ſujette à l'erreur, & que les bêtes ſe conduiſent par une raiſon étrangere infiniment plus parfaite que celle de l'homme, & qui ne peut jamais ſe tromper.

Quoiqu'il ne convienne pas à mon ſujet d'entrer dans aucune diſcuſſion ſur l'ame des bêtes, ni de montrer que ce ne ſont que des machines; il ne ſera pas inutile que je rapporte quelques-unes des raiſons qui ſervent à établir ce ſentiment, parceque quand on en eſt une fois convaincu, on ne peut guéres éluder les preuves qui ſe tirent de la Medecine touchant l'immortalité de l'ame des hommes.

Ce qui ſe paſſe dans l'homme en beaucoup d'occaſions, & qui eſt purement machinal, doit perſuader qu'il n'y a pas d'autre principe dans les animaux que celui qui nous conduit alors. Car voit-on rien dans les bêtes où il paroiſſe plus d'induſtrie & de connoiſſance, que dans les mouvemens qu'un homme après un faux pas, fait pour ſe mettre dans l'équilibre où il doit être pour ne point tomber. Il ne ſe pouvoit pas faire que le corps de l'homme

qui eſt fort haut par rapport à la grandeur de ſes pieds, qui ſont la baſe ſur laquelle il eſt ſoutenu, ne ſortît ſouvent de l'équilibre en exerçant les differentes ſortes de mouvemens dont il eſt capable ; ainſi il auroit été ſujet à des chutes fréquentes, ſi l'Auteur de la nature n'y avoit pourvû.

Mais quand Dieu auroit donné à tous les hommes une connoiſſance naturelle de la Statique, comme la ſçavent les plus habiles Mathematiciens, pour ſe remettre dans l'équilibre par la ſcience des regles, cette ſcience lui auroit été peu utile pour cet effet ; car il eût preſque toujours été par terre, avant que d'avoir eu le tems de ſonger aux mouvemens qu'il auroit dû faire pour ſe remettre en équilibre. C'eſt pourquoi Dieu a donné aux hommes un merveilleux inſtinct pour faire les mouvemens convenables ſelon toutes les differentes maniéres dont ils peuvent ſortir de cet équilibre, afin de pouvoir s'y remettre, & de s'empêcher de tomber. Cet inſtinct leur fait ſuivre exactement & avec une promtitude étonnante, les regles de la Statique ſans les connoître ; ils évitent par ce moyen les

fréquentes chutes auſquelles ils ſeroient ſujets, ſi Dieu ne leur avoit pas donné cet admirable inſtinct.

Les Somnambules peuvent ſervir à nous faire connoître la maniére dont les bêtes agiſſent ; car l'ame de ces gens-là n'ayant aucune part dans tout ce qu'ils font en cet état, ils ſe conduiſent ſeulement par l'impreſſion que les objets font en eux, & ſuivant la diſpoſition de leurs organes. Ils ſe levent, ils mettent leurs habits à l'ordinaire, ils prennent des clefs, ouvrent des portes, & font differens mouvemens comme s'ils étoient bien éveillés. On en a vû qui alloient ſe baigner, & qui nageoient fort bien, quoiqu'ils n'euſſent jamais appris. On ne voit rien faire aux bêtes qui prouve qu'ils agiſſent plus par raiſon que ces Somnambules.

Enfin on ne peut pas diſconvenir que les animaux n'agiſſent par inſtinct en pluſieurs rencontres. L'artifice qu'il y à dans le nid des oiſeaux, en eſt une preuve, car ce n'eſt pas l'effet d'une raiſon qui ſoit en eux. Les Hirondelles bâtiſſent leur nid avec des brins de paille, & avec des petits bâtons qu'el-

lès maçonnent de limon avec un art admirable. Elles n'y ſont pas plus habiles les unes que les autres ; elles font toutes un nid ſemblable avec la même juſteſſe & la même ſymmetrie , ſans avoir reçû d'inſtructions ſur la façon de le conſtruire. Chaque eſpece d'oiſeau fait le ſien d'une maniére uniforme. On ne voit point d'Hirondelle en faire un comme les Chardonnerets , de même qu'il n'y a point de Chardonneret qui en faſſe de ſemblable à celui des Hirondelles.

La regularité des alveoles que les Abeilles font aux rayons ou gâteaux de cire qui ſe trouvent dans leurs ruches, montre qu'elles agiſſent par inſtinct ; & non pas par une raiſon qui leur ſoit propre. Ces alveoles ſont à ſix pans égaux dont les angles ſont auſſi égaux. Cette figure eſt la plus propre de toutes pour faire tenir un plus grand nombre d'alveoles d'une grandeur convenable dans un pareil eſpace ; non ſeulement tous les alveoles d'une ruche ſont égaux entr'eux, mais on a remarqué que tous les rayons qu'on a pû faire venir des pays étrangers, quelque éloignés qu'ils fuſſent , avoient des

alveoles de la même figure, de la même grandeur, & de la même regularité que les alveoles des ruches de ce pays-ci. Si l'on engageoit plusieurs maçons à se faire à chacun une petite loge l'une auprès de l'autre comme sont les alveoles des rayons, quelque habiles qu'ils fussent, ils ne se feroient pas des loges aussi regulieres sans instrumens.

Si l'on est obligé de reconnoître de l'instinct dans les animaux en ces sortes d'occasions, pourquoi n'en pas aussi admettre dans toutes leurs actions, puisqu'il n'y paroît pas plus de raison: car on ne remarque rien en eux qui ne puisse venir de la disposition des organes qui agissent suivant les impressions que les objets exterieurs font en leur cerveau.

La repugnance qui se trouve dans beaucoup de gens, à ne pas admettre de la connoissance dans les bêtes, vient de ce qu'ils remarquent souvent qu'elles font des actions semblables à celles qu'on voit faire aux hommes. Un Chien s'attache à quelqu'un qui lui fait du bien, il le flatte, il a tous les dehors d'une personne qui aime, on juge qu'il

en a les ſentimens. Mais quoique dans ſon corps il ſe paſſe les mêmes choſes que dans celui des hommes, il n'y a aucune raiſon qui montre qu'il ſe trouve en lui une ame, qui ait les penſées que les hommes joignent à ces mouvemens exterieurs.

Il eſt aiſé de comprendre, ſuivant ce ſentiment, quelle eſt la difference qui ſe rencontre entre les actions des hommes & celles des animaux, lorſqu'elles paroiſſent ſemblables au dehors, ſi l'on compare les actions que les hommes font quelquefois par une pure habitude & ſans réflexion, à ces mêmes actions quand ils les font avec attention & ſuivant la raiſon. Quoique cette habitude ſoit une ſuite de la réflexion, & que la raiſon y ait eu part, il arrive ſouvent qu'elle n'y contribue pas actuellement; alors on agit ſimplement comme une machine, ſuivant la diſpoſition des organes que l'habitude a produite, & ſelon l'impreſſion que font les objets exterieurs; l'ame n'y participe en aucune façon. Voilà comme il faut croire que les bêtes agiſſent: toute la difference qu'il y a, c'eſt que l'Auteur de la nature a mis dans les bêtes

les diſpoſitions neceſſaires pour les actions qu'on leur voit faire, au lieu que quand les hommes agiſſent uniquement par habitude, ce ſont eux-mêmes qui ont produit les diſpoſitions qui les font agir.

Mais quand il ſeroit vrai que les bêtes euſſent une ame diſtincte de leur corps, il ne laiſſeroit pas d'être certain que ſuivant la lumiere naturelle, la ceſſation de la reſpiration & de la circulation du ſang dans les hommes qui meurent, n'emporte point l'aneantiſſement de leur ame, & l'on n'obſerve point de ſemblable deſtruction dans la nature, qui puiſſe porter à le croire. Ainſi les preuves de l'immortalité de l'ame tirées de la Medecine, ne perdent rien de leur force même dans ce ſentiment.

On pourroit à la verité faire le même raiſonnement à l'égard des bêtes, & en conclure l'immortalité de leur ame; & c'eſt en effet la conſequence qu'on en doit tirer dans cette opinion, ſi l'on veut ſuivre les ſeules lumieres de la raiſon; car ſuppoſé que l'ame des bêtes ſoit une ſubſtance diſtinguée de leur corps, n'y ayant aucune preuve de ſon

aneantissement quand elles meurent ; ce n'est que par la foi qu'on peut s'assurer qu'elle est mortelle ; puisqu'étant persuadé de l'existence d'une chose, il est clair qu'on doit penser qu'elle subsiste jusqu'à ce qu'on ait raison de juger qu'elle ait cessé d'être ; & dans ce sentiment on n'a point d'autre motif que la foi qui oblige de croire qu'après que les bêtes sont mortes, leur ame n'existe plus.

Cela fait voir le peu de justesse qu'il y a dans le raisonnement des libertins, qui admettant dans les bêtes une ame distinguée de leur corps & capable de connoissance, croyent qu'elle est mortelle, & prétendent tirer de-là une preuve contre l'immortalité de celle des hommes ; car comme dans cette opinion la mortalité de l'ame des bêtes qui est le principe de leur raisonnement, n'est bien connue que par la foi, ils se contredisent eux-mêmes en l'admettant, puisque d'ailleurs ils veulent juger de tout par la seule raison.

S'ils la suivoient en cette occasion, bien loin de conclure que l'ame des hommes meurt avec le corps, sur ce qu'ils croyent que l'ame des bêtes est

mortelle ; les preuves qui montrent évidemment l'immortalité de l'ame des hommes, convenant aussi aux bêtes dans l'opinion de ceux qui pensent que leur ame est une substance distincte de leur corps & capable de connoissance, ils devroient, pour raisonner suivant les seules lumieres de la raison, croire que l'ame des bêtes est aussi immortelle. Mais comme ce n'est pas la verité qu'ils cherchent, & que leur but est de se persuader que leur ame est mortelle, afin de pouvoir satisfaire leurs passions sans crainte de l'avenir, ils trouvent mieux leur compte dans leur faux raisonnement.

On ne doit point être surpris qu'ils tombent dans un égarement si visible, puisque les passions répandent dans les esprits des nuages qui obscurcissent tellement la verité, que l'évidence des raisons ne peut guéres dissiper les tenebres qui la cachent aux gens qui s'y sont abandonnés.

Si les Medecins doivent être persuadés de l'existence de Dieu par toutes les raisons que j'ai rapportées, il est naturel qu'ils en tirent cette consequence, qu'il lui faut rendre le culte

qui lui est dû : s'ils sont aussi convaincus de l'immortalité de l'ame des hommes par les preuves que la Medecine en fournit, ils doivent en conclure qu'il faut que chacun songe sérieusement à l'état où sera son ame après la mort ; & parcequ'il n'y a pas lieu de douter que Dieu étant juste ne récompense les bons, & ne punisse les méchans, il s'ensuit qu'il faut non seulement chercher à connoître ce qu'on doit faire, & ce qu'on doit éviter, mais encore qu'il faut regler ses actions suivant cette connoissance. Ainsi la Religion Chrétienne rendant à Dieu le culte le plus conforme à la droite raison, & enseignant la morale la plus exacte & la plus épurée, les Medecins ne doivent-ils pas être portés par ces considerations à dire à JESUS-CHRIST, comme fit autrefois S. Pierre : * *A qui irions-nous, Seigneur, vous avés les paroles de la vie éternelle ; nous croyons & nous sçavons que vous êtes le Christ Fils de Dieu.*

La Medecine ne nous porte pas seulement à la veritable Religion, en nous fournissant des preuves convaincantes de l'existence de Dieu & de l'immor-

* *Evangile S. Jean, chap. 6. vers. 69.*

talité de l'ame des hommes, elle diſpoſe auſſi à la foi en faiſant connoître que l'homme n'eſt pas dans l'état naturel où Dieu l'a créé ; car comme on examine dans cet Art les dérangemens qui arrivent au corps humain, & que l'on y recherche tout ce qui peut contribuer ou nuire à la ſanté ; ces conſiderations conduiſent à remarquer le déreglement de l'eſprit des hommes, & la perverſion de leur cœur ; & l'exercice de cette profeſſion fournit encore de nouvelles preuves de ces verités.

Cette ſcience diſpoſe encore à la foi en donnant lieu de remarquer l'ignorance où l'on eſt ſur une infinité de choſes qui ſe paſſent en nous-mêmes, & que l'on ne peut pas comprendre ; d'où l'on doit conclure qu'il ne faut pas refuſer de croire les myſteres de la foi, ſur ce qu'on ne les comprend pas.

Enfin la Medecine enſeignant de quelle importance il eſt pour la ſanté de moderer ſes paſſions, elle porte à éviter l'écueil le plus ordinaire de la foi, parceque l'excés des paſſions eſt la principale ſource de l'irreligion. Il faut montrer à preſent que la Medeci-

ne engage les Medecins à entrer dans ces diſpoſitions.

Un excellent Ouvrier doit donner à ſon ouvrage toutes les perfections dont il eſt capable ; d'où il ſuit que Dieu a donné à l'homme en le formant les avantages qui lui convenoient ſuivant ſa nature, & ſuivant la prééminence qu'il a au deſſus des animaux. Il avoit donc au moins une connoiſſance des choſes naturelles, auſſi étendue qu'il lui falloit pour la conſervation de ſa ſanté & de ſa vie.

Les organes de ſon corps ayant été formés d'une maniére à faire durer ſa vie plus long-tems que celle de la plûpart des animaux, il faut croire qu'il avoit une conſtitution aſſez forte pour du moins n'être pas plus ſujet qu'eux aux maladies.

L'homme étant capable de connoître la verité, on ne doit point douter que Dieu ne lui ait donné du penchant pour la decouvrir, & les lumieres neceſſaires pour ſe bien conduire dans cette recherche, & pour en faire un juſte diſcernement.

Comme l'eſprit de l'homme eſt ſans contredit au deſſus de ſon corps, le

commerce qui eſt entre l'un & l'autre a dû être tel, que l'eſprit fût maître de tous les mouvemens qui ſe paſſent dans le corps, & qu'il eût un empire abſolu ſur tous ſes ſens.

Mais la Medecine nous fait connoître combien l'homme eſt éloigné de cet état. On y voit qu'il eſt dans une ignorance entiere de la nature des choſes, & du rapport qu'elles ont avec ſon corps, dès que la convenance ou la diſconvenance en échappe aux ſens ; on y remarque que les hommes ſont ſujets à beaucoup plus de maladies que les animaux ; car le nombre des maladies dont les hommes ſont attaqués eſt ſi grand, qu'il eſt difficile d'en faire un dénombrement exact. L'œil ſeul eſt ſujet à plus de cent differentes maladies.

Pour peu qu'on étudie les hommes, on n'a pas de peine à s'appercevoir avec quelle facilité leur eſprit ſe laiſſe aller à l'erreur. Ils ont ſi peu de goût pour la verité, que dans les occaſions où il leur ſeroit le plus important de la connoître, ils ne veulent pas ſe donner la peine de la chercher. On en a de bonnes preuves dans les préventions qu'on a conçûes touchant la Medecine;

car les idées, les discours, la conduite de la plûpart des gens sur ce sujet, sont si peu conformes au bon sens, qu'il n'y a point de Medecin qui ne reconnoisse que ces égaremens tiennent en quelque façon de la folie.

La Medecine découvre encore plus le dérangement qu'il y a dans l'homme, en faisant connoître que bien loin que son esprit ait une puissance entiere sur son corps, il est au contraire le jouet des mouvemens qui sont excités dans le corps, & l'esclave de son temperament. On n'en est que trop convaincu par les fréquentes maladies que les hommes s'attirent en s'abandonnant à leurs passions. Les excès de la bouche & la débauche des femmes en sont des exemples très-ordinaires.

L'usage des alimens & l'union des deux sexes étant necessaires, l'un pour la conservation de chaque personne en particulier, l'autre pour celle de l'espece, Dieu a joint du plaisir à ces actions pour y engager les hommes par cet appas. Mais l'amour de ces plaisirs les domine à un point, que pour se satisfaire, non seulement ils s'écartent en

cela des fins que l'Auteur de la nature s'eſt propoſées, & ſur leſquelles la droite raiſon voudroit qu'on ſe reglât, mais même ils y tombent en de ſi grands deſordres, qu'ils trouvent ſouvent la mort dans ces ſources de la vie.

L'orgueil de l'eſprit humain le porte à vouloir tout comprendre, il refuſe aiſément de croire ce qu'il ne conçoit pas, & c'eſt ce qui le fait ſouvent douter des myſteres de la Religion. L'étude de la Medecine peut beaucoup ſervir à rabbattre cet orgueil ; car en cherchant à s'inſtruire de ce qui ſe paſſe dans le corps de l'homme, on y rencontre une infinité de choſes qui ſurpaſſent la portée de l'eſprit humain. La formation du corps, ſon accroiſſement, la maniére dont il exerce les mouvemens, les ſenſations tant internes qu'externes, renferment des choſes qu'on ne peut pas comprendre. La nature des maladies n'eſt pas plus connue, & c'eſt ce qui a fait dire à Hippocrate que dans les maladies il y a quelque choſe de divin, c'eſt-à-dire d'incomprehenſible aux hommes.

Quelque peine que les Medecins ſpeculatifs

culatifs ſe ſoient donnée depuis plus de deux mille ans, pour faire ces découvertes, ils ont eu ſi peu de ſuccès, que cela fait aſſez connoître qu'il n'y a pas d'apparence d'y pouvoir jamais parvenir.

L'ignorance où l'on eſt ſur toutes ces choſes vient de ce qu'elles dépendent de ce qu'il y a d'inſenſible dans le corps. Dieu n'ayant pas voulu nous en donner aucune connoiſſance en naiſſant, & n'étant pas poſſible d'en faire la découverte par l'experience, les Medecins ſont obligés de reconnoître que la nature a ſes myſteres qui ſont impénétrables à l'eſprit humain. D'où il faut conclure que ſi Dieu a voulu nous voiler ainſi la mechanique inſenſible de toute la nature, juſqu'à nous cacher les merveilles qui ſe paſſent en nous-mêmes, on ne doit pas être ſurpris qu'il ne nous ait pas donné de lumieres pour comprendre ce qui eſt de l'ordre ſurnaturel.

Les Medecins bien ſenſés ne manquent pas d'en tirer cette conſequence, & ſçachant que toutes nos connoiſſances ſont fondées ſur les notions naturelles & ſur l'experience, ils ſont très-

éloignés de prétendre concevoir les mysteres de la Religion, puisque Dieu ne nous a donné en naissant aucune connoissance pour y parvenir, & que les sens ne pouvant y atteindre, l'experience ne peut nous servir de rien pour les faire comprendre.

Rien ne porte tant à l'irreligion que le déreglement des passions. Ceux qui s'y abandonnent ont l'esprit combattu de mille remords, tant qu'ils ont des sentimens de Religion. La conscience leur fait de continuels reproches, qui les empêchent de joüir du plaisir qu'ils trouvent à se laisser aller à leur penchant: lorsqu'ils croyent qu'il y a un Dieu qui punit les crimes, & que l'ame des méchans subsistant après leur mort, ne peut éviter le châtiment qu'ils meritent, ils sentent en eux-mêmes un combat qui les trouble dans la jouissance des objets de leurs passions.

Pour se délivrer de ces pensées chagrinantes, ils se forment des nuages sur ces verités, ils se flattent que l'immortalité de l'ame est une fiction à laquelle l'orgueil humain a donné lieu, & même ils s'aveuglent souvent jusqu'au point de nier l'existence de la

Divinité ; par-là ils ſe mettent à couvert de la crainte des peines qui ſont dûes à leur déreglement. Il leur eſt aiſé de ſe le perſuader, parcequ'on eſt fort porté à croire ce que l'on ſouhaite.

La raiſon qui prouve que l'excès des paſſions eſt la cauſe la plus ordinaire de l'irreligion, c'eſt qu'on voit rarement des gens ſobres, chaſtes, & ſans ambition, ſecouer le joug de la Religion. On ſçait au contraire que les libertins ſont preſque toujours ſujets à quelque grand vice ; c'eſt pourquoi la Medecine faiſant connoître combien il eſt dangereux pour la ſanté & pour la vie même de s'abandonner à ſes paſſions, & l'exercice de cette profeſſion mettant tous les jours devant les yeux, des exemples terribles de ceux qui portent dès cette vie les peines de leurs deſordres, elle n'eſt pas d'un petit ſecours pour détourner de les imiter, ſi l'on y avoit du penchant ; & par-là elle empêche de tomber dans l'irreligion qui eſt une ſuite ordinaire du déreglement.

Ce n'eſt pas que je prétende qu'il n'y ait point de Medecins Athées ; je ſçai qu'il s'en trouve dans toutes les profeſſions : mais s'il y en a parmi les

Medecins, on doit les regarder comme des membres gangrenés de leur corps, & qui meriteroient d'en être retranchés. Les personnes qui en connoissent de tels, doivent bien prendre garde de leur commettre le soin de leur santé; car s'ils ont des sentimens si déraisonnables, c'est ou qu'ils ne sçavent pas assez la Medecine, pour y trouver les preuves de l'existence de Dieu, ou qu'ils n'ont pas assez de jugement pour en connoître la force, ou enfin c'est que l'excès de leurs passions les aveugle.

S'ils ne sçavent pas la Medecine, on ne doit avoir aucune confiance en eux; s'ils manquent de jugement, ils sont mauvais Medecins; s'ils sont trop sujets à leurs passions, ils n'ont pas la probité necessaire dans l'exercice de la Medecine: ainsi quelque habileté qu'ils puissent avoir d'ailleurs, il est de la prudence de ne pas avoir recours à eux; car si leurs passions entrent en concurrence avec leur devoir, ce qui arrive souvent, on peut s'assurer qu'ils l'abandonneront pour les satisfaire. Quelque inclination qu'ils ayent naturellement pour l'équité, elle ne sera jamais suffi-

ſante pour reſiſter à l'impetuoſité de leurs paſſions, puiſque dans les plus honnêtes gens, cette inclination ſoutenue par un grand fond de Religion, ne reſiſte qu'à peine aux paſſions vives.

Quand il ſe trouveroit quelque Athée parmi les Medecins, on n'en doit pas conclure que la Medecine porte au libertinage, & que la plûpart des Medecins n'ayent pas de religion, comme beaucoup de gens ſe l'imaginent. C'eſt une erreur qui ne s'eſt répandue que depuis quelque tems. Hippocrate & Galien qui certainement n'étoient point Athées, n'ont point fait ce reproche aux Medecins de leur tems, quoiqu'ils ne les ayent point ménagés ſur les defauts qu'ils remarquoient en eux. Les Poëtes & les autres Auteurs qui dans leurs Ecrits ſe ſont déchaînés contre les Medecins, ne leur ont rien reproché ſur cet article.

On dit pour prouver l'irreligion des Medecins qu'ils attribuent tout à la nature; mais les gens qui ont du ſçavoir ne feront pas une telle objection; car pour peu qu'on ſe ſoit appliqué à l'étude de la Phyſique, on ſçait que c'eſt

une regle qu'on y obſerve, de ne pas recourir à la cauſe premiere, lorſqu'on peut expliquer un effet par les cauſes ſecondes. Quand les Medecins attribuent un effet à la nature, ils entendent par ce mot avec les Phyſiciens, la diſpoſition que Dieu a miſe dans les cauſes ſecondes ; ce qui par conſequent n'exclut pas l'operation & encore moins l'exiſtence de la Divinité.

Puiſque ceux d'entre les Anciens qui ſe ſont le plus déclarés contre les Medecins, ne les ont pas accuſé d'Athéiſme comme on fait à preſent ; c'eſt une preuve que cette opinion ne s'eſt répandue que dans les derniers ſiécles. Il faut croire que ce qui y a donné lieu, n'eſt autre choſe que les ſuperſtitions qui ſe ſont gliſſées alors parmi le vulgaire ; car il n'y a perſonne qui ne ſçache combien il y a eu d'abus en ces temslà ſur la guériſon des maladies par l'interceſſion des Saints. Elles étoient diſtribuées à differens Saints, comme il eſt marqué dans un livre qu'on a fait exprès pour apprendre à quel Saint on devoit avoir recours dans chaque maladie. L'un avoit, à ce que le vulgaire croyoit, le pouvoir d'en guérir une cer-

taine eſpece, un autre Saint en pouvoit guérir une autre.

On a cru que Saint Clair avoit un pouvoir ſpecial pour guérir les maux d'yeux ; à cauſe de ſon nom on s'eſt imaginé qu'il devoit faire voir clair. On a attribué à Saint Saturnin le pouvoir de de guérir les maux de tête, parcequ'en quelques endroits on lui donne le nom de Saint Atourni ; & à cauſe de la reſſemblance des mots, on a cru qu'il pouvoit guérir du tournoyement ou vertige, qui eſt une des maladies de la tête, & l'on a enſuite étendu ſon pouvoir à toutes les maladies qui attaquent cette partie. On a invoqué Saint Pancrace pour la goutte ; & la raiſon qu'on a eue, ç'a été que ce Saint étant appellé Crampace en quelques pays, on a penſé qu'il avoit le pouvoir de guérir les crampes, qui ſont une maladie des articles ou jointures ; & comme la goutte occupe les mêmes endroits, l'affinité qu'on a imaginée entre ces maladies, a fait attribuer au même Saint le pouvoir de les guérir toutes deux. On a eu devotion à Saint Mandé pour les enfans en chartre, ſur ce qu'on a cru à cauſe de ſon nom qu'il les fai-

ſoit amander. Le nom de cette maladie les a fait porter auſſi à Saint Denis de la Chartre, qui eſt une Egliſe bâtie au lieu où étoit la Chartre, comme on diſoit autrefois, c'eſt-à-dire, où étoit la priſon dans laquelle ce Saint a été détenu ; ainſi c'eſt le nom de l'Egliſe qui a fait attribuer au Saint ce pouvoir, dont apparemment on a cru qu'il ne ſe ſervoit qu'en cet endroit ; car on n'a pas porté les enfans pour ce ſujet dans les autres Egliſes dédiées au même Saint.

La croyance qu'on a eue ſur le pouvoir des autres Sains pour guérir les autres eſpeces de maladie, n'a guéres eu de meilleurs fondemens. La ſuperſtition a même été juſqu'à croire que de certaines plantes devoient être cueillies certains jours de Saints, & à des heures marquées pour produire les bons effets qu'on leur attribuoit.

Les Medecins éclairés n'ayant point donné dans ces ſuperſtitions, ils ſe ſont par-là attiré le reproche qu'on leur fait de n'avoir pas de religion ; car les gens ſuperſtitieux étant plus attachés à leurs fauſſes devotions, qu'à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la Religion, ils ont cru que

que les Medecins manquoient de foi ; parcequ'ils n'étoient pas aſſez credules pour approuver de telles ſuperſtitions. Comme elles étoient generalement répandues dans les derniers ſiécles parmi le vulgaire , de-là eſt venue l'opinion où l'on eſt depuis ce tems-là, que les Medecins n'ont pas de Religion.

Quoiqu'il n'y ait plus guéres que quelques-uns des plus groſſiers d'entre la populace , qui ayent conſervé des reſtes de ces ſuperſtitions, on n'eſt pas neanmoins revenu du préjugé auquel elles ont donné lieu ; cela vient de ce que les hommes ne ſe deſabuſent pas facilement des opinions deſavantageuſes qu'ils conçoivent contre autrui. Ils croyent fort volontiers le mal, la moindre apparence eſt capable de les en perſuader ; mais ils ſont en défiance ſur le bien qu'on dit des autres ; à peine les plus fortes raiſons ſuffiſent-elles ſouvent pour les y faire ajoûter foi.



CHAPITRE IX.

Conclusion de cet Ouvrage.

SI l'on a examiné ces réflexions avec toute l'attention que merite une matiere si importante, si l'on y a cherché de bonne foi la verité, & qu'on ait pû surmonter ses préjugés, on aura sans doute reconnu un grand nombre d'erreurs, où l'on tombe d'ordinaire dans les jugemens qu'on porte sur la Medecine & sur les Medecins; on aura été surpris qu'il y ait tant de gens qui embrassent des sentimens si opposés à la raison; mais on le sera encore davantage, si l'on considere que ces égaremens sont la principale cause du desordre où est la Medecine.

Cet art qui devroit être le mieux reglé de tous, est celui qui l'est le plus mal, parcequ'il est abandonné au caprice de tout le monde, & que le Public en est comme juge souverain; car c'est lui qui gouverne la Medecine: les personnes qui ont l'autorité en main se soumettent à ses jugemens, & les Me-

decins ſont tellement obligés de s'y aſſujettir, que ſans cela on ne les recherche pas ; ainſi ils ſont contraints ou de s'y conformer, ou de quitter leur profeſſion. Or comme on ne ſe conduit gueres en ce qui concerne cet art que ſuivant ſes préventions, & qu'on eſt imbu des erreurs que j'ai marquées & de pluſieurs autres encore, il n'eſt pas poſſible que la Medecine ne ſoit dans une grande confuſion.

Afin qu'on puiſſe en être auſſi perſuadé qu'il le faudroit pour y remedier, je crois qu'avant que de finir cet Ouvrage, il eſt à propos de remettre devant les yeux, celles des erreurs du Public qui ſont les principales cauſes du deſordre où la Medecine eſt à preſent ; & pour faire mieux connoître l'égarement des perſonnes qui ſont dans ces erreurs, il faut commencer par les verités qui y ſont oppoſées.

La Medecine étant ſi difficile qu'il faut, pour la bien exercer, avoir des qualités qui ne ſont pas communes, & ayant pour objet de procurer aux hommes un bien auſſi grand qu'eſt la ſanté, la raiſon voudroit qu'on traitât aſſez favorablement les Medecins, pour at-

tirer par-là ceux qui ont les talens neceſſaires à cette profeſſion, & pour les engager à l'embraſſer plutôt que toute autre.

Le Public ayant intereſt que ceux qui ont pris le parti de la Medecine, travaillent à ſe rendre de plus en plus capables de la bien exercer, & qu'ils s'en acquittent avec toute l'attention & tout le ſoin poſſible, on devroit les y affectionner par toutes ſortes de moyens, & les porter par-là à s'y appliquer de tout leur pouvoir.

Comme la Medecine eſt ſi étendue que la vie des hommes eſt trop courte, & leur eſprit trop borné pour s'y rendre auſſi habiles qu'il ſeroit à ſouhaitter, la raiſon demanderoit qu'on n'obligeât pas les Medecins de s'occuper à apprendre autre choſe que ce qui tend précisément à la conſervation de la ſanté, & à la guériſon des maladies.

La vûe qu'on doit avoir quand on a recours à un Medecin, étant de ſçavoir de lui ce qu'on a trouvé de meilleur pour une pareille occaſion, c'eſt agir contre le bon ſens que de porter ce Medecin à ne pas ordonner ce qu'il connoît de plus utile pour ces cas-là,

ou de le traverſer dans la conduite qu'il tient pour guérir le malade, lorſqu'on ignore ce qui y eſt le plus propre.

Enfin, chacun étant intereſſé à faire en ſorte que la Medecine ſe perfectionne de plus en plus, & cela ne ſe pouvant faire que par les obſervations exactes des Medecins, c'eſt choquer le bon ſens que d'empêcher que leurs obſervations ne ſoient auſſi juſtes & auſſi aſſurées qu'elles le peuvent être.

Il n'y a perſonne qui ne demeure aiſément d'accord de ces verités, & cependant on fait tout le contraire, comme on l'a pû voir dans ces réfléxions.

On mépriſe tellement la Medecine & les Medecins, qu'on éloigne par-là les bons eſprits qui ſeroient portés à embraſſer cette profeſſion, & qu'on dégoûte ceux qui s'y trouvent engagés. Les fauſſes idées que l'on a de la ſcience que doivent avoir les Medecins, les obligent de s'appliquer à l'étude des ſiſtêmes qui ne ſont jamais d'aucune utilité, & qui portent ſouvent beaucoup de préjudice. Quantité de gens ſont prévenus pour de certains

remedes, & contre d'autres, & leur préoccupation eſt ſi forte, qu'en beaucoup d'occaſions les Medecins ſe trouvent dans la neceſſité de déferer à leurs ſentimens. La préſomption que chacun a de ſon ſçavoir portant à retrancher, à ajoûter, & à faire des changemens à ce qu'ordonnent les Medecins, ils ne peuvent guéres s'aſſurer des effets des remedes qu'ils preſcrivent, ni établir là-deſſus des obſervations bien juſtes.

Il eſt aiſé de s'apercevoir de ces égaremens, ſi l'on fait attention à la maniere dont on agit communément en ce qui regarde la Medecine & les Medecins : il eſt auſſi facile de connoître, que rien n'eſt plus oppoſé au bon ſens que cette conduite. Mais afin qu'on en ſoit pleinement convaincu, il eſt néceſſaire de mettre ces vérités en un plus grand jour.

Pour retirer de cet Art toute l'utilité qu'on en peut eſperer, il faudroit avant toutes choſes faire enſorte que ceux qui embraſſent cette profeſſion, euſſent toutes les qualités requiſes. Car quelques meſures qu'on prenne d'ailleurs, ſi les Medecins n'ont pas

les talens néceſſaires pour leur Art, il ne ſera jamais exercé comme il faut.

La Medecine renfermant une très-grande quantité de connoiſſances, étant difficile d'y démêler le vrai d'avec le faux, & le bon d'avec le mauvais, il eſt évident que pour ſe rendre capable de bien exercer cette profeſſion, il faut qu'un homme ait une mémoire plus que médiocre, un eſprit aſſez étendu, & ſur-tout un jugement très ſolide. Il eſt de plus néceſſaire qu'il joigne à ces talens une longue étude & une extrême application : toutes ces choſes ſe trouvant rarement dans une même perſonne, il s'enſuit qu'il y a peu de gens capables d'être bons Medecins.

Comme cette profeſſion regarde la ſanté & la vie, elle eſt inconteſtablement la plus importante de toutes. Le peu qu'il y a de gens capables de la bien exercer, devroit donc porter à employer tous les moyens imaginables, pour engager ceux qui ont les talens & les diſpoſitions qu'il faut pour être bons Medecins, à embraſſer cette profeſſion plutôt qu'une autre.

L'honneur eſt ce qui touche le plus les perſonnes qui ſont au-deſſus du

commun ; c'eſt auſſi ce qui fait le plus d'impreſſion ſur les grands génies ; c'eſt donc par-là qu'il faudroit tâcher d'attirer à la Medecine ceux qui ſont capables d'y exceller.

Le Public ſe conduit en cela d'une maniere toute différente de celle que je viens de marquer que la raiſon demande. Il a un extrême mépris pour la Medecine & pour les Medecins. On ſe fait un plaiſir d'invectiver contre cet Art, & d'en entendre médire. Les Medecins ſervent de jouet dans les compagnies, ils ſont en butte à toutes les railleries de ceux qui veulent ſe divertir à leurs dépens ; on les traite d'ignorans, d'aſſaſſins, de gens ſans religion ; en un mot, il n'y a point de profeſſion, contre laquelle on ait conçû tant d'animoſité.

Il ne faut pas douter qu'entre les jeunes gens de merite, qui auroient du penchant à prendre le parti de la Medecine, lorſqu'ils ſe déterminent au choix d'un état, il n'y en ait beaucoup qui en ſoient détournés par cette mauvaiſe diſpoſition, où ils voyent qu'on eſt communément à l'égard des Medecins. Ceux qui avec une gran-

de juſteſſe d'eſprit ont beaucoup d'application, comme il faut en avoir pour devenir habile Medecin, ſont capables d'exceller dans pluſieurs autres Profeſſions, qui ne ſont pas mépriſées comme l'eſt celle de la Medecine. Doit-on être ſurpris, qu'ils préferent quelqu'une de celles-ci ? Au contraire, il y a plus lieu de s'étonner, qu'il ſe trouve de bons eſprits qni s'attachent à la Medecine, & même on peut dire qu'il faut qu'ils ne la connoiſſent pas; car s'ils en ſçavoient toutes les peines & tous les deſagrémens, il n'y en auroit aucun qui pût ſe réſoudre à l'embraſſer.

Les peines ſont partagées dans les autres Profeſſions; les unes demandent une longue étude & une grande application: mais ſi l'eſprit y travaille beaucoup, le corps n'y fatigue guéres. D'autres ſont penibles pour le corps, mais il y faut peu de contention d'eſprit. Il y en a qui ont quelques deſagrémens, mais on en eſt dédommagé par les avantages qu'elles procurent d'ailleurs. Dans la Medecine, toutes ſortes de peines ſe trouvent réunies; il y en a beaucoup

pour le corps ; il y en a encore plus pour l'eſprit ; & l'on ne voit pas que dans aucune Profeſſion il ſe rencontre plus de deſagrémens, & moins d'avantages.

Bien loin que le Public adouciſſe les peines & les deſagrémens que l'on eſſuye en apprenant & en exerçant la Medecine, & qu'il veuille en dédommager les Medecins par quelques avantages, il ſemble au contraire qu'il s'étudie à augmenter le dégoût que doit leur cauſer leur Profeſſion. On n'entend que plaintes mal fondées, contre tous les Medecins. On ne voit pour eux qu'un grand fond de mépris dans la plûpart des gens. Si l'on uſe de quelque déference à leur égard quand on a beſoin de leur ſecours, le peril paſſé on les mépriſe, & l'on parle contr'eux comme auparavant.

Quelque ſoin que les Medecins ayent eu, de ne rien negliger de ce qui pouvoit les rendre capables de bien exercer leur Profeſſion, le Public a ſi peu de conſideration pour eux, qu'il leur préfere ſouvent des Charlatans dont tout le merite conſiſte

dans le myſtere qu'ils font de leurs remedes. Car ce ſont pour l'ordinaire des gens qui n'ont point de genie, dont la probité eſt au moins ſuſpecte, & dans qui la hardieſſe tient lieu de Science.

Peut-on croire qu'un procedé ſi injuſte ne rebutte pas même ceux qui ont embraſſé la Profeſſion de Medecine, & ne les détourne pas de s'y attacher avec toute l'ardeur qu'il faudroit pour devenir auſſi capables de la bien exercer qu'il leur ſeroit poſſible. Car comme il n'y a point d'offenſe que les hommes reſſentent plus vivement que le mépris, ils ne peuvent s'empêcher d'avoir de l'éloignement pour tout ce qui les y expoſe. Ainſi les Medecins voyant que quelque peine qu'ils ſe donnent pour ſe rendre habiles, quelque attention qu'ils ayent à bien remplir leur devoir, ils ne feront pas changer la mauvaiſe diſpoſition où le Public eſt à l'égard de tous les Medecins, il eſt difficile qu'ils s'affectionnent à cette Profeſſion, autant qu'il ſeroit utile qu'ils le fiſſent. Il ſemble même que ce qui leur attire tant de mépris, ne

pourroit leur faire concevoir que du dégoût, si la probité ne les animoit pas à s'acquitter de leur devoir.

Il y a des gens qui prétendent justifier le mépris qu'on a pour les Medecins, par la persuasion où ils sont, qu'il n'y en a pas tant d'habiles qu'il y en avoit autrefois, & que même ceux qui priment en ce tems-ci, sont fort inferieurs aux Medecins illustres des siecles passés. Mais quand cela seroit vrai, ce n'est pas sur les Medecins qu'il en faudroit rejetter la faute; car on ne voit pas qu'ils refusent de recevoir des Gens de merite: cela ne pourroit venir que de l'une de ces deux causes, ou de ce qu'il y auroit moins de genies superieurs qui embrassassent la Profession de la Medecine, ou de ce que ceux qui l'ont embrassée ne s'y appliqueroient pas autant qu'il seroit necessaire pour se rendre aussi habiles qu'ils le pourroient; le Public ne devroit donc s'en prendre qu'à lui-même, puisque par la mauvaise disposition où il est à l'égard des Medecins, il éloigne de la Profession de la Medecine beaucoup de personnes qui ont assez de talens

pour y exceller, & qu'il en dégoûte ceux qui l'ont embrassée, & les empêche par là de s'y attacher avec toute l'affection qu'il faudroit, pour atteindre au degré de perfection où ils pourroient parvenir.

Si les personnes qui ont tant de mépris pour les Medecins n'avoient pas recours à eux dans leurs maladies, on pourroit dire au moins que leur préjugé seroit bien soûtenu; mais on en voit peu qui tiennent bon contre la Medecine quand ils sont malades; & c'est une preuve bien manifeste du peu d'usage qu'ils font de leur raison. Car si l'on est persuadé que les Medecins peuvent donner quelques secours dans les maladies, rien n'est plus opposé au bon sens que de les mépriser; puisque l'on croit qu'ils contribuent à procurer un aussi grand bien qu'est la santé. Si l'on pense que les conseils des Medecins nuisent plus souvent qu'ils ne sont profitables, ce n'est pas moins choquer le bon sens que de les consulter, & de suivre leurs avis.

Mais à dire le vrai, ce n'est pas par raison que ces gens-là se condui-

ſent en ces occaſions ; ils mépriſent les Medecins & parlent contr'eux, parceque leur inclination les y porte ; ils ont recours aux Medecins dans leurs maladies, parceque leur inſtinct les engage à faire quelque choſe pour guérir ; ils ne font pas réflexion que c'eſt proprement agir en bête que de ſe conduire de la ſorte, & de ne ſuivre ainſi que ſon penchant.

Quoique j'aye dit en general que les Medecins ſont mépriſés, on ne doit l'entendre que de ce qui ſe paſſe en France ; car je ſçai qu'on n'a pas les mêmes ſentimens pour eux dans les autres Pays, & cela n'eſt pas honorable à la Nation. Les bons Medecins étant des gens ſçavans, judicieux, & qui ont de la probité, il eſt manifeſte qu'on ne doit pas les mépriſer. Ainſi le mépris qu'on fait des Medecins en France, doit porter les Etrangers à croire qu'il n'y en a guéres de bons ; ce qui ne peut venir que de l'une de ces deux cauſes, ou qu'il y ait peu de perſonnes d'un genie aſſez bon pour devenir habiles Medecins, ou que l'on ne prenne pas les meſures neceſſaires pour les engager à choiſir

cette Profeſſion, & à ſe mettre en état de la bien exercer. L'un eſt honteux à la Nation, l'autre ne fait pas honneur aux perſonnes qui y ont quelque autorité. Car il n'eſt pas douteux que s'il y a en France aſſez de bons eſprits, qui ſoient propres à exceller dans la Medecine; l'utilité publique demande qu'on employe toutes ſortes de moyens pour les engager à embraſſer cette Profeſſion, & a faire leur poſſible pour devenir habiles Medecins; parcequ'ils ne peuvent pas rendre ſervice au Public en des choſes plus importantes, que le ſont la ſanté, & la vie.

Si le mépris qu'on fait en general des Medecins, empêche qu'on ne retire autant d'utilité de la Medecine qu'il ſe pourroit, l'eſtime que l'on a pour ceux à qui on commet le ſoin de ſa ſanté, étant mal réglée, ne cauſe pas moins de deſordre dans cette Profeſſion; car on attache cette eſtime à des qualités ou inutiles, ou peu neceſſaires à un bon Medecin, comme je l'ai montré au ſixiéme Chapitre, & l'on ne fait guéres de cas de ceux dans qui on ne remarque pas

ces qualités ; ce qui oblige une grande partie des Medecins de les acquerir, & par là ils ſont détournés de ce qu'ils devroient faire pour ſe rendre veritablement habiles dans leur Profeſſion.

L'application qu'on donne aux ſiſtêmes, fait aſſez connoître cette verité. Rien n'eſt plus inutile pour contribuer à la conſervation de la ſanté, & à la guériſon des maladies ; & cependant pluſieurs Medecins en font le capital de leurs études ; parcequ'on ne croit communément les Medecins habiles, qu'à proportion qu'ils ſçavent les ſiſtêmes. On s'imagine qu'ils ne doivent rien ignorer de ce qui concerne les maladies ; on exige qu'ils en expliquent la nature & les cauſes, quelque inſenſibles qu'elles ſoient ; on n'examine point ſi ce ſont des choſes impenetrables à l'eſprit humain ; on veut qu'ils faſſent connoître la convenance qu'il y a entre la nature du mal & celle des remedes qu'ils ordonnent. Tout cela ne tombant pas ſous les ſens, & par conſequent n'étant pas poſſible de le découvrir par experience, il faut de neceſſité

ceſſité avoir recours aux ſiſtêmes pour ſatisfaire ceux qui ont une curioſité ſi vaine. C'eſt pourquoi comme il y a quantité de gens qui aiment à ſe repaître de ces chimeres, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait beaucoup de Medecins qui tâchent de ſatisfaire leur goût, parceque c'eſt l'unique moyen d'acquerir leur eſtime & leur confiance.

Quand un Medecin veut briller par cet endroit, il ne ſuffit pas qu'il poſſede bien un ſeul ſiſtême; ce qui demande neanmoins une longue étude & une grande application; il faut encore qu'il ſe donne la peine d'apprendre au moins ceux qui ſont le plus à la mode, afin de pouvoir les combattre, & de faire parade des motifs qu'il a de préferer celui auquel il eſt attaché.

Comme il y a eu quantité de gens, qui ne voulant pas s'accommoder aux viſions d'autrui, ſe ſont fait un honneur d'inventer & de publier de nouveaux ſiſtêmes, il eſt arrivé de là que le nombre s'en eſt fort multiplié; ainſi l'on uſe la force de ſon eſprit à comprendre toutes ces imaginations,

& l'on en remplit la capacité de ſa memoire ; de ſorte qu'on n'eſt plus dans la diſpoſition qu'il faut, & qu'on ne peut pas même donner tout le tems neceſſaire, pour bien apprendre ce qu'il y a de plus eſſentiel à un bon Medecin, qui eſt de diſtinguer autant qu'il eſt poſſible, les differentes eſpeces de maladies, & leurs divers ſymptômes, de connoître les circonſtances qui demandent de la variation dans la cure, & de ſçavoir faire une juſte application des remedes ; ce qui certainement ne doit pas être fondé ſur des ſuppoſitions, telles que ſont celles des ſiſtêmes.

Ces connoiſſances étant ſi étendues, que la vie d'un homme eſt trop courte, pour les acquerir auſſi parfaitement qu'il ſeroit à ſouhaiter, il ſuit de là que plus on s'applique aux ſiſtêmes, moins on eſt bon Medecin ; & qu'ainſi c'eſt un grand abus que celui de n'eſtimer les Medecins, que ſelon qu'ils ſçavent les ſiſtêmes.

Cependant ceux des Medecins qui en connoiſſent le plus la vanité, l'inutilité & le danger, ſont obligés de s'y appliquer ; parceque le Public veut

qu'on raiſonne ſur la nature des maladies, ſur leurs cauſes inſenſibles, ſur la nature des remedes, & que les ſiſtêmes ſont les ſeules ſources des raiſonnemens qu'on fait ſur ce ſujet. Mais ces Medecins étant perſuadés qu'il ne faut faire aucun fond ſur de tels raiſonnemens, ils ne s'en ſervent que pour contenter ceux qui les aiment, & qui ſeroient toûjours en inquietude, s'ils n'étoient pas tranquiliſés par les raiſonnemens qu'ils entendent. Ces Medecins ſont en quelque façon excuſables, d'en uſer à l'égard de ces gens-là, comme on fait à l'égard des enfans qu'on amuſe avec des babioles, pour les empêcher de crier.

Neanmoins quoique beaucoup de Medecins ne ſe conduiſent pas dans le choix des remedes, ſuivant les raiſonnemens qu'ils fondent ſur les ſiſtêmes, le goût que le Public a pour ces ſortes de raiſonnemens, ne laiſſe pas d'être un obſtacle à leur habileté, & aux avantages qu'on en pourroit recevoir; car outre que ces Medecins ſont par là obligés d'apprendre les ſiſtêmes, & d'y mettre un tems conſiderable qu'ils pourroient beaucoup

mieux employer, c'eſt qu'en faiſant tous ces raiſonnemens auprés de leurs malades, il eſt neceſſaire qu'ils y donnent une partie de leur attention ; ainſi ils en ont moins à obſerver les circonſtances de la maladie, deſquelles dépend la connoiſſance de ce qu'il eſt à propos de faire. Mais comme preſque tout le monde veut que les Medecins raiſonnent, & que ſans cela on n'auroit pas recours à eux, auroit-on raiſon de les en blâmer, puiſque ce leur eſt une neceſſité de le faire, & que ſans cela ils ne ſeroient pas employés ?

L'unique objet qu'on ſe doit propoſer quand on a recours aux Medecins, étant d'apprendre d'eux ce qu'on a découvert de plus utile dans l'occaſion préſente, ſi l'on ſe conduiſoit ſuivant la raiſon, on n'exigeroit d'eux autre choſe, ſinon qu'ils examinaſſent tout ce qui a précedé & tout ce qui accompagne la maladie, & qu'ils ordonnaſſent ce que l'experience a fait connoître de plus utile en de pareilles occaſions. Car tous les raiſonnemens établis ſur les ſuppoſitions des ſiſtêmes ne ſervent que pour l'oſtentation.

On m'objectera peut-être que j'ai reconnu qu'on pouvoit se servir de raisonnemens en Medecine, lorsqu'ils sont fondés sur les principes & sur les préceptes de cet Art établis sur l'expérience, & qu'ainsi je ne dois pas rejetter tous les raisonnemens que font les Medecins auprès des malades.

Il est vrai que ces sortes de raisonnemens sont utiles, & qu'on est même souvent obligé d'y avoir recours ; mais comme les principes & les préceptes qui en sont le fondement, étant tirés de l'expérience, ne sont pour la plûpart connus que des Medecins, on ne doit pas les employer dans les raisonnemens qu'on fait aux personnes qui n'en connoissent pas la vérité, ni leur prouver par-là l'utilité de ce que l'on conseille, quoiqu'un Medecin doive s'en servir lui-même, pour découvrir ce qu'il est à propos de faire. Car en voulant prouver à quelqu'un une chose dont il doute, par un raisonnement fondé sur des vérités qui ne lui sont pas connues, bien loin de le persuader, on le confirme encore dans son doute, par l'impuissance où il voit qu'on est de lui apporter des raisons qui puissent le convaincre.

Si neanmoins un Medecin peut prouver l'utilité de ce qu'il conſeille, par des principes qui ſoient connus des perſonnes avec qui il ſe trouve, c'eſt une ſatisfaction qu'il eſt raiſonnable de leur donner, puiſqu'ils ſont capables de ſentir toute la force de ces raiſonnemens.

Mais bien loin que les malades, ou ceux qui s'intereſſent à leur ſanté, doivent exiger qu'un Medecin prouve par raiſonnement l'utilité de ce qu'il conſeille, ils doivent au contraire ſouhaitter que ce ſoit une choſe dont l'utilité pour l'occaſion preſente, ſoit par elle-même ſi connue, qu'il ne ſoit pas beſoin de raiſonnement pour en être perſuadé. Car on n'eſt jamais plus ſûr des choſes, que quand elles ſont manifeſtes par elles-mêmes & ſans raiſonnement. Ainſi, lorſque la maladie eſt ſi ordinaire, qu'on connoiſſe par un grand nombre d'obſervations ce qui y réuſſit le plus ſouvent, il faut le faire ſans raiſonner.

Les préventions qu'on a conçûes au ſujet des remedes, produiſent auſſi de très mauvais effets dans l'exercice de la Medecine, parcequ'on voit peu de

perſonnes qui en ſoient exemtes. Il y a des préventions generales, & ce ſont celles dont la plûpart du monde eſt prévenu dans un Pays ; il y en a d'autres qui ſont particulieres, & chacun en a plus ou moins, ſelon que le hazard a fait naître des occaſions qui lui en ont fait concevoir.

L'origine de ces préventions vient ordinairement du bon ou du mauvais effet qu'on a remarqué après l'uſage des remedes. Car comme il arrive que les meilleurs ont quelquefois une mauvaiſe ſuite, il y a des gens qui ſont par là engagés à en avoir une mauvaiſe opinion, & ſont détournés de s'en ſervir : au contraire, les mauvais remedes ne faiſant pas toujours du mal, on en conçoit une haute idée, & l'on eſt porté à y avoir recours, quand on a vû qu'ils ont été ſuivis de changemens favorables. Mais comme on n'en juge que ſur un très-petit nombre d'exemples, & ſouvent même ſur un ſeul, on ſe trompe la plûpart du tems, & l'on communique ſon erreur à tous ceux qu'on y trouve diſpoſés.

Ces opinions erronées apportent ſou-

vent de grands obstacles à la guérison des maladies ; car si la prévention regarde un remede qui convient le plus, & pour lequel neanmoins un malade a tant d'éloignement, qu'on ne peut le résoudre à s'en servir, il est privé par là du bien qu'il pourroit en recevoir, & le Medecin est obligé d'employer des remedes qui ne sont pas si propres.

Si l'on est prévenu pour un remede, qui en effet n'est pas convenable, & qu'on ne laisse pas de s'en servir, il arrive souvent que le mal augmente, ou du moins qu'on perd l'occasion de faire des remedes qui conviennent davantage. Si au contraire le malade consent à ne pas faire ce dont il est prévenu, comme on a de la peine à surmonter entierement ses préventions, il demeure dans une incertitude qui peut beaucoup nuire au succès des remedes dont il use ; & dès qu'il voit qu'ils ne font pas tout l'effet qu'il en attendoit, il se chagrine de ce qu'on l'empêche de suivre sa phantaisie ; ce qui peut retarder beaucoup sa guérison.

Les préventions ne regardent pas seulement

ſeulement la qualité des remedes, il y a beaucoup de gens qui en ont ſur la quantité. Les uns en veulent trop peu, les autres en veulent exceſſivement. Ceux-là prévenus d'ordinaire ſur l'incertitude de la Medecine, ſont toujours en défiance ; à chaque remede qu'on leur propoſe ils ont toujours la mêmepeine à ſe réſoudre : ſi la crainte de la mort, ou le mal qu'ils endurent les porte à obéir au Medecin, leurs préjugés les en détournent. Ceux-ci veulent avoir continuellement de nouveaux remedes, l'impatience de guérir les pouſſe à en demander ſans ceſſe de differens de ceux dont ils ont uſé, s'imaginant qu'ils ne leur étoient pas convenables, parcequ'ils n'en ont pas été auſſi-tôt ſoulagés. Ces deux excès ſont dangereux, & particulierement le dernier, la trop grande quantité de remedes empêchant ſouvent la nature d'agir.

Si les malades n'ont point de préjugés ſur les remedes, ceux qui les approchent en ont la plûpart du tems ; & comme on ſe flatte toujours qu'on ne ſe trompe pas, l'interêt qu'on prend à la ſanté d'un malade engage à

lui inſpirer ſes ſentimens. Ainſi en le portant à faire des remedes dont on eſt prévenu, & en le détournant d'uſer de ceux pour leſquels on a de l'éloignement, on lui donne ſouvent de mauvais conſeils. S'il les ſuit, ſa guériſon en eſt au moins retardée ; & quand il ne les ſuivroit pas, on diminue la confiance qu'il doit avoir en ſon Medecin, laquelle eſt toujours d'une grande utilité pour la guériſon des maladies.

Le mal le plus ordinaire que produiſent les préventions des malades, eſt, que les Medecins ſont contraints d'y déferer ; parcequ'en les choquant ils courent riſque de leur cauſer une ſi grande inquiétude, qu'elle pourroit nuire conſiderablement à leur guériſon. Ainſi les Medecins ſont obligés de conſentir à l'uſage de certains remedes, quoiqu'ils en connoiſſent de meilleurs pour l'occaſion préſente ; parcequ'il eſt très-important pour la guériſon des malades, de tranquiliſer leur eſprit autant qu'il eſt poſſible, ce qu'on ne peut faire ſans avoir beaucoup d'égard à leurs inclinations, & à leurs averſions ; & même

ce qui leur feroit utile s'ils n'étoient pas prévenus, leur feroit ſouvent du mal lorſqu'ils en uſeroient avec répugnance ; & quand ils ſont fort portés pour un remede, ils ſont toujours dans le trouble & dans l'agitation, quand on les empêche de s'en ſervir.

Quoiqu'il ſemble que les préventions de ceux qui approchent les malades, ne doivent pas détourner les Medecins de preſcrire ce qu'ils jugent de meilleur pour chaque occaſion qui ſe préſente, neanmoins on peut dire que cela n'arrive que trop ſouvent ; car la principale régle des Medecins politiques, eſt de ſe conformer autant qu'ils peuvent, non ſeulement aux opinions des malades, mais encore à celles des perſonnes qui ſont auprès d'eux. Ils ſçavent qu'un Medecin doit s'attendre que les conſeils qu'il donne contre le ſentiment de ceux qui ont accès auprès du malade, feront un tort conſiderable à ſa réputation, ſi la ſuite n'en eſt pas heureuſe ; c'eſt pourquoi comme il eſt impoſſible qu'on réuſſiſſe toujours, & comme un évene-

ment malheureux qui arrive après qu'on a traité le malade contre le ſentiment de ceux qui l'approchent, nuit plus à la réputation, que dix mauvais ſuccès qui ſuivent l'uſage des remedes qu'on a preſcrits, ſelon l'opinion de ceux qui ont accès auprès du malade, cela eſt cauſe qu'un Medecin qui préfere ſa propre utilité à celle du malade, ſe range le plus qu'il peut à leur avis.

Les préventions qu'on a communément touchant les moyens de guérir les maladies, étant auſſi contraires à la raiſon que je l'ai fait voir dans ces Réflexions ; il n'eſt pas beſoin d'apporter d'autres preuves pour faire connoître l'imprudence qu'il y a de ſe régler ſur des opinions ſi mal fondées, quand il s'agit de ſa vie & de ſa ſanté, ou de celle d'autrui.

Si l'on croit que le Medecin qu'on a choiſi a la ſcience, le jugement & la probité neceſſaire pour bien remplir les devoirs de ſa Profeſſion ; c'eſt une préſomption bien déraiſonnable de croire qu'on ſçait mieux que lui ce qui convient pour guérir une maladie, quand on n'a ni étudié ni exercé

la Medecine ; si l'on n'eſt pas perſuadé de la capacité d'un Medecin, il y a de la ſotiſe à lui confier ſa ſanté & ſa vie.

Il faut être d'autant plus porté à laiſſer au Medecin la liberté de ſe déterminer aux choix des remedes, que l'on doit être perſuadé qu'il conſeillera toujours ce qu'il jugera de meilleur, à moins que la complaiſance ne l'en détourne. C'eſt pourquoi les préjugés qu'on a conçûs pour ou contre de certains remedes, ne peuvent que l'empêcher de preſcrire ce qu'il connoît de plus propre pour la guériſon de la maladie.

C'eſt ordinairement ſur de ſemblables préjugés qu'eſt fondée la préſomption qu'on remarque en un grand nombre de perſonnes, qui ſans avoir employé un tems conſiderable à l'étude & à l'exercice de la Medecine, s'ingerent de donner des conſeils aux malades touchant les moyens qu'ils doivent employer pour guérir. Il n'y a que la coûtume qui puiſſe pallier l'extravagance d'un tel égarement d'eſprit. Car il eſt indubitable qu'il ne faut pas ſe mêler de propoſer quel-

que chose pour la guérison d'une maladie, à moins qu'on n'ait lieu de croire, que c'est ce qu'il y a de connu qui convienne le plus dans l'occasion présente. Or il est manifeste que quand on n'a pas donné une application particuliere à l'étude de la Medecine, on ne peut pas sçavoir ce qu'on a trouvé de plus convenable pour les maladies, parceque tout ce qu'on sçait de bon en Medecine a été tiré de l'experience. Comme ces gens-là qui se mêlent de donner des conseils aux malades pour leur guérison, n'ont pû faire par eux mêmes ces découvertes, & qu'ils ne les ont pas apprises par l'étude ni par l'instruction, il est manifeste qu'ils n'ont pas ces connoissances.

Quand on sçauroit distinguer quelques especes de maladies, & qu'on auroit appris les remedes qui y conviennent, si l'on n'en connoît pas toutes les varietés, on peut fort aisément tomber dans des fautes grossieres, en se laissant tromper par les apparences. Quand on n'est pas instruit des circonstances, qui détournent d'employer un remede qui est

propre pour une eſpece de maladie, il arrive ſouvent qu'on en conſeille l'uſage, lors même qu'il ne convient pas ; ainſi l'on cauſe du deſordre, ou tout au moins l'on empêche le malade de guérir auſſi-tôt qu'il auroit pû, s'il avoit ſuivi de meilleurs conſeils.

On ne ſe contente pas même de donner des conſeils aux malades, on les empêche ſouvent de ſuivre les ordonnances des Medecins. On cenſure ce qu'ils font, on en approuve une partie, on condamne le reſte, & tout cela d'ordinaire ou par prévention ou par phantaiſie. On eſt porté pour de certains remedes, on a de l'éloignement pour d'autres, & ſouvent ſans la moindre apparence de raiſon. C'eſt neanmoins là-deſſus qu'on ſe régle le plus ſouvent, pour cenſurer les conſeils que les Medecins donnent pour le ſoulagement des malades, même de ceux à qui l'on prend le plus d'interêt.

Les Medecins ne ſont pas ordinairement informés des changemens qu'on fait à ce qu'ils ont ordonné,

ſoit pour la nourriture, ſoit pour les remedes; mais ils ſçavent en general que cela ſe fait très-ſouvent: ainſi ils doivent être perſuadés que leurs obſervations ne peuvent guéres être aſſurées. Croit-on que cela n'apporte pas un grand obſtacle au progrès de la Medecine, qu'on ne peut perfectionner que par des obſervations bien juſtes? Mais c'eſt de quoi on ſe met peu en peine; la préſomption que chacun a de ſa capacité, l'engage à dire ſon avis étant auprès d'un malade: la coûtume l'autoriſe, & en cache tout le ridicule que la raiſon y feroit trouver.

Quoique ceux qui ont cette temerité s'aſſurent ordinairement ſur leur bon ſens, on peut dire qu'ils font voir en cela qu'ils en manquent; parceque la raiſon ſeule ne nous donnant pas la connoiſſance des choſes qui dépendent des faits, il eſt manifeſte que le bon ſens ne ſuffit pas pour faire connoître ce que l'on a découvert par experience, qui convient le plus dans chaque occaſion où il s'agit de la ſanté.

Plus

Plus les choſes ſont importantes, plus il y a d'imprudence à s'en mêler, quand on n'a pas les connoiſſances neceſſaires. C'eſt pourquoi rien n'étant d'une plus grande conſequence, que ce qui regarde la ſanté ; c'eſt une imprudence extrême de donner des conſeils ſur ce ſujet, & de s'oppoſer à ceux des Medecins, quand on n'en eſt pas plus capable que le ſont ordinairement ceux qui riſquent de le faire.

Si c'eſt folie que de penſer ou d'agir manifeſtement contre la raiſon, quel jugement doit-on porter de ceux qui ſans avoir étudié ni exercé la Medecine, ſe croyent aſſez habiles pour décider ſur ce qu'il faut faire pour guérir les maladies ? Cet égarement d'eſprit approche fort de ces manies des hypocondriaques, qui s'imaginent être Rois, Princes, Archevêques, &c. Si les idées de ceux-ci ſont un peu plus folles, celle des autres eſt beaucoup plus préjudiciable. Il ſeroit à ſouhaiter que cette verité fût aſſez connue pour faire regarder ces donneurs d'avis com-

me des extravagans. Ce ſeroit un excellent moyen pour rabattre leur vanité, qui leur inſpire une idée ſi peu raiſonnable de leur ſçavoir chimerique.

Fin du ſecond & dernier Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 9. *ligne* 11. *lis.* qu'à contribuer à la guérison. *Pag.* 121. *lig.* 1. *lis* & dans les temperamens. *Pag.* 223. *lig.* 13. *lis* toute la science. *Pag.* 268. *lig.* 9. *lis.* si grand. *Pag.* 315. *lig.* 26. *lis.* qui l'a apportée. *Pag.* 324. *lig.* 3. *lis.* qu'il n'y eut point de main ni la distinction. *Pag.* 333. *lig.* 3. *lis.* si grande que de croire. *Pag.* 360. *lig.* 25. *lis.* leur a fait.



